

10^{ème} Année - No. 10

Octobre 1946

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de

**Pierre Seghers, Dr. Fernand Lotte,
R. Ehrentant, Dr. Hilde Zaloscer.**

Articles inédits de

**Prince Louis de Broglie (de l'Académie Française),
George Sinclair, Jean Quéval, R. Guillain,
Henri Gal, Jean Gallotti, Raymond Cogniat.**

Actuellement

AU THÉÂTRE DU JARDIN DE L'EZBÉKIEH

AU CAIRE

Grands Galas de Comédies Françaises

PRÉSENTÉS PAR

LA COMPAGNIE DRAMATIQUE DE PARIS

— AVEC —

**Yvonne
SCHEFFER**

du Théâtre
du Palais Royal



YVONNE SCHEFFER

— ET —

**René
ROLLAND**

du Théâtre de la
Comédie des
Champs-Élysées



et : **Mmes Florence Brière, Laura Varèze, May Sanson,**
Jacqueline Douchy ;
MM. Maurice Audran, Raymond Hirlemann, René Havard,
Robert Roussel et Tony Laurent.

~~~~~ RÉPERTOIRE ~~~~~

**Les plus beaux yeux du monde (de Jean Sarment) ; Un Souvenir d'Italie, etc.**

La "Revue des Conférences Françaises en Orient" a organisé une **Branche Librairie** destinée à réaliser la plus grande diffusion possible du livre français.

Le nom de cette nouvelle organisation est

# "FRANCE-LIVRES"

Nos Abonnés et amis bénéficieront immédiatement des avantages suivants:

⑥ **Le livre au prix original d'édition ;**

**Le franc à 3 m/ms ;**

⑥ **Exécution rapide des commandes ;**

⑥ **Des catalogues complets sont à leur disposition dans nos bureaux ;**

⑥ **Des sélections, opérées par des personnes hautement qualifiées, des principaux ouvrages sont périodiquement publiées dans notre Revue.**

⑥ **Nos correspondants à Paris se chargent d'effectuer les recherches pour les ouvrages épuisés ou rares.**

*Livres Classiques — Livres Scolaires — Romans —  
Ouvrages Scientifiques — Livres pour Cadeaux —  
Ouvrages de Luxe et pour Bibliophiles — Arts, etc...*

"FRANCE-LIVRES", 14, Rue Saray el-Ezbékich, Le Caire — Tél. 49414.

Voir ci-après notre **SÉLECTION** du Mois



**ROMANS, CONTES, NOUVELLES.**

**Francis Ambrière.** — *Les Grandes Vacances.* — 180 frs.

Le Prix Goncourt était réservé, cette année, aux Prisonniers et Déportés. Mais il se trouve qu'en couronnant *Les Grandes Vacances* le jury a distingué, du même coup, l'ouvrage apparemment le meilleur qui ait été écrit sur les Prisonniers par un Prisonnier.

**Georges Bernanos.** — *Monsieur Ouine.* — 80 frs.

*Monsieur Ouine* a pour sujet principal la vie d'un petit village livré à toutes les morsures du péché. Un meurtre y agite les passions avec tant de violence qu'elle pousse les habitants jusqu'au crime collectif. L'enchevêtrement des thèmes abordés et le talent du romancier en font l'un des grands livres de l'année.

**Jean Cassou.** — *Les Enfants sans âges.* — 150 frs.

Avec Jean Cassou, les perspectives du monde habituel s'entrecroisent, se brisent, s'estompent, et l'on est plongé dans un univers étrange, où la fantaisie se déchaîne. L'auteur est un étonnant enchanteur.

**Georges Duhamel.** — *Souvenirs de la vie du Paradis.* — 60 frs.

Le héros de M. Duhamel, Sébastien Maillebois, fait son entrée au Paradis. Derrière l'ironie qui se donne libre cours dans tout le volume, certains passages rendent un son chrétien.

**Alexis Gensoul.** — *L'Enigme de Tefaha.* — 63 frs.

Trois médecins-chefs de l'hôpital militaire de Tefaha ont disparu à la date fatale du 13 Juillet. Notre héros subira-t-il le même sort? A travers un intérêt soutenu, le lecteur se trouve en face de la conclusion imprévue qui s'impose.

**Edouard Lavergne.** — *La Sauvagine.* — 96 frs.

Drame de la terre, conté avec sobriété et un sens très avisé du mystère paysan. Les protagonistes du roman sont des quercynois durs, âpres au gain et attachés à leur sol.

**Jules Romains.** — *Les hommes de bonne volonté.* — XXI. Journées dans la montagne. — XXII.

*Les travaux et les joies.* — 110 frs. chaque volume.

Le grand œuvre n'est pas achevé: cinq volumes restent à paraître. Les deux derniers représentent des aspects assez différents du vaste tableau de l'entre-deux guerres.

**David Rousset.** — *L'Univers concentrationnaire.* — 90 frs.

Le livre de Rousset n'est pas seulement un admirable document sur la vie des camps, c'est aussi une analyse lucide de la structure complexe de la société concentrationnaire. Il en décèle l'humour atroce et cherche à en dégager les règles et le sens.

**D. Fourmanov.** — *Tchapaev.* — 120 frs.

Portrait vivant et certainement fidèle: l'auteur ne cherche point à dissimuler les défauts et les faiblesses de son héros, tout en l'exaltant comme meneur d'hommes.

**HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE.**

**Jean Canu.** — *Barbey d'Aureville.* — 210 frs.

L'auteur apporte une étude très fouillée, très documentée et intelligente de la biographie de son compatriote.

**Franz Toussaint.** — *Sentiments distingués.* — 300 frs.

Parmi les hommages rendus à la mémoire de Jean Giraudoux, aucun n'est plus discret ni plus émouvant que ces souvenirs d'un ami de jeunesse.

**SCIENCES.**

**Daniel Florentin.** — *La bombe atomique et l'énergie nucléaire.*

Cette première publication sur l'énergie atomique s'ouvre par une préface de Joliot-Curie, suivie d'une étude sur cette question d'actualité.

**Henri Hermann.** — Physiologie de la circulation du sang. — 340 frs.

La publication de ce cours, professé à la Faculté de Médecine de Lyon en 1940, comprend trois parties : Le cœur, les vaisseaux, les circulations locales. Cet ouvrage s'adresse non seulement aux étudiants mais aussi aux candidats de concours.

**R. Keller et A. Ginglinger.** — La chirurgie en obstétrique. — 230 frs.

Cet excellent livre fait honneur à ses auteurs et à l'École obstétricale de Strasbourg, dont il expose les idées d'une façon très claire. Excellentes illustrations dues à la plume de Keller.

**C. et Y. Oddo.** — La médecine d'urgence. — 490 frs.

Cet ouvrage est une étude clinique et thérapeutique des affections (classées par appareil) nécessitant un diagnostic et un traitement rapides.

**R. Fabre, M.T. Régnier, P. Cheramy.** — Leçons de toxicologie. Toxiques minéraux (1ère partie). Généralités. Arsenic, antimoine, or, étain. — 90 frs.

Exposé détaillé des méthodes générales d'isolement des toxiques minéraux, étiologie des intoxications par l'arsenic et l'antimoine ; quelques indications sur la toxicologie de l'étain et de l'or sont également données.

**Margaret Schlauch.** — La Vérité sur l'Aryanisme. — 36 frs.

L'auteur se propose d'expliquer ce que signifie scientifiquement l'expression « aryen » et ce que ce mot veut dire par rapport à la théorie des races. C'est un livre bien écrit qui pourrait servir à détruire des préjugés néfastes.

**Raymond Pulvenis.** — La chasse aux poissons (chasse sous-marine) avec la description, les mœurs et la représentation de tous les poissons intéressant le chasseur. — 90 frs.

L'appareillage employé, la subdivision des poissons à chasser, les procédés particuliers concernant la chasse des diverses catégories de poissons, les divers accidents de chasse possibles sont ici soigneusement décrits.

## SCIENCES HUMAINES.

**W. Baranger.** — Pour connaître la pensée de Nietzsche. — 40 frs.

Petit livre clair qui donne une vue d'ensemble de l'œuvre nietzschéenne. Il tend à montrer que l'œuvre se termine par un retour à la philosophie dionysiaque.

**G. Pascal.** — Pour connaître la pensée d'Alain. — 40 frs.

L'œuvre d'Alain, aux mille nuances, est présentée avec une grande clarté. Des citations nombreuses rendent le maître présent.

**Alfred Fichelle.** — Géographie physique et économique de l'U.R.S.S. — 200 frs.

Manuel où l'auteur décrit le relief, le climat, l'hydrographie, la flore et le peuplement des régions. Cet ouvrage doit satisfaire la curiosité de ceux qui cherchent à comprendre la Russie.

**Paul Cuche.** — Précis de procédure civile et commerciale. — 180 frs.

Cet ouvrage de procédure, au courant des lois importantes qui ont modifié des chapitres entiers du code de procédure civile, rendra de grands services à la pratique comme à l'étudiant.

**Paul Lerebours-Pigeonnière.** — Précis de droit international privé. — 180 frs.

Ce précis de droit international privé dont la réputation a largement dépassé le public d'étudiants à qui il s'adresse a pris place parmi les œuvres de doctrine faisant autorité et dont s'inspirent les tribunaux.

**Paul Genin.** — Le temps et l'économie. — 120 frs.

Estimant que l'on n'a pas encore suffisamment tenu compte du facteur temps dans l'analyse des mécanismes économiques, l'auteur entend l'introduire dans les études des problèmes du crédit, de la monnaie et du travail.

**Jean Laffay.** — L'Europe. — 160 frs.

L'auteur est un fervent partisan des Etats-Unis d'Europe. Il estime que ce continent doit « *conserver sa personnalité* » en découvrant une synthèse des formules russe et américaine. Cette étude est traitée sur le mode du grand journalisme.

**Jean Marchal** — Le mécanisme des prix et la structure de l'économie. — 240 frs.

C'est un ouvrage de spécialité qui est à même de rendre les plus grands services à tous ceux qui veulent s'initier d'une manière approfondie au délicat problème du mécanisme des prix. L'ouvrage de M. le prof. Marchal est assuré de devenir un classique de la littérature économique française.

**Raymond Chasles.** — Israël et les nations. — 100 frs.

Etude « *historique et prophétique tout à la fois* ». L'auteur, par interprétation de la prophétie biblique, nous explique « *l'élément traditionnel et permanent de toute internationale, comme de toute communauté entre les Etats* », et la mission d'Israël.

**Pierre Le Prohon.** — Saint-François d'Assise. — 195 frs.

L'auteur se propose d'essayer un portrait, dessiner le visage intérieur du saint. L'ouvrage bien écrit nous fait aimer le grand amant de la pauvreté.

## HISTOIRE.

**Bernard Aldebert.** — Chemin de croix en 50 stations. — 100 frs.

C'est une vision hallucinante de la barbarie des bourreaux, de l'extraordinaire fertilité de leur inspiration à découvrir les moyens de faire souffrir moralement et physiquement les malheureux dont le sort était entre leurs mains.

**P.-A. Bourget.** — De Beyrouth à Bordeaux. — 90 frs.

C'est « *la guerre de 1939-40 vue du P.C. Weygand* ». Cet ouvrage est une apologie du général Weygand; on ne saurait le passer sous silence ni lui accorder une créance entière.

**Larry E. Lesueur.** — Douze mois qui changèrent le sort du monde. — 215 frs.

Ces « douze mois », auxquels l'auteur a assisté, sont ceux qui vont d'Octobre 1941 à Octobre 1942, et qui ont vu s'accomplir en Russie le prodigieux renversement de forces dont la bataille de Stalingrad a été le moment le plus marquant.

**Emile Ludwig.** — Le Destin du roi Edouard. — 120 frs.

Chaleureux plaidoyer en faveur d'Edouard VIII qui fut obligé d'abdiquer en 1939; l'auteur, ami du duc et de la duchesse de Windsor, les représente comme les victimes d'un noir complot « *de l'Eglise et de la society* ». Livre vivant et passionné.

## ARCHITECTURE.

**Le Corbusier.** — Propos d'urbanisme. — 86 frs.

Rien de ce qu'écrit M. Le Corbusier ne peut être indifférent aux urbanistes. Oeuvre de polémique architecturale, cet ouvrage est le « *Procès cité-jardin verticale contre cité-jardin horizontale* » et « *Procès cité-jardin verticale contre immeuble de ville* ».

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia (Emad-Eddine), Le Caire (Egypte). — Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

10ème ANNÉE — No. 10

Octobre 1946

## La Poésie Française de 1940 à 1946

Conférence de

**M. Pierre Seghers**

Directeur de la Revue "Poésie 46"

Faite au Lycée Français du Caire, le 2 Mai 1946.

Mesdames,  
Messieurs,

La France littéraire est, en ce moment, le lieu d'une querelle. Ceci, sans doute, ne vous surprendra guère, les Français, qu'ils écrivent ou qu'ils n'écrivent pas, se comportent toujours comme les deux éléments disjoints d'un même être : ils se cherchent et, lorsqu'ils se rencontrent, on ne sait pas s'ils s'épousent ou s'ils se battent. Dans les Lettres, on peut être sûr, ou à peu près, que, très délicatement, ils se dévorent.

Il ne faudrait pas cependant en conclure que la France littéraire vit sous le régime des frères ennemis. Notre pays n'est pas celui d'une discipline unique, et sa diversité s'exprime depuis



M. PIERRE SEGHERS

(Photo René Mor)

toujours avec passion. Aussi, si je vous rapporte d'abord les échos d'une querelle littéraire (et il en est d'autres), si les poètes, ces jardiniers aussi sensibles que jaloux, ont décidé que, dans leurs jardins, après la grêle, la rose et le réséda entreraient à nouveau en compétition, c'est peut-être parce que nous voici revenus au printemps de la paix.

Mais de quoi s'agit-il ? De poésie engagée ou non engagée, et ces deux épithètes se heurtent en ce moment, à Paris et dans les revues, comme des plateaux de cymbales.

L'on pensait, après ces cinq années d'unanimité retrouvée — je veux parler de la guerre — l'on imaginait donc que les poètes, qui s'étaient

regroupés, allaient conserver à la poésie ce caractère de cohésion vivante qu'ils lui avaient donné. Mais, et ceci est sans doute justifié, la poésie française paraît à nouveau divisée. Pour ma part, et bien que partisan, je me refuse aux épithètes. Il y a, en France, la poésie et encore la poésie. C'est de cette poésie que je vais vous parler.

\* \* \*

Encore que je ne sois pas un critique, trois questions m'ont toujours paru essentielles pour celui qui tient à mieux approcher, à mieux connaître le travail d'autrui : ces trois questions sont : *Pourquoi ? Pour qui ? et Comment ?* Ces interrogations, qui sont des clés, si elles ne sont pas celles de notre cher Jean Paulhan, je vais essayer cependant de les manœuvrer dans les serrures de la poésie.

Et maintenant, si vous le voulez bien, opérons un repli dans le temps : quelle était la situation de la poésie, en France, avant ces cinq dernières années ? Elle était, disons-le, brillante et difficile. Brillante parce qu'on gravait au fronton d'un des temples de l'Art, à Paris, les vers d'un grand poète. Difficile, parce que ces mêmes vers, si haut gravés, se lisaient difficilement. Je veux dire que, pour les bien lire, il fallait des yeux, un esprit exercés.

Quels étaient les poètes ? A côté de Paul Valéry, on pouvait citer Pierre Reverdy, Max Jacob, Paul Claudel, Paul Eluard, Supervielle, Léon-Paul Fargue, Pierre-Jean Jouve, Robert Desnos, Aragon, Jean Cocteau, Saint-John Perse, Blaise Cendrars... Ces hommes, qui suffiraient à faire la gloire d'un siècle de poésie, cinq cents ou mille amateurs de poèmes seulement les connaissent bien. Comme Gabriel Audisio devait le marquer, il y avait divorce entre la poésie et le public. Un poète — tel que nous l'entendons — demeurait, pour l'édition française, un risque, sinon une calamité ; et Patrice de la Tour du Pin était obligé, devant le refus des Editions de la NRF, de publier la première édition de *La Quête de Joie* à compte d'auteur.

Le mouvement poétique incontestablement le plus important avait été le surréalisme. En son temps, le surréalisme avait éclaté comme une sorte de bombe atomique du langage, il avait agi, sur la poésie et sur les arts, comme une méthode de désintégration libératrice d'une formidable énergie. Les rêves, l'introspection, l'érotisme, la psychanalyse, le subconscient s'étaient ouverts comme autant de territoires jusqu'alors inviolés. Par le surréalisme, les poètes entreprenaient une recherche passionnée qui engageait leur vie. De Dada à Picasso, de Bellmer à Breton, je pense que cette prospection fut, en son temps, l'honneur de la poésie, cet honneur pour lequel il semble qu'Apollinaire avait écrit, avant ces

manifestations, et en s'adressant au public que la nouveauté déroutait :

*Nous ne sommes pas vos ennemis  
Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges*

*Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir.  
Pitié pour nous qui combattons toujours aux*

*frontières*

*De l'illimité et de l'avenir.*

Les noms que j'ai cités tout à l'heure suffiraient à démontrer qu'il n'y a pas eu entre 1940 et 1946 une renaissance de la poésie. Ceux dont les œuvres et les noms nous sont à présent familiers, un vaste public aurait pu les bien connaître en 1939, si les poètes avaient ouvert les portes de leurs laboratoires au public. Il a fallu la guerre et que les portes des laboratoires volent en éclats pour que les poètes, comme Joliot-Curie, fabriquent des grenades pour les F.F.I. à la Maison de la Chimie, pour que les poètes, à leur tour, ne travaillent plus pour eux seuls et pour leurs amateurs, mais pour une conscience collective, au nom de laquelle ils résistaient, et dont ils devenaient l'une des voix.

Car, s'il n'y eut pas une *Renaissance* de la poésie, il y eut, en poésie comme ailleurs, une *Résistance*. Je sais, ce mot date déjà, il devient vulgaire d'en user. Je ne puis l'employer sans penser à M. Joseph de Pesquidoux, de l'Académie Française ; ne disait-il pas, il y a quelques mois : « *La Résistance, la Résistance, que veulent-ils ? Est-ce que je n'en fais pas, moi, depuis 70 ans, de la Résistance ?* » Certes, mais je ne dirai rien de cette Résistance, je parlerai plutôt de celle qui n'est pas nouvelle au cœur des Français et qui, rendons-lui cette justice, n'a pas attendu les horreurs de la guerre pour se manifester. La résistance, c'est essentiellement la révolte. Il y a une tradition française de cette résistance, celle des voix et des hommes qui se sont toujours élevés, dans les Lettres comme ailleurs, pour s'insurger contre l'injustice. De Chrestien de Troyes à d'Aubigné, de l'*Encyclopédie* aux *Châtiments*, du :

*Nous n'avons plus d'argent pour enterrer nos morts*

de Desbordes-Valmore à Rimbaud, la résistance continue. On tente déjà d'isoler cette poésie traditionnellement française, d'en faire, accrochée entre guillemets, « *La poésie de la Résistance* », curiosité historique, valeur documentaire à classer... Cependant, je ne crois pas qu'on puisse désamorcer cette poésie quasi-collective, pour l'éjecter comme une douille unique. Il me semble qu'elle est, plutôt une substance explosive indéfiniment renouvelable, la poudre même et son principe, qui est depuis toujours, la protestation, la valeur unique des hommes opposant à toute oppression l'impératif de la parole et de la Liberté.

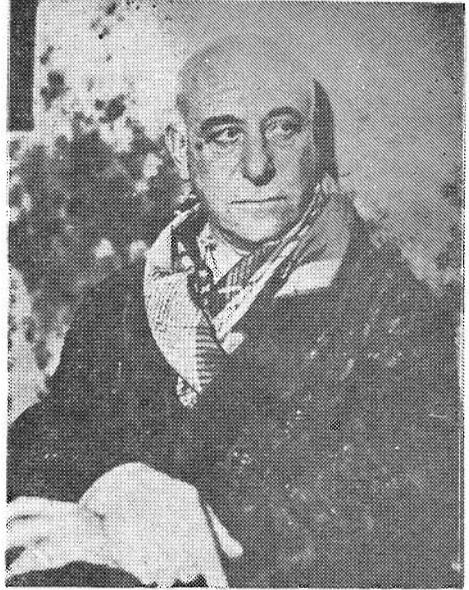
\*  
\*  
\*

Les poètes ? Quels étaient leurs moyens d'expression en 1940 ? « *Comment* ? », pour reprendre l'une de nos questions.

La plus importante revue, la *Nouvelle Revue Française*, avait été soustraite à Jean Paulhan (l'un des plus exemplaires et des plus discrets parmi ceux qui, dès le début, surent se battre), et confiée à M. Drieu La Rochelle, lui-même aux ordres de la Propaganda Staffel. Deux nouvelles revues avaient vu le jour en 1939, l'une *Fontaine* à Alger, l'autre *P.C. 39*, que je devais diriger tout en étant conducteur de 2ème classe aux Armées. Dès 1940, *Fontaine* et *Poésie* 40 s'employèrent à rassembler tous ceux que la défaite militaire avait disséminés, tous ceux qui s'élevaient à l'intérieur contre la trahison et, d'Aragon à François Mauriac, de Georges Duhamel à Paul Eluard, de Pierre-Jean Jouve à Francis Ponge, de Pierre Emmanuel à Loys Masson, s'organisait ce qui devait être appelé *la conspiration des poètes*. Le mot pourrait faire sourire, si Robert Desnos, Georges Dudach, Saint-Pol-Roux, Max Jacob, d'autres encore, poètes et combattants, partisans de cette conspiration, n'étaient au nombre de ceux qui ne reviendront plus.

Vous connaissez l'histoire de ces morts : Max Jacob arraché au Monastère de Saint Benoît-sur-Loire, le cher Max Jacob dont on peut assurer qu'il fut l'un des plus extraordinaires sourciers de notre poésie. Plus de 65 ans, innocent, malade, mort au camp de Drancy. Enterré au cimetière d'Ivry, sa tombe est voisine du lieu où reposent les corps de 754 fusillés ! Saint-Pol Roux, qui vivait loin de Paris, en pleine légende, dans son manoir de Camaret en Bretagne. Saint-Pol Roux qui ressemblait à Walt Whitman avec sa belle barbe blanche, sa houpelande... Il poursuivait en poésie une sorte d'épopée du langage. Mort aussi, à 75 ans, sa fille suppliciée, sa servante tuée. Et Dudach, qui n'était pas un poète, mais un magnifique garçon de 25 ans qui venait à Villeneuve-les-Avignon chercher les premiers textes de combat, des tracts et des poèmes pour les premières publications clandestines. Dudach avec qui je m'étais promené aux côtés d'Aragon et d'Elsa Triolet, l'athlète Dudach qui passait nos textes clandestins vers le début de 1941 ; arrêté quelque temps après, fusillé. Et Desnos ? Robert Desnos qui avait fait partie du groupe surréaliste, l'auteur de *Fortune*, le solide compagnon de la place Saint-Germain-des-Près. Desnos qui croyait si fort à la vie et qui chantait toujours la joie, l'espoir, la victoire, notre ami Desnos mort aussi. J'ai rencontré à Prague les deux étudiants tchèques qui le reconquirent parmi les typhiques au camp de Terezin. C'était après la libération de la Tchécoslovaquie, qu'ils appellent la « Révolution ». Desnos eut alors

cette ultime joie d'être retrouvé, d'entendre des garçons, amis de la France et qui connaissaient ses poèmes, lui parler de Paris, de la rue Mazarine. Quelques jours après, épuisé, il mourait. Dans son portefeuille, on ne devait retrouver qu'un poème, dédié à sa femme, et qui était déjà une sorte d'adieu.



Max Jacob

*J'ai rêvé tellement fort de toi  
J'ai tellement marché, tellement parlé  
Tellement aimé ton ombre  
Qu'il ne me reste plus rien de toi.  
Il me reste d'être l'ombre entre les ombres  
L'ombre qui deviendra et redeviendra  
dans ta vie ensoleillée.*

Robert Desnos.

Robert Desnos signait Valentin Guillois, aux « Editions de Minuit », ses appels aux franc-tireurs. Il assistait chaque jour aux réunions de presse des Allemands et, chaque jour, par ses soins, Londres connaissait la température, les tendances, les consignes des Allemands à Paris. Je me souviens de quelques courts poèmes que Desnos m'avait dits à la terrasse des « Deux-Magots ». En ce temps-là j'assurais la liaison entre les deux zones ; j'apportais à Paris nos textes et nos publications, et je remportais, pour les utiliser en zone sud, les renseignements et documents de la zone nord. Ces poèmes, c'était des chante-fables, d'une ironie nuancée comme un ciel de Paris, ce ciel où les lourds Allemands

qui se voulaient des ailes ressemblaient plutôt à des papillons de choux.

Voici *Les Papillons*, de Desnos, et de Desnos encore, *Le Léopard* qui n'est pas sans faire penser à ceux que les Allemands avaient installés chez nous.

### LES PAPILLONS.

*Trois cents millions de papillons  
Sont arrivés à Châtillon  
Afin d'y boire du bouillon  
Châtillon-sur-Loire,  
Châtillon-sur-Marne,  
Châtillon-sur-Seine.*

*Plaignez les gens de Châtillon !  
Ils n'ont plus d'yeux dans leur bouillon  
Mais des millions de papillons.  
Châtillons-sur-Seine,  
Châtillon-sur-Marne,  
Châtillon-sur-Loire.*

### LE LÉOPARD.

*Si tu vas dans les bois  
Prends garde au léopard.  
Il miaule à douce voix  
Et vient de nulle part.  
Au soir, quand il ronronne,  
Un gai rossignol chante  
Et la forêt béante  
Les écoute et s'étonne,  
S'étonne qu'en ses bois  
Viennent le léopard  
Qui ronronne à mi-voix  
Et vient de nulle part.*

Mais, à côté de Max Jacob, de Desnos, de Saint-Pol Roux, combien de poètes inconnus qui, durant ces années, eurent à peine la possibilité de s'exprimer avant que de mourir ? Je pense à ceux qui furent une fraction de la conscience française exilée en Allemagne, à ceux qui vécurent, cinq ans durant, la vie des prisonniers. Pendant la guerre, et en dépit de l'interdiction de Vichy, nous avions réuni (grâce à des amis suisses) et publié deux anthologies de poèmes écrits dans les camps. Un chant collectif, et combien pathétique, s'affirmait dans les conditions les plus défavorables.

Nombreux sont ceux qui ne sont pas revenus ; dans ces textes dont on peut dire que leur suite constitue un romancero de la peine française, je veux choisir une voix presque anonyme, un de ces amis inconnus dont parle Supervielle, un camarade qui mourut d'épuisement après qu'on l'eût fait descendre du train qui devait le ramener en France comme « sanitaire ». Les Allemands avaient poussé la cruauté jusqu'à l'installer dans un compartiment. Deux minutes avant le départ

du train, il l'obligeaient à mettre pied à terre. Trois jours après, il était mort. Peut-être pourra-t-on penser que le poème que je vais vous lire n'est pas à « purement » parler, de la poésie. Je crois, moi, que, dans sa nudité, il vaut ce que valait la prière d'un million cinq cent mille hommes... Le poème intitulé « *Carême* » est le dernier que notre camarade André Maurel écrivit en 1941, quelques jours avant sa mort.

### CAREME

*O carême, ô temps d'abstinence,  
Carême, ô grande pénitence,  
Avec le grand renouveau.*

*Nous nous sommes déjà, Seigneur,  
abstenus de tant de choses,  
de tant de fruits, de tant de roses,*

*abstenus de tant de douceur,  
abstenus de tant de sourires,  
abstenus de tant de fraîcheurs.*

*Nous avons fait un long carême  
Si long, si long, avant le vrai...  
Mais, Seigneur, si cela servait  
à quelque chose quand même.*

(Mars 41).

Cette interrogation de Maurel, à présent, nous pouvons nous la poser à nous tous, qui sommes tous ensemble les dépositaires de tant de sacrifices et de tant d'espoirs. Il faut que *cela serve*, et, pour reprendre l'expression de Paul Eluard dans *Poésie Ininterrompue*, cela servira « si nous montons d'un degré ».

\*  
\* \*  
\*

Je vois combien il est difficile de parler en critique, d'opérer avec les pinces hémostatiques du chirurgien. La poésie française de ces six années fut, pour sa plus grande part, mêlée à notre sang. Notre langage laissait entendre les pulsations de notre cœur, notre poésie, c'était notre souffle, une respiration qui nous faisait vivre. Mais, devant vous, je ne devrais pas oublier mon souci qui était, avant tout, de demeurer impartial. Il y eut, aussi, il y aura toujours en France, une poésie de l'architecture verbale, et c'est bien.

Mais, vous connaissez bien les choses de France. Ses écrivains, ses poètes rencontrent chez vous, depuis longtemps, un intérêt, une affection qui font de votre pays une terre d'élection pour les manifestations de la pensée et de l'art français. Vous connaissez nos poètes, tous nos poètes, les aînés et ceux qui se sont récemment révélés. Peut-on essayer de les fixer par groupes ? Peut-être. Par écoles ? Sûrement pas. Il n'y pas *une*

école poétique en ce moment à Paris. Par leur nature, leurs intentions, leurs moyens, leurs réalisations, les poètes se distinguent bien les uns des autres. Mais, puisqu'il faut arbitrairement les rassembler, je vous parlerai d'abord de ceux qui ont acquis, depuis six ans, une certaine notoriété.

Les jeunes donc. Qu'appelle-t-on jeunes ? Il ne peut être question d'années, mais seulement de ceux qui se sont révélés à la poésie — ou que



Loys Masson

la poésie a révélés — depuis 1940. Les poètes sont des hommes heureux puisque le temps leur épargne l'âge...

Quand il y avait encore une zone Sud et une zone Nord, nous rencontrions à Villeneuve-lès-Avignon Loys Masson, Pierre Emmanuel, Francis Ponge, André Frénaud. Depuis, Loys Masson, poète catholique d'extrême-gauche, a publié deux livres en Suisse et plusieurs à Paris. Poète de la colère et de la tendresse, violent dans la foi et dans la haine, son verset (ou le long vers de seize pieds qu'il emploie volontiers) est imprégné des parfums de son île. S'il fallait choisir pour Loys Masson des pères spirituels, ce seraient Claudel, Maïakovski et Walt Whitman.

Quelle différence avec Francis Ponge. Figure marquante s'il en est, poète rare, qui écrit une prose poétique, celle d'un magicien qui reconstituerait la pulpe d'un fruit. Ponge, dans son livre *Le parti pris des choses*, arrive à faire de sa poésie l'objet. Matérialiste pur, au-delà de Mallarmé, il poursuit une expérience unique, il rejoint

et recrée l'essence de l'apparence même des choses par les mots.

A côté de Ponge, je voudrais signaler René Char. Venus du surréalisme, l'un et l'autre avaient publié quelques poèmes avant la guerre. L'un et l'autre ont passé à travers la guerre sans que leur poésie paraisse avoir été touchée par l'événement. Char, parachuté sept ou huit fois dans le Midi, organisateur du maquis du Luberon ; Ponge, qui assurait la liaison entre les comités professionnels clandestins, pas un mot chez eux de ces aventures personnelles. La seule aventure réelle de ces hommes, est-ce leur poésie et son mystère qui ne va pas sans quelque hauteur ?

La position d'André Frénaud, qui fut révélé par un long poème écrit en captivité, est bien à part. Autour des *Rois Mages* et des *Mystères de Paris*, il est le poète amer de la réalité quotidienne, l'homme qui relève le défi de la vie et qui oppose son âcre poésie à l'absurde. Très près du mouvement existentialiste, il évoque par un langage violemment coloré, qui laboure ce néant profond, au-delà du désespoir, cette lucidité acceptée qui constitue, selon Sartre et Camus, la grandeur de l'homme. Mais un exemple vaut mieux qu'une analyse. Voici un poème significatif d'André Frénaud :

#### PLUS TARD

*Plus tard tu comprendras peut-être.*

*J'ai tant aimé vivre qu'à force  
j'ai détruit tout l'être vivant,  
j'ai vrillé dans le vif  
tout surmonté et méprisé  
à la recherche d'une perle.*

*Mais la terre est ronde  
comme à eux deux, l'un contre l'autre,  
les seins de la femme  
et toute pomme pourrit que l'on mord  
l'âme aussi des fourmis la trouent*

*Les feux sont morts  
que j'attendais  
toujours devant.*

*Je ne sais plus je n'ai plus rien  
Percé comme un atoll  
au corail décoloré  
où court un rat.  
Plus rien qu'un trou  
que j'ai créé, que je suis  
d'avoir trop appuyé.*

*O coteaux modérés  
pourquoi ne connaîtrais-je jamais  
vos honnêtes sortilèges ?  
O châteaux en Touraine  
à quoi peut se prendre la simplicité  
et la douceur d'une table ronde  
au beau raisin ?  
Je n'en puis plus.*

Cette grandeur de l'homme, ce n'est plus par opposition avec le quotidien, mais par confrontation avec les mythes, que Pierre Emmanuel la signifie. *Tombeau d'Orphée*, *Sodome*, œuvres de longue haleine, livres entiers construits sur la dualité de l'homme, interrogation passionnée sur ses origines, dialogue entre le poète et Dieu. Plus qu'ailleurs c'est dans la puissance créatrice de Pierre Emmanuel que l'on trouve cette unité si rarement réalisée en un seul homme, où la force et l'exquis, le temporel et l'éternel ne sont plus séparables. Dans le même temps qu'il écrivait *Tombeau d'Orphée*, Emmanuel publiait *Combats avec tes défenseurs*, poèmes de la plus noire violence, interdits par les Allemands. Dans le même moment, Emmanuel écrivait encore les 2.000 vers de *Sodome* et des *Cantos*, rapides, qui passent comme l'aile de la poésie. Voici l'un de ces *Cantos*. Il fut écrit, publié, et diffusé par radio peu après les exécutions d'otages à Châteaubriant, connues du monde entier par le tract signé *Le témoin des martyrs*, rédigé par Aragon à Villeneuve d'après les documents passés par Dudach.

Voici le court poème d'Emmanuel, comme une stèle de souffrance.

### CANTO

*Les roulements des roues,  
les cahots des ténèbres,  
les tambours qui s'ébrouent,  
la lune aux mains de neige.*

*Cinq heures attachés,  
reprennent-ils racine,  
ces arbres arrachés  
au cœur las de nos villes ?*

*Paris, Nantes, Bordeaux,  
nos peines capitales,  
nos vergers les plus beaux  
sont greffés par les balles.*

Mais, c'est dans d'autres œuvres, dans les constructions qui font penser à des cathédrales de la poésie qu'il faut rencontrer Emmanuel, l'un des poètes les plus doués de notre temps. C'est aussi dans la *Somme en Poésie*, œuvre aux profondes perspectives, qu'il faut essayer de rejoindre Patrice de la Tour du Pin, poète des créatures imaginaires, des chasses, des marais et des anges. La Tour du Pin, blessé, prisonnier, n'a rien laissé publier durant la guerre. Depuis, deux livres de lui viennent de paraître.

Avant la guerre, un jeune poète encore s'était révélé par un livre paru aux « Cahiers du Sud », ce foyer méditerranéen de la poésie. Le livre était intitulé *Le Hollandais volant* ; l'auteur s'appelait Jean Cayrol. Depuis, Jean Cayrol a connu bien des aventures. Il fut au nombre des

poètes qui s'engagèrent dès 1940 dans l'action clandestine, homme et œuvre. Il subit cette exigence du cri qui transforma la poésie, ces dernières années. Cayrol travaillait dans un réseau près de Bordeaux. Il fut pris par la Gestapo, dans une affaire de poste émetteur clandestin, transféré à la prison de Fresnes, d'où sa fiancée reçut ses chemises maculées de sang. Nous l'avons cru mort. Avec son linge, parvenaient, à ceux qui aimaient le poète, un court poème. Nous l'avons publié en 1943, nous pensions que c'était le dernier poème de Cayrol. Mais, miraculeusement, notre camarade est revenu. Il a connu pendant dix-huit mois le baigne de Mauthausen, il est rentré malade, les dents rongées. La seule chose qu'il dise de cette captivité, c'est : « *Je ne croyais pas qu'on puisse jamais être autant battu...* » Cayrol publie en ce moment, à Paris, les poèmes écrits au cours de ces années qui le virent ensemble poète et soldat. Son livre est intitulé *Poèmes de la nuit et du brouillard*. Je préfère cependant choisir pour vous le court poème que nous crûmes être son dernier message. C'est :

### ECRIT SUR LE MUR.

*J'appartiens au silence,  
à l'ombre de ma voix,  
aux murs nus de la Foi,  
au pain dur de la France.*

*J'appartiens au retour,  
à la porte fermée,  
qui frappe dans la cour,  
qui fredonne la paix.*

*L'aube nourrit la terre  
à la source du Feu,  
j'appartiens au ciel bleu  
qui souffre sur la pierre.*

Je n'ai jamais autant senti l'injustice, l'arbitraire d'un choix. Parmi les nouveaux poètes français qui se sont révélés, j'aimerais parler de Jean Tardieu, de Guillevic, de Lucien Becker, d'Alain Borne, de Jean Tortel, de René Lacôte, de bien d'autres encore. Je voudrais citer Pierre Unik, Benjamin Fondane, compagnons d'infortune de Desnos qui, eux aussi, ne sont pas revenus... Les vivants et les morts, ceux qui se sont engagés, et ceux qui ont écarté de leur poésie l'expression de leur angoisse, les présents et les autres, les jeunes et leurs aînés, tous ceux-là ont refait une France poétique, un chœur qu'on n'avait plus écouté avec autant d'attention depuis longtemps.

Ceux qui n'avaient plus sous leurs semelles le sol même de la France chantaient aussi en son nom, et représentaient, à l'étranger, la fidélité du poète à son pays. Parmi ceux-là, je pense d'abord à Supervielle, au grand Supervielle des

*Amis inconnus* que la guerre avait surpris en Amérique du Sud, à Montévidéo. Supervielle si sensible, Supervielle à la grande famille, entouré de toutes ses filles qui étaient comme la lumière de son cœur et les visages de son pays. En 1942, le poète donnait à l'impression, en Suisse, ses *Poèmes de la France malheureuse*. Dira-t-on que c'est ici une poésie engagée ? Ne vaudrait-il pas mieux admettre qu'on ne peut concevoir un poète insensible, qu'il demeure, quoi qu'il arrive, un des centres nerveux de son pays ?

Voici un des poèmes de Supervielle, publié en 1942 :

### LA FRANCE AU LOIN

*Je cherche au loin la France  
Avec des mains avides,  
Je cherche dans le vide  
A de grandes distances.*

*Je tâte de l'espace,  
L'ombre désespérée,  
Je reconnais la place  
A d'anciennes rosées.*

*Tant de fois c'est ici  
Que je l'ai retrouvée  
Et sa douceur gravée  
A même l'infini...*

*Son grand miroir poli  
En forme d'hexagone  
Où passaient les profils  
De si grandes personnes,*

*Ah ! comment se fait-il  
Qu'il ait cédé la place  
A l'immobile face  
D'un soldat ennemi ?*

Hors de France aussi demeurait l'un des plus grands poètes français, un Roi Salomon de notre poésie, un homme de la grande race, Saint-John Perse. Certes, je ne me mêlerai pas ici de juger M. Alexis Léger et son rôle politique. Je reconnaitrai seulement en toute impartialité que lorsqu'en 1941 je reçus à Villeneuve, en provenance des États-Unis, les premières épreuves d'*Exil*, je ressentis cette émotion qui ne trompe pas et qui fait la fraternité des poètes. C'était le chant royal de l'exilé, gravé à même les tablettes du temps, la présence hautaine, lointaine et combien proche, du poète. Jamais la puissance de l'incantation par le verbe ne fut plus efficace, jamais le mystère des mots ne fut mieux révélé. Hélas, que n'ai-je le temps de dérouler avec vous ce palimpseste du langage où l'on entend :

*Ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraîcheurs  
[de l'abîme]*

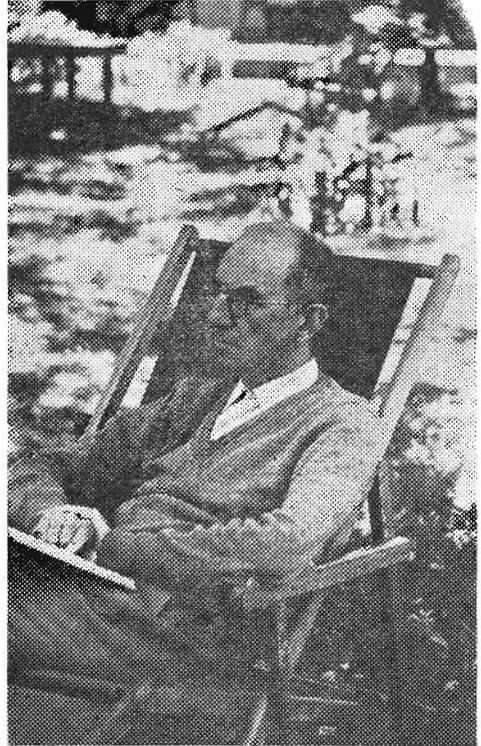
*Ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes  
[du futur].*

(A ce propos, puis-je ouvrir une parenthèse sur un thème de la poésie ? *L'illimité et l'avenir* d'Apollinaire, les *Cornes du futur* de Saint-John Perse, ces vers d'André Frénaud :

*Lèvres de l'avenir ouvertes dans l'automne*

*Je voudrais vous presser pour entendre mon sort*

ces expressions marquent un intérêt jusqu'ici inconnu, une attente, un espoir... Dans la tête même des poètes, un monde nouveau serait-il



Jules Supervielle

en marche, qui s'exprime par de mystérieux appels ? Dans sa préface à *La Liberté guide nos pas* Pierre Emmanuel écrit :

« Il n'est plus permis au poète d'être insensible aux mouvements de civilisation qui déjà dessinent le futur ».

Et encore : « Tel est le rôle du poète : peindre à fresque au ciel de l'homme, les grandes luttes du futur. » Les artistes préfigurent le monde. Il y aurait à ce sujet beaucoup à dire. Mais ce serait une autre histoire... et je ferme ma parenthèse sur le thème de l'avenir.

Au nombre des aînés qui demeurèrent hors de France, il y eut encore Pierre Jean Jouve. Ses livres en prose, comme *Défense et Illustration*,

et ses recueils de poèmes comme *Le Visage de Paris*, connurent un grand retentissement.

Mais la France poétique entre 1940 et 1946, l'on peut dire que son noyau ardent fut constitué par ceux qui demeurèrent sur son sol. Certes, pour certains d'entre eux, il y avait des risques : Aragon, dont on connaissait l'activité politique, refusait cependant les passeports qu'on lui offrait en 1940 pour le Chili ; Paul Eluard, dont la position était également connue, demeurait à Paris. J'entends bien qu'il ne faut pas confondre l'œuvre et l'homme. Cependant, lorsque le courage de l'homme et le courage de l'œuvre vont de pair, on ne peut, j'imagine, que s'en féliciter.

Travailler, sauvegarder l'œuvre et l'esprit, ne rien publier, telle fut la discipline d'un poète qui s'était toujours fait de la discrétion une règle, je veux parler de Pierre Reverdy. La publication de ses poèmes est en cours, à Paris, et *Fontaine*, comme *Poésie 46* ont fait paraître dans leurs derniers fascicules de magnifiques poèmes de Pierre Reverdy.

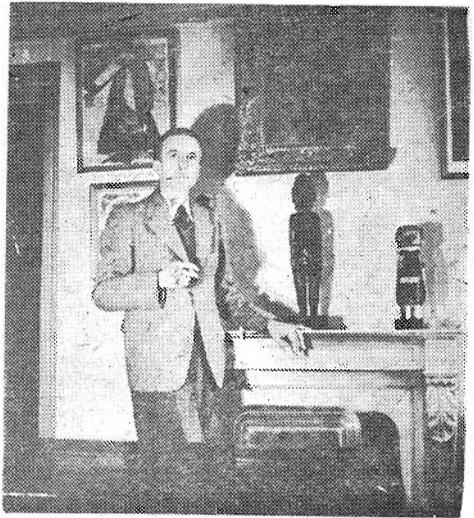
Ce n'est pas la circonstance qui crée le poème. C'est ce que le créateur fait jaillir de cette circonstance. Tout dépend du forage du poète, de la réalité des racines qui l'attachent à la terre humaine. A travers le fait, à travers la circonstance, ce qui demeure éternel, c'est l'homme qu'ils traversent. Lorsque, par le poème, cette éternité s'exprime à travers la fugacité, lorsque l'homme s'affirme à travers ce qui passe, c'est alors la poésie dite « de circonstance » — selon Goethe —, et qui exprime une constante, avec, autour d'elle, tout ce qui circule.

Depuis la Révolution Française, la constante de notre peuple fut d'être libre. Mieux et plus fort que tous les autres, deux de nos poètes ont exprimé par leurs actes et par leurs vers cette constante de la Liberté. Je citais le nom de Paul Eluard tout à l'heure. C'est en 1942 que paraissait le poème trop connu pour que je vous le relise, LIBERTÉ, qui était un cri jailli des profondeurs même de notre terre. Liberté... Paris était occupé, les patriotes traqués, les travailleurs déportés. Bergson faisait la queue pour aller retirer son étoile jaune, les enfants étaient arrachés à leurs parents, l'insolence martelait les rues désertes de ses bottes. Paul Eluard travaillait. Dans un tout petit logement d'un quartier populaire, en même temps qu'il assumait la direction poétique des Editions de Minuit clandestine, il faisait paraître tracts sur tracts : « Les Chants du Franc-Tireur », l'« Eternelle Revue », les « Lettres Françaises », les « Poèmes d'Amour en guerre ».

Toute sa poésie était faite, comme toujours, de concision, d'honnêteté, de vérité. Il l'a lui-même écrit :

*Je dis ce que je vois  
Ce que je sais  
Ce qui est vrai.*

Par lui, le mystère devient évidence. C'est un homme fraternel, un homme au cœur jeune, au regard clair. Vous connaissez sans doute ce poème qu'il écrivait pour ceux qui attendaient la Libération dans les camps de la mort, en Allemagne. Toute la chaleur d'Eluard, le mystère



Paul Eluard

et le dépouillement de sa poésie, sa force et son charme me semblent ici réunis. C'est :

#### A CELLE DONT ILS RÊVENT.

*Neuf cent mille prisonniers,  
Cinq cent mille politiques,  
Un million de travailleurs.  
Maîtresse de leur sommeil  
Donne-leur des forces d'homme  
Le bonheur d'être sur terre ;  
Donne-leur dans l'ombre immense  
Les lèvres d'un amour doux  
Comme l'oubli des souffrances.*

*Maîtresse de leur sommeil  
Fille, femme, sœur ou mère  
Aux seins gonflés de baisers  
Donne-leur notre pays  
Tel qu'ils l'ont toujours chéri,  
Un pays fou de la vie.*

*Un pays où le vin chante,  
Où les moissons ont bon cœur,  
Où les enfants sont malins,  
Où les vieillards sont plus fins  
Qu'arbres à fruits blancs de fleurs,  
Où l'on peut parler aux femmes.*

*Neuf cent mille prisonniers,  
Cinq cent mille politiques,  
Un million de travailleurs.*

*Maîtresse de leur sommeil,  
Neige noire des nuits blanches  
A travers un feu exsangue,  
Sainte-Aube à la canne blanche  
Fais-leur voir un chemin neuf  
Hors de leur prison de planches.*

Et maintenant, si, à propos d'Eluard, je reprenais les questions de mon préambule: *Pourquoi?* *Pour qui?* et *Comment?* peut-être verrait-on ces questions définir les trois dimensions de l'espace de notre poésie. *Pourquoi?* Parce qu'Eluard demeurait un adolescent indomptable, le poète de *Guernica*, parce qu'il habitait rue de la Chapelle et qu'il voyait la faim et le froid, parce qu'il avait un cœur et des yeux, et pour, s'en servir, le Verbe d'un poète...

*Pour qui?* Pour tous ceux qui souffraient; pour la France bafouée, pour ces frères les hommes, pour l'honneur de la Poésie, pour être digne, pour l'espoir....

*Comment?* par tous les moyens, les mots les plus simples, la vérité sans fard, la souffrance sans emphase, les tracts que nous distribuions ensemble, dans la rue du Dragon, par une poésie comme une main sur l'épaule d'un ami, en continuant, en demeurant à soi-même fidèle.

Ces questions et ces réponses, c'est toute la poésie française, les hommes et les œuvres qu'elle traverse. *Pourquoi* Henri Michaux, par exemple, son humour ravagé, sa hargne, sa méchanceté à froid, ses figures rongées? *Pour qui* Jacques Prévert, ce François Villon du « Café de Flore », poète de l'humour quotidien, imprévu, léger, cocasse, humain, mais vrai, et qui balade sa gouaille entre le Dîner de Têtes et ses films? *Comment* Léopold Sedar Senghor et Césaire, deux nouveaux poètes français de race noire, qui transfusent un sang nouveau à la poésie, un sang aux pouvoirs à la fois mystérieusement éclatants et assourdis? Le temps, le milieu, l'écriture, ou si vous préférez la suite des événements (même si le poète s'en veut détacher), le public (même si le poète n'en veut que la farine), le style, tout cela constitue une unité vivante dont il serait puéril de vouloir distraire cinq particulières années. Reconnaissons plutôt que, dans ce corps vivant, la poésie de ces années s'est affirmée comme une fonction qui ne peut pas être isolée.

Il me reste à vous entretenir d'un poète dont j'ai déjà cité le nom. Je veux vous parler d'Aragon: ce que Paul Eluard fut en zone nord, Aragon le fut aussi, et en même temps, en zone sud: organisateur des Comités clandestins professionnels, rédacteur des premières feuilles clandestines et des tracts... Après avoir été mobilisé dans un régiment de travailleurs « surveillés », décoré de la médaille militaire pour faits de guerre — ce qui veut dire quelque chose quand on est politique-

ment aussi marqué — il s'employait dès 1940 à sonner le rappel des poètes. Son livre *Le Crève-Cœur* est à présent traduit dans presque toutes les langues. Par tous les moyens, Aragon, en même temps qu'il rendait à la poésie son chant, sculptait dans le langage une figure analogue à celle du haut-relief de Rude. Je sais, on lui reproche d'avoir été l'artisan de ce rapprochement entre la poésie et le public. Mais la poésie n'est pas plus un bibelot de révolte permanente qu'un camée pour infante en robe de parade. Entre 1940 et 1946 la poésie demeurait un des seuls modes d'expression: la lutte.

Il fallait aviver la colère d'un pays, organiser en même temps le chant et la lutte.

Je ne citerai à ce propos qu'un fragment d'un poème intitulé *POUR UN CHANT NATIONAL*, écrit et publié, ouvertement en 1942, pour rassembler les poètes.

#### POUR UN CHANT NATIONAL

*Le malheur m'a pris à la Flandre  
Et m'étreint jusqu'en Roussillon.*

*A travers le feu nous crions  
Notre chanson de salamandre  
Ah qui devra ce cri reprendre,  
Donner voix aux morts, aux vivants*

[plonger ses doigts

*sous la cendre y débâillonner les grillons !  
Il faut une langue à la terre,  
Des lèvres aux murs, aux pavés  
Parlez, parlez vous qui savez  
Spécialistes du mystère  
Le sang refuse de se taire  
Que le long chapelet de France égrène enfin  
ses terribles paters, ses terribles aves.*

Le nom d'Aragon fut bientôt interdit au sommaire de toutes les revues. Sa poésie devint de plus en plus dans toutes les publications clandestines, une poésie de combat, qui se fixait dans la mémoire. Elle était, réellement, la voix de la France, elle répondait à l'attente de tout un peuple.

Cette poésie, qui est à la fois musique et violence, étourdissante habileté et tradition, qui passe de l'amour à la colère, elle jaillit de la conscience collective française, de la tradition poétique française, comme une source. C'est sans doute parce qu'il a volontairement employé un langage qui correspondait à cette conscience collective, peut-être parce qu'il a retrouvé la poésie de tous les temps et de tous les hommes dans les

*mots démonétisés qu'on lit dans le journal*

qu'Aragon est devenu le poète français le plus connu, celui de la poésie faite par tous — et

pour tous. Il aura tissé pour nous, du *Crève-Cœur* au *Musée Grévin*, une légende.

Certes, ce n'est pas un titre de gloire que d'avoir été la voix et le défi de son pays. Mais, pour ceux qui ont connu la pire des attentes, pour ceux qui ont enduré plus que la mort, Aragon fut la France même, du *Conscrit des Cent Villages* à la forêt de *Brocéliande*.

J'ai tenté de vous faire entendre la voix de la France tout entière à travers les disciplines bien



Louis Aragon

différentes des poètes ; j'ai essayé d'intégrer une période particulière de la poésie contemporaine à la tradition poétique française, animée par la vie de ses divers mouvements. Pour terminer, je reprendrai pour vous le poème d'Aragon dédié à la mémoire de l'un de ceux qui tombèrent pour que cette France entière puisse revivre. C'est un poème bien connu, dédié à Gabriel Péri, député communiste, qui fut fusillé au Mont-Valérien :

BALLADE DE CELUI QUI CHANTA  
DANS LE SUPPLICE

*Et s'il était à refaire,  
Je referais ce chemin,  
Une voix monte des fers,  
Et parle des lendemains.*

*On dit que dans sa cellule  
Deux hommes cette nuit-là  
Lui murmuraient : Capitule,  
De cette vie es-tu las ?*

*Tu peux vivre, tu peux vivre,  
Tu peux vivre comme nous  
Dis le mot qui te délivre,  
Et tu peux vivre à genoux.*

*Et s'il était à refaire  
Je referais ce chemin.  
La voix qui monte des fers  
Parle pour les lendemains.*

*Rien qu'un mot. la porte cède,  
S'ouvre et tu sors. Rien qu'un mot,  
Le bourreau se dépossède.  
Sésame. Finis tes maux.*

*Rien qu'un mot, rien qu'un mensonge  
Pour transformer ton destin  
Songe, songe, songe, songe,  
A la douceur des matins.*

*Et si c'était à refaire  
Je referais ce chemin.  
La voix qui monte des fers  
Parle aux hommes de demain.*

*J'ai dit tout ce qu'on peut dire :  
L'exemple du Roi Henri  
Un cheval pour mon empire  
Une messe pour Paris.*

*Rien à faire. Alors qu'ils partent.  
Sur lui retombe son sang,  
C'était son unique carte  
Périsse et innocent.*

*Et si c'était à refaire  
Referait-il ce chemin ?  
La voix qui monte des fers  
Dit : je le ferai demain.*

*Je meurs et France demeure.  
Mon amour et mon refus.  
O mes amis si je meurs,  
Vous saurez pourquoi ce fut.*

*Ils sont venus pour le prendre.  
Ils parlent en allemand,  
L'un traduit : Veux-tu te rendre ?  
Il répète calmement :*

*Et si c'était à refaire  
Je referais ce chemin.  
Sous vos coups chargés de fers  
Que chantent les lendemains.*

*Il chantait, lui, sous les balles,  
Des mots « sanglant est levé »  
D'une seconde rafale,  
Il a fallu l'achever.*

*Une autre chanson française  
A ses lèvres est montée,  
Finissant La Marseillaise  
Pour toute l'humanité.*

PIERRE SEGHERS.

# Le problème de l'HÉRÉDITÉ à la lumière de la biologie moderne

Conférence du

## Docteur Fernand Lotte

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris

Faite au Cercle Français de Port-Saïd.

Mesdames,  
Messieurs.

Dans un de ses récents livres, le grand biologiste américain Th. Hunt Morgan (1) s'étonne que les problèmes de l'évolution suscitent un tel intérêt dans la masse du public, alors que ceux de l'hérédité le laissent froid. Cette indifférence tient, sans nul doute, à ce que nous sommes habitués à considérer comme fort banal le fait qu'un poulet sorte d'un œuf, ou que les enfants soient à l'image de leurs parents. Il n'est pas sans intérêt, cependant, de scruter les arcanes de l'hérédité, et splendides sont les horizons que l'on découvre lorsqu'on se risque à affronter les arides sentiers de la génétique.

Littre définit ainsi le mot hérédité: «C'est la condition organique qui fait que les manières d'être, corporelles et mentales, passent des ascendants aux descendants». Au point de vue de l'espèce, voire même de la race, cette grande loi de la Vie ne souffre pour ainsi dire pas d'exceptions, alors que, dans la transmission des caractères propres à l'individu, elle se révèle plus fantasque. La tâche des généticiens est, justement, de s'efforcer à formuler les lois qui régissent cette apparente diversité.

\*  
\* \*

Dans un roman «scientifique» paru en 1914: «Daah, le premier homme», E. Haraucourt nous le dépeint, fort peu soucieux de ses devoirs grand-



Dr. FERNAND LOTTE

paternels, dégustant tranquillement l'un de ses petits-fils. L'auteur a voulu montrer qu'il faudra bien du temps avant que l'homme primitif acquiert un intellect suffisamment développé pour être à même d'établir une relation de cause à effet entre son plaisir de quelques instants, et l'apparition en ce bas-monde, quelques mois plus tard, d'un «petit d'homme» dirait Kipling, piaillant et encombrant. De nos jours encore, la seule hérédité reconnue des populations primitives est matriarcale. L'enfant n'y est en somme, que le fils de sa mère.

\*  
\* \*

Très tôt cependant, ce concept de filiation entre les générations sera jour, et on lit déjà dans la Bible, au livre de Jérémie, cette parabole qu'affectionnait Renan:

*Les pères ont mangé des raisins verts  
Et les dents des enfants en ont été agacées. (2)*

Elle nous révèle, en son symbolisme imagé, que l'homme, dès le temps des Prophètes, avait déjà la pleine conscience des liens redoutables que lui crée son hérédité.

Cet héritage biologique que nous léguent nos ascendants, héritage dont nous ne sommes nullement responsables et dont, toutefois, notre comportement, notre manière d'être portent la trace, quand ce n'est la tare, explique certains actes que nous semblons accomplir malgré nous,

spontanément, comme poussés par une impérieuse force inconmue.

C'est cette idée qu'a exprimée le poète latin, lorsqu'il s'écrie: *Naturam expelles furca, tamen usque recurret*, et le vieux proverbe français: «Chassez le naturel, il revient au galop» en constitue une traduction sans doute un peu libre, mais qui s'adapte admirablement au sens profond de la maxime d'Horace.

C'est encore le bon sens populaire, constatant que les enfants ressemblent à leurs parents, qui affirme depuis longtemps que «bon chien chasse de race» et qu'à «tel père, tel fils». Mais la finesse populaire est allée plus loin encore.

Parallèlement — dirait Verlaines — à cette constatation des effets habituels de l'hérédité, elle a fort bien su en déceler les anomalies, qu'elle exprime par un autre dicton: «A père avare, fils prodigue». Ces failles, ces trous dans l'hérédité, la langue savante les avait de son côté définies d'un seul mot, un peu mystérieux dans sa signification, le mot *atavisme*! Tel est le cas de certaines malformations ou de certaines maladies apparues jadis chez un ancêtre éloigné qui, ne s'étant pas reproduites depuis des générations, semblaient avoir définitivement disparu de la descendance, et qui soudain reparaissent, à l'improviste.

Ce terme d'atavisme les constatait, à la fois rassurant pour notre besoin de logique et menaçant, sorte d'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes, il ne servait que de paravent à un fait jusqu'alors inexplicable.

Cette crainte du retour de certaines tares héréditaires, parfois désastreuses ne motive-t-elle pas la discrète enquête que bien des familles mènent à la période des fiançailles, lorsque se pose la grave question du mariage, afin de contrôler les tenants et aboutissants des futurs conjoints, qu'une science récente, l'«Eugénique», s'efforce d'asseoir sur des bases scientifiques?

L'un des hommes les plus intelligents de tous les temps, Montaigne, au second livre des «Essais» (Chap 37) pose ainsi la question: «Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles, et des difficultés étrangères; il me semble que parmi les choses que nous voyons ordinairement il y a des étrangetés si incompréhensibles qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. *Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de quoy nous sommes produits, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et inclinations de nos pères? cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infiny de formes? Et comme portent-elles ces ressemblances, d'un progrès si téméraire et si déréglé que l'arrière petit-fils respondra à son bisayeul, le neveu à l'oncle?»*

A la question posée par le Prince des sceptiques, une réponse autorisée ne sera fournie que de nos jours, par la Génétique moderne.

Pour en arriver là, pour que le jeune potache en gestation de bachot ou de PCB trouve dans ses livres, toute mâchée, toute cuite (et parfois déformée... mais ceci, dirait encore Kipling est une autre histoire), l'histoire prodigieuse de la génération, qu'il apprenne sans grand étonne-

ment, comme une chose qui va de soi, l'existence des cellules reproductrices, qu'il y lise le récit de la conjonction de l'ovule et du spermatozoïde, que de difficultés il aura fallu vaincre, que d'étapes successives il aura fallu franchir, revenant en arrière pour repartir un peu plus avant, par ce perpétuel mouvement de flux et de reflux de nos connaissances, par quoi s'édifie, lentement, la science. C'est l'œuvre de trente siècles, de main d'homme, donc imparfaite, dans son obstinée recherche de la Vérité.

\*  
\* \*

Cette patiente quête n'a porté ses fruits que récemment mais, si tardive fut la moisson elle n'en fut que plus belle. Il n'y a guère plus d'une cinquantaine d'années en effet que, comme l'a écrit avec humour Jean Rostand, «nous avons fini par savoir comment nous commençons» et guère plus d'une vingtaine que la génétique a percé le secret de l'hérédité et de ses mystérieux vecteurs. A l'aube du XXème siècle. Le Gendre, à bon droit, pouvait encore écrire:

«C'est en vain que les microscopes de plus en plus perfectionnés ont successivement fait apparaître aux chercheurs de deux siècles le spermatozoïde et l'ovule, le protoplasme de ces cellules et leurs noyaux, dans ces noyaux des filaments de chromatine et les granules qu'ils contiennent. Les progrès n'ont consisté qu'à reculer la difficulté, mais le problème reste entier» (3).

\*  
\* \*

Essayons de remonter ensemble le cours des âges afin de voir comment s'est édifiée, moëllon par moëllon la science de la génération.

Ni les peuples ayant vécu avant les Grecs, ni ces derniers n'ont rien compris au mécanisme de la formation de l'être et la parabole biblique du verjus ne prouve qu'une confuse notion de la filiation entre les générations.

Chez les savants grecs, tels qu'Aristote et Hippocrate, on ne recueille rien de positif. Chacun s'essaye à expliquer à sa façon des faits d'observation courante comme la gémellité, la stérilité des mulets, etc., mais les idées du temps sur l'origine des cellules reproductrices sont par trop erronées pour aboutir à un valable résultat. Les anatomistes descripteurs découvrirent cependant, bribe par bribe, des faits exacts, et augmentèrent ainsi, petit à petit, nos connaissances sur l'anatomie du corps humain. C'est Hérophile qui, vers 300 av. J.C., décrit les ovaires de la femme qu'il appelle «didymes».

Galien, vers 180 av. J.C., montre le rôle du testicule dans la production des éléments reproducteurs du mâle. Il nous faut ensuite faire un très grand saut dans le temps, jusqu'au XVIème siècle, pour arriver à d'autres importantes acquisitions: celles de Vésale qui reconnaît les «corps jaunes» (1543), de Fallope qui, en 1562 découvre l'organe en forme de trompe qui porte son nom.

A l'aube du XVIIème siècle un grand savant, Harvey, ne se contentera pas de révolutionner la médecine en découvrant la circulation du sang:

il déclarera le premier que tous les animaux, *l'homme y compris*, s'engendrent par le moyen d'un œuf, et il démontrera que le développement de l'embryon de poulet se fait progressivement, comme le supposait Aristote, et que l'être n'est pas préformé dans l'œuf comme l'affirmaient certains naturalistes. Déjà en effet s'affrontent deux théories qui ont leurs partisans et leurs adversaires: celle de l'épigenèse c'est-à-dire du développement progressif, et celle de «l'emboîtement des germes». Confirmant les idées de Harvey, D. Graaf découvre, en 1668 la vésicule qui porte son nom et décrit minutieusement l'appareil génital féminin: il observe les premiers stades du développement de l'embryon des mammifères. Les découvertes vont dès lors se succéder: en 1677, le Hollandais Leewenhoeck, inventeur du microscope, observe de tout petits éléments mobiles dans la semence humaine, et il affirme que ces «animalcules» sont les éléments reproducteurs du mâle dont on avait jusqu'alors considéré le rôle comme secondaire.

Cette découverte va préluder à une lutte entre «ovistes», qui continuent à attribuer à l'ovule le seul rôle dans la génération, et «animalculistes» ou «spermatistes» pour qui l'élément mâle joue le rôle principal. Elle se poursuivra jusqu'au seuil du XIX<sup>ème</sup> siècle sans qu'une nouvelle découverte fasse avancer la question. En 1817 Virey pourra encore écrire qu'*on erre en pleines ténèbres et que les efforts de trente siècles ont été vains*.

Mais lentement nos connaissances progressent, chaque année apporte sa pierre à l'édifice, et en 1823 l'embryologiste allemand von Baer découvre le vrai ovule des mammifères. Les deux principaux acteurs: les éléments mâle et femelle sont désormais connus. Mais, où et comment se rencontrent-ils? C'est encore un mystère.

Pendant que s'effectuaient ces recherches une grande révolution s'accomplissait dans un secteur voisin de la biologie: l'avènement de la théorie cellulaire.

En 1665, le physicien anglais R. Hooke, venait de recevoir de Hollande le microscope de Leewenhoeck. Tel un enfant nanti d'un nouveau jouet, il s'en servit pour examiner tout ce qui lui tombait sous la main. C'est ainsi que, par hasard, il eut l'idée d'y observer une mince coupe de liège.

Il y constata la présence de nombreux petits alvéoles, ressemblant à ceux des abeilles, et il les baptisa «cella», c'est-à-dire cellules. Ce nom devait faire fortune. Mais notre physicien n'était pas naturaliste pour un sou: il ne remarqua que le cadre, le contenant. Le contenu, c'est-à-dire la matière vivante, infiniment plus intéressant resta pour lui lettre morte, et ce ne sera que deux siècles plus tard que, nantis de microscopes plus puissants, les naturalistes le découvriront: le noyau en 1831 (R. Brown) puis le protoplasme (Purkinje, 1840). La biologie moderne était née, et en 1858 Virchow pouvait émettre son célèbre aphorisme: «*omnis cellula e cellula*»: toute cellule provient d'une cellule. On étendra bientôt cette notion aux éléments reproducteurs: ce sera

chose faite en 1865 lorsque La Valette-Saint-Georges démontrera que les gamètes mâle et femelle ne sont autre chose que de simples cellules, très modifiées sans doute, mais des cellules tout de même. Cependant, l'on ignorait toujours en quoi consistait la mystérieuse fécondation, et en 1870 encore, dans ses célèbres «Leçons sur les phénomènes de la vie». Cl. Bernard devait reconnaître que *de processus évolutif de l'œuf était renforcé d'une manière encore inconnue par l'intervention de l'élément mâle, c'est-à-dire par la fécondation*.

C'est à l'île de beauté, la Corse, qu'il était réservé, sur le sable fin de la plage d'Ajaccio, de révéler enfin à l'œil curieux du naturaliste le mystère de la fécondation animale. Cet honneur échet à un modeste habitant des mers, le banal oursin qu'on vous offrait naguère à Marseille, sur le Vieux Port, avec des «violets» et des «bi-chius».

«*Enfin Malherbe vint*», s'écrie J. Rostand dans un livre captivant (4) auquel j'ai emprunté nombre de renseignements. Le Malherbe de la fécondation, ce fut l'embryologiste O. Hertwig qui, à Ajaccio en 1875, observa le mécanisme de la fécondation chez l'oursin. D'un œil émerveillé il vit, dans le cristallin où il les observait au microscope, les spermatozoïdes s'affaïrer autour des ovules, entourés d'une zone gélatineuse, l'un d'eux percer la membrane et pénétrer à l'intérieur. Il assista alors à la fusion des deux noyaux mâle et femelle se portant à la rencontre l'un de l'autre, pour fusionner ensuite et constituer l'œuf, point de départ d'une larve d'oursin. Pour la première fois au monde, un naturaliste avait vu; de ses yeux vu se former un OEUF. Cette magnifique découverte eut dans le monde savant un considérable retentissement. Les recherches se multiplièrent, venant de tous côtés confirmer ce qu'avait observé Hertwig: en quelques années la constance de ces phénomènes fut démontrée et poussant plus avant dans la voie nouvelle, Waldeyer découvrait en 1883 la fragmentation du noyau cellulaire en un certain nombre de fragments: les «chromosomes».

S'attelant alors à ces derniers-nés de la série, les biologistes démontrèrent successivement leur présence dans toutes les cellules animales et végétales, leur constance numérique pour chaque espèce, entérinant ainsi les vues prophétiques du grand biologiste Weissmann. Par une intuition de génie ce savant avait, dès 1883, formulé sa «théorie de la continuité germinale» qu'il attribuait à d'hypothétiques particules, les «déterminants» (ce seront les chromosomes de Waldeyer), annonçant même, *a priori*, avant sa découverte expérimentale, la nécessité d'un mécanisme réducteur du nombre des «plasmas ancestraux». Ce mécanisme qu'effectivement l'on découvrirait quelques années plus tard, c'est la réduction chromatique par lequel le nombre des chromosomes se maintient fixe pour chaque espèce. (5).

\*  
\* \*

Tout s'enchaîne dans les sciences de la nature: il est rare que des découvertes dans un domaine

n'en entraînent d'autres, parfois tout à fait inattendues dans un secteur voisin. Ce fut encore le cas. Alors que s'accomplissaient ces progrès, d'autres chercheurs : De Vries, Tschermack et Correns mettaient presque simultanément à l'ordre du jour l'étude des phénomènes d'hybridation. Ils faisaient ainsi coup double. D'une part en effet, naissait une nouvelle théorie de l'Évolution : le *mutationnisme* ; d'autre part ils montraient que l'hybridation est régie par des lois très précises, que, dès 1863, pressentait le Français Naudin et qu'avait formulées Mendel en 1865, lois qui sont véritablement la clé du mécanisme de l'hérédité.

\*  
\* \*

S'il a fallu si longtemps pour en pénétrer le mécanisme intime, c'est que ces phénomènes comptent parmi les plus délicats de la biologie. Ils fonctionnent comme les rouages d'une machine aussi compliquée que bien réglée. Ce n'est, en quelque sorte, que par le biais des ratés de ce mécanisme d'horloge qu'il a été possible de les étudier avec profit et d'en pénétrer le secret, de même que pour comprendre le fonctionnement d'une montre, selon une comparaison que j'emprunte à Caullery, il ne suffit pas de la regarder marcher : il faut la démonter.

De même en médecine, certaines modifications pathologiques nous aident à comprendre le fonctionnement normal des organes. (6).

Or ces «ratés» du moteur héréditaire, ce sont, précisément les phénomènes d'hybridation qu'avait découverts Mendel.

Qu'est-ce donc qu'un hybride ?

On a d'abord entendu par ce terme le résultat du croisement de deux espèces voisines : tel le mulot (croisement âne-jument) ou le bardot (cheval-ânesse). Mais ces produits, comme on l'avait remarqué dès la plus haute antiquité, sont en général inféconds, et ne sont dès lors que de peu d'intérêt dans l'étude de l'hérédité.

Plus récemment on a rétréci le sens de ce vocabulaire à celui de *croisement entre deux races* d'une même espèce : par exemple souris grise et souris blanche. On obtient ainsi des produits qu'on appelle encore «métis», et qui ont l'avantage d'être indéfiniment féconds, d'où leur intérêt dans l'étude du problème qui nous occupe.

\*  
\* \*

Partageant le sort de bien des novateurs, Mendel mourut totalement ignoré. Moine Bénédictin dans un couvent Tchéque, il s'y était livré, à partir de 1858, à des expériences sur l'hybridation. Par un hasard providentiel, il avait choisi le pois pour sujet d'étude : il aurait pu plus mal tomber, nous verrons plus loin pourquoi. Utilisant trente-quatre variétés différentes, il parvint à les cultiver en «lignée pure» (ce que les horticulteurs appellent des cultures «pedigree»). Ces lignées obtenues, il les croisa deux à deux, par pollinisation artificielle pour la première génération. Il s'adressa d'abord à des variétés ne différant l'une de l'autre que par *un seul* caractère : graines sphériques ou graines rondes, fleurs blan-

ches ou fleurs colorées, gousses vert clair ou vert foncé, graines vertes ou jaunes, etc. Ces couples de caractères opposés sont maintenant appelés «caractères mendéliens».

Les produits de première génération se révélèrent de façon uniforme semblables à l'un des deux parents. La seconde génération, obtenue en croisant entre eux ces hybrides, donna des individus dont les trois-quarts ressemblaient à l'un des parents, le quart à l'autre. Ainsi sur 145.246 graines semées, il compta 109.246 graines jaunes et 36.186 graines vertes, soit une proportion de 31 1/10. (7). Il étudia ensuite, de la même façon, le croisement entre variétés différant par plus d'un caractère mendélien, et là encore les produits obtenus pouvaient être classés dans des rapports simples. Pour 2 caractères différents on avait la proportion : 9/3/3/1. Pour 3 caractères différents, elle était 27/9/9/9/3/3/1 etc., et il alla ainsi jusqu'à 7 caractères différents.

Les résultats de ses travaux furent si nets, qu'il n'hésita pas à en tirer *deux lois* que le biologiste anglais Bateson place, pour leur rigueur, sur le même plan que les lois atomiques qui régissent la chimie. Trop en avance sur son temps, le mémoire de Mendel qui nous apparaît aujourd'hui si capital, si précis dans ses inattaquables conclusions, passa totalement inaperçu : il resta enterré dans le Bulletin de la petite Société locale où il avait été publié et n'en fut exhumé, tout à fait par hasard, qu'en 1899, à l'occasion de recherches bibliographiques.

Mais lors de sa redécouverte, la biologie avait fait de tels progrès qu'on en comprit aussitôt l'immense portée et qu'à l'envi, on s'empessa d'en éprouver la valeur. On constata bien vite que ces lois s'appliquaient à un très grand nombre d'êtres vivants. En quelques années, un très riche matériel d'étude fut accumulé par de nombreux chercheurs. J'y vais puiser quelques exemples, choisis parmi les plus typiques, pour essayer de vous expliquer le plus simplement possible, le mécanisme de ces lois qui constituent l'ABC de la génétique.

Pour éprouver la première loi dite de *pureté* des gamètes, qui s'applique aux croisements entre individus ne différant que par *un seul caractère mendélien*, adressons-nous à la souris. Croisons une souris grise G avec une souris blanche b (8). Les produits obtenus de ces deux parents (P) sont uniformément gris. On dit que le caractère *coloration grise de la robe*, qui l'emporte ainsi en première génération (F 1) est *dominant* et que le caractère *coloration blanche de la robe* est *dominé*. (9). Croisons maintenant deux des souris grises hybrides que nous venons d'obtenir. En seconde génération nous aurons trois-quarts de grises et un quart de blanches. Le caractère «blanc» reparait donc en seconde génération (F2), c'est pourquoi on l'a appelé caractère «*récessif*».

Que va-t-il se passer en troisième génération ? (F3). Si l'on croise entre elles deux souris blanches de deuxième génération on constate qu'elles restent blanches aussi longtemps que l'on prolonge l'expérience. Elles ont fait «retour» à la race pure, sans rien conserver de l'état hybride

de leurs parents de première génération.

Parmi les souris grises, on constate de même, que le tiers d'entre elles ne donne par croisement que des individus *gris*: elles ont donc fait retour au type pur. Quant aux deux autres tiers des grises de seconde génération (soit la moitié de celles-ci) croisées entre elles, elles continueront à donner un quart de blanches et trois-quarts de grises. On comprend ainsi pourquoi il ne peut y avoir de races hybrides *stables*.

Le tableau suivant résume ces données:

- P. Gris (GG) × Blanc (bb)  
 F 1 : Gris  
 F 2 : — 1/4 G. pur (GG)  
       — 1/2 G. hybride (Gb)  
       — 1/4 b pur (bb)  
 F 3 : a) GG × GG = G pur  
       b) bb × bb = b pur  
       c) 1/4 Gb + 1/2 Gb + 1/4 bb :  
           soit 3 grises pour une blanche.

La même loi se retrouve dans le règne végétal. Le botaniste Correns croise deux espèces d'orties ne différant que par un seul caractère: la forme des feuilles, à bord dentelé chez l'une (*Urtica pilulifera* L.), et à bord arrondi chez l'autre (*Urtica dodarti* L.). En première génération nous n'obtiendrons, en les hybridant, que des individus à feuilles dentelées (caractère dominant), alors qu'en seconde génération on comptera un quart d'hybrides à feuilles arrondies (récessif) et trois quarts à feuilles dentelées. Encore la proportion mendélienne: 3/1. Pour expliquer ses résultats, Mendel supposa que chez les sujets croisés, les caractères tels que la couleur de la fleur, la conformation ridée des graines, etc. (de même que la couleur de la robe, la forme des feuilles) devaient se trouver *représentés* dans les gamètes parentaux par un «quelque chose» d'inconnu qui *conditionnait* leur apparition. L'un des deux facteurs, raisonna-t-il, doit *dominer* l'autre, ce qui explique qu'en première génération les produits ressemblent uniformément à l'un des deux parents, celui dont le caractère est dominant. Pour expliquer ceux de la seconde génération, il supposa que les gamètes des deux parents restaient *purs* au cours de la formation des cellules sexuelles des hybrides. Ainsi la première moitié des gamètes recevait exclusivement *l'un* des caractères, la seconde exclusivement *l'autre*.

Appliquons l'hypothèse de Mendel au cas des souris. Si son raisonnement est juste, la moitié des ovules et la moitié des spermatozoïdes des souris hybrides contiendront le facteur «coloration grise de la robe» (appelons-le, pour simplifier: facteur gris), et l'autre moitié portera le facteur «blanc». La rencontre, effectuée au hasard, de deux sortes de gamètes donnera quatre sortes d'œufs différents: (10).

1) Un spermatozoïde «gris» c'est-à-dire contenant le facteur gris, fécondant un ovule «gris» donnera un œuf «gris» porteur du double facteur GG. A partir de cet œuf se développera une souris grise *pure* (GG).

2) Un spermatozoïde «gris» et un ovule «blanc» donneront une souris *grise*, Gb, puisque blanc est dominé par gris.

3) Un spermatozoïde «blanc» fécondant un ovule «gris» donnera, pour la même raison, une souris grise (Gb). Dans ces deux cas elles seront *impures, hybrides*.

4) L'œuf produit par la fécondation d'un ovule «blanc» par un spermatozoïde «blanc» donnera une souris blanche (bb). Remarquons que ces



Mendel

souris blanches sont *obligatoirement pures* puisque, si le facteur dominant G était pas présent dans l'un des gamètes, elles ne seraient pas blanches, mais grises. On obtient donc en seconde génération 3 souris grises pour une blanche: c'est la carré du binôme  $(G + b)^2 = G^2 + 2 Gb + b^2$  (11).

★  
 ★ ★

L'hérédité n'est pas toujours dominante. Elle est parfois «intermédiaire», comme les deux exemples suivants vont nous le montrer.

Parmi les oiseaux de basse-cour, il existe deux races de volailles dites «andalouses» l'une à plumage blanc, l'autre noir. Croisons un coq noir avec une poule blanche: le résultat sera cette fois différent: nous obtenons des poussins à plumage *bleuâtre*, intermédiaire entre blanc et noir, tous semblables en première génération. A la seconde, par croisement de deux des hybrides obtenus, nous trouvons pour 4 individus: un noir, un blanc et deux bleus. La proportion a donc changé: elles est devenue 1/2/1. (Ainsi, dans une expérience portant sur 158 sujets on obtint: 78 bleus, 39 blancs et 41 noirs).

Adressons-nous maintenant à cette superbe plante d'ornement, que les horticulteurs appellent

«Merveille du Pérou», ou «Belle de Nuit» parce que ses fleurs s'ouvrent au crépuscule. (C'est le *Mirabilis jalappa* des botanistes). Croisons une belle de nuit à fleurs blanches avec une autre à fleurs rouges. On obtient des hybrides roses qui, croisés entre eux, donneront un quart de sujets rouges, un quart de blancs et moitié de roses. Encore la proportion 1/2/1.

Appliquons aux hybrides roses de la belle de nuit le raisonnement qui nous a déjà servi.

Une moitié des gamètes femelles (oosphères) contient le facteur blanc, l'autre moitié le facteur rouge. De même, la moitié des gamètes mâles (anthérozoïdes du grain de pollen) contient le facteur blanc et moitié le facteur rouge. Dès lors: 1° Quand un anthérozoïde rouge féconde une oosphère blanc, ou réciproquement, on a une fleur rose; 2) Quand un anthérozoïde rouge féconde, un oosphère rouge, le produit est une fleur rouge; 3) Quand un anthérozoïde blanc féconde un oosphère blanc, le produit est une fleur blanche. Encore la proportion 1/2/1. (12).

En résumé, quand on croise deux individus ne différant que par un seul caractère mendélien: 1° les hybrides de première génération se ressemblent tous, soit qu'ils aient un type intermédiaire entre les deux parents (hérédité intermédiaire), soit qu'il ressemblent à l'un d'eux (hérédité dominante). 2° Les hybrides de seconde génération donnent une descendance composée d'un quart d'individus de type maternel, un quart de type paternel, et moitié de type hybride: ceci revient à dire que: *les caractères parentaux associés chez l'hybride divorcent lors de la formation des cellules sexuelles de cet hybride* (13).

\*  
\* \*

Pour établir la seconde loi mendélienne, dite «loi de ségrégation indépendante des caractères», adressons-nous maintenant au cobaye, le vulgaire cochon d'Inde (14).

Croisons un cobaye à pelage NOIR et RUDE que je désigne par les initiales (NR) avec un cobaye à pelage blanc et lisse (bl). Ils diffèrent non plus par un, mais par deux caractères. En première génération, notre élevage nous donnera des produits tous semblables, à pelage noir et rude. Cela prouve que Noir domine blanc et que Rude domine lisse. Si nous couplons maintenant deux de ces hybrides, d'après ce qui précède, nous nous attendrions à trouver, en seconde génération, trois cobayes à pelage noir et rude pour un cobaye à pelage blanc et lisse. Or ce n'est pas cela du tout que nous obtenons. Sur 16 cobayes de seconde portée nous obtenons quatre types différents d'animaux, c'est-à-dire AUTANT que de caractères en présence (15) dans l'étrange proportion suivante: 9/3/3/1.

Comment interpréter ce résultat de si singulière apparence? Tout naturellement si nous admettons, avec Mendel, que les deux caractères apportés par chaque parent sont INDEPENDANTS l'un de l'autre et que, par suite, chaque couple de caractères DIVORCE POUR SON PROPRE COMPTE dans les gamètes de l'hybride. Chaque

mâle et chaque femelle hybride formera quatre sortes de cellules sexuelles différentes:

- 1) des gamètes à caractère NOIR et RUDE.
- 2) des gamètes à caractère NOIR et lisse.
- 3) des gamètes à caractère blanc et RUDE.
- 4) des gamètes à caractère blanc et lisse.

Par l'union de ces hybrides on obtient ainsi  $4 \times 4 = 16$  sortes d'œufs différents, comme le montre le tableau suivant (16).

Tout se passe donc comme si chaque couple divorçait pour son propre compte et que l'hybride formait autant de sortes de gamètes qu'il existe de combinaisons possibles. Il en sera de même quand les parents différeront par 3, 4, N caractères, mais à mesure que croît ce nombre, croît naturellement aussi la complexité des phénomènes, dont l'analyse devient de plus en plus délicate.

Pour 3 caractères différents il y a 8 sortes de gamètes ( $2 \times 2 \times 2$ ) formés par chaque hybride, soit en seconde génération  $8 \times 8 = 64$ , avec la proportion mendélienne 27/9/9/9/3/3/3/1/. Parmi ces 64 œufs, un seul aura exactement la même constitution que le parent mâle, un seul aussi pour le parent femelle. Pour 4 caractères on a 16 sortes d'œufs en première génération, et  $16 \times 16 = 256$  à la seconde. Pour 10 couples de caractères on en est déjà au chiffre impressionnant de 1.048.576 caractères différents en seconde génération (17).

Cette seconde loi est grosse de conséquences. Dans la ségrégation des caractères, tout se passe comme si à chaque caractère correspondait quelque chose d'indépendant dans le patrimoine héréditaire qui le conditionne: sa structure est donc discontinuée. On est ainsi amené à y supposer la présence de particules spéciales, de «grains» d'hérédité.

Mais, m'objectera-t-on, ces lois qui se vérifient avec une suffisante rigueur du point de vue statistique, n'en comportent pas moins une part d'hypothèse: celle de la disjonction des caractères chez l'hybride. Existe-t-il une preuve expérimentale de cette disjonction?

Elle existe. Dans l'élégante expérience du botaniste américain Parnell (1921), on croise deux races de riz: l'une dont les graines renferment de l'amidon, l'autre de la dextrine. Les graines de pollen de la première variété, traitées par l'iode prennent la coloration BLEUE caractéristique de l'iodure d'amidon; celles de la seconde, dans les mêmes conditions, se colorent en ROUGE. Or, chez l'hybride, on constate qu'en présence d'iode, sur 6000 grains de pollen, 3000 environ se colorent en bleu, et 3000 et rouge brun, tangible preuve de la disjonction des caractères chez l'hybride. Quelques années après on l'étendait au maïs, et le botaniste Von Wettstein publiait (18) sur des mousses des observations de même portée.

\*  
\* \*

Comme toujours dans les sciences de la nature, le matériel utilisé joue une grosse part dans le succès: il faut savoir bien choisir ses sujets et tel fait qui restait obscur avec l'un, s'éclaircit

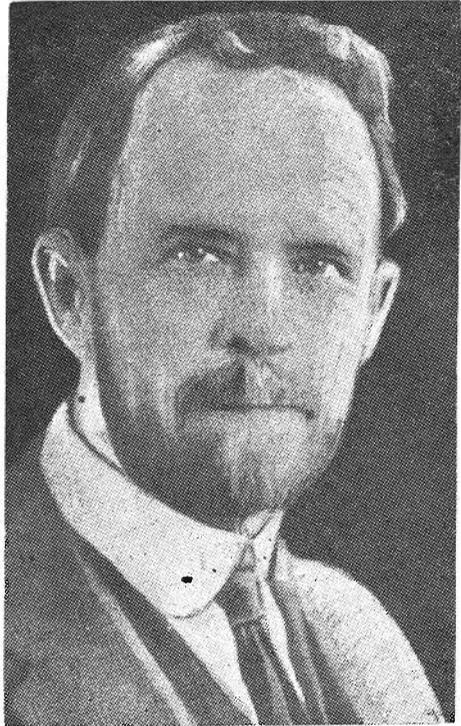
brusquement lorsqu'on a recours à un autre. Si, par exemple, au lieu de commencer ses essais par le pois, Mendel s'était adressé à l'épinard, plante dans laquelle les caractères mendéliens sont masqués et d'interprétation difficile, il est fort probable qu'il n'aurait jamais découvert les lois qui immortalisent son nom.

Grâce à un autre animal d'étude, une minuscule mouche, le savant américain Th. Hunt Morgan secondé par son équipe de chercheurs (surnommée «the fly squad»), allait faire progresser la génétique à pas de géant. «Cette petite mouche est ainsi devenue un être important en physique» comme disait Haller du puceron. Une fois de plus écrit J. Rostand (19) les «*petites bêtes auront largement fourni à la solution des grands problèmes*». C'est sur l'oursin qu'Hertwig pénétra pour la première fois le mécanisme de la fécondation; c'est sur un ver (*l'Ascaris megalocephala*) que Van Beneden découvrit les chromosomes. C'est sur une punaise que Wilson résolut le problème du sexe; c'est sur la mouche du vinaigre que Morgan (20) fonda la théorie chromosomique de l'hérédité.

Ce minuscule diptère appelé à de si hautes destinées est la *Drosophila melanogaster*, Mg. des entomologistes. Ne les chicanons pas trop sur cette appellation... bien que *Drosophile* signifie «*amie de la rosée*» et *melanogaster* «*entre noir*». Or le diptère incriminé est une mouche de 3 mms. de long, de coloration gris fauve avec quelques bandes noires sur l'abdomen, et loin d'être une amie de la rosée elle affectionne surtout les fruits en train de subir la fermentation acide, et notamment les bananes pourries, ce qui est évidemment moins poétique. De distribution à peu près ubiquiste, elle s'éleve très facilement au laboratoire, sur des tranches de banane. Très prolifique par surcroît elle se développe rapidement: une dizaine de jours suffit à un cycle complet d'œuf à œuf, ce qui permet, en moins d'une année, l'étude d'une trentaine de générations, alors que l'espèce humaine n'en compte pas encore tout à fait une certaine depuis le Christ....

Grâce à ces facilités d'étude, le biologiste a sous la main, dans ses flacons, la possibilité d'embrasser en quelques mois ce qui exigerait des siècles pour une espèce de développement moins rapide. En outre, les sexes sont aisément reconnaissables à la striation du ventre. Enfin, précieux avantage dont nous saisirons plus loin la valeur, l'espèce ne compte que quatre paires de chromosomes, de forme différente, donc aisément reconnaissables. C'est, en résumé, l'animal de laboratoire idéal. Or, non seulement les lois de Mendel se vérifient sur la *Drosophile*, mais encore l'étude de ses formes mutantes, dont on comptait déjà plus de quatre cents en 1930, a permis de dépister les très nombreux gènes qui entrent en action dans ces croisements. On a pu découvrir un nombre considérable de faits qui projettent un jour neuf sur le subtil mécanisme de l'hérédité. Parmi eux, certains méritent une particulière attention car ils sont véritablement la clé du problème de la détermination du sexe, problème qui depuis des

siècles hantait les naturalistes. (21). En 1895 les travaux de Henking (22) avaient montré que les spermatozoïdes de certaines punaises étaient *de deux sortes*: alors qu'une moitié ne présentait rien d'anormal, l'autre possédait un chromosome spécial, dit chromosome X. Des recherches complémentaires confirmèrent que, loin d'être exceptionnel, ce fait se retrouvait chez un très grand



Th. H. Morgan

nombre d'espèces animales, appartenant aux groupes zoologiques les plus variés, dans la moitié des gamètes et dans tous les ovules des femelles.

Une telle disparité se retrouve chez la *Drosophile*: l'une de ses quatre paires de chromosomes est dissymétrique. Alors que chez la femelle elle affecte la forme d'un double bâtonnet, chez le mâle l'un seulement des deux éléments de la paire sexuelle présente cet aspect: l'autre est recourbé comme un J majuscule chez la femelle, ces 2 chromosomes atypiques sont nommés «chromosomes X», et le chromosome en J du mâle est appelé chromosome Y. La paire sexuelle est donc de formule XX chez la femelle et XY chez le mâle. Au moment de la réduction chromatique, chaque ovule femelle sera ainsi porteur d'un chromosome X, alors que les spermatozoïdes du mâle contiendront soit un X soit un Y.

L'observation révèle que l'œuf à formule XX<sup>e</sup> donne *toujours une femelle*, et toujours un mâle s'il est de formule XY. On a appelé «*hétérochromosomes*» cette paire de chromosomes sexuels.

Toute l'explication du mécanisme du sexe en découle. En effet, les gènes localisés sur les hétérochromosomes suivent naturellement leur sort et l'hérédité des caractères qu'ils représentent se trouve, de ce fait, *LIEE AU SEXE*. Ainsi a pu s'éclaircir l'obscur question de l'hérédité «croisée».

L'espèce humaine, par exemple, ne compte pas moins de 24 paires de chromosomes: or l'une de celles-ci est symétrique (de formule XX) chez la femme, alors que chez l'homme (de formule XY) elle est dissymétrique. Il en résulte que la femme qui possède en double exemplaire les facteurs particuliers au chromosome X les transmettra à toute sa descendance, filles ou garçons. Le père au contraire, qui ne les possède qu'en simple exemplaire ne les lèguera qu'à ses filles, puisque seuls sont porteurs d'un chromosome X les spermatozoïdes qui donneront des filles: il y a hérédité croisée. Quant aux facteurs propres au chromosome Y dont la mère est toujours démunie du fait même de son sexe, (formule XX), le père ne peut les transmettre qu'à ses fils (hérédité directe). Citons parmi les facteurs ainsi liés au sexe, le daltonisme, l'hémophilie, etc.

\*  
\* \*

Grâce à Morgan, nous savons dorénavant que la véritable unité en matière d'hérédité ce n'est pas le caractère mendélien, mais le FACTEUR, le GÈNE. Un même caractère, en effet, peut être conditionné par divers gènes et, inversement, un même gène peut à lui seul conditionner plusieurs caractères. On a pu distinguer diverses catégories de facteurs: les uns sont *modificateurs*: ils renforcent ou affaiblissent l'action d'un gène; d'autres sont *inhibiteurs* et entravent l'action d'un facteur voisin; d'autres encore sont *conditionnels* agissant par leur seule présence, comme des catalyseurs. Parmi les plus intéressants citons les *gènes léthaux* dont la présence simultanée dans les deux sexes est incompatible avec la vie. Tel est le cas des *souris jaunes* analysé par Cuénot (23) en 1905. Grâce à toutes ces recherches, la génétique est solidement assise sur un édifice de faits expérimentaux.

Pour expliquer ces faits on a eu recours à l'hypothèse. Celle qui en donne la plus logique interprétation, (elle les explique même trop bien, ironisent ses adversaires), est la théorie «chromosomique» qui fait de ces derniers les supports, les vecteurs du patrimoine héréditaire. Pour ces gènes ou «grains d'hérédité» J. Rostand a naguère proposé le nom euphonique d'«HEREDONS».

Il était logique de faire des chromosomes le support matériel des «facteurs» que l'étude de l'hybridation nous révèle, comme un assemblage hétérogène d'un certain nombre de parcelles *dis-sociables* et *qualitativement différentes*.

La façon dont s'opère la fécondation laissait déjà pressentir que le noyau des deux gamètes devait jouer le principal rôle. On y remarquait des fragments de chromatine, toujours identiques en forme, de nombre et de dimensions, groupés par couples dans la cellule en cours de divi-

sion. Ces faits, d'observation courante, incitèrent les biologistes à faire des chromosomes les *supports* du patrimoine héréditaire, idée formulée en premier par le généticien américain Sutton. «*Le sort des belles hypothèses*», a écrit ironiquement Th. Huxley, *est d'être ruinées par de vilains faits*. Jusqu'à présent, les vilains faits, loin de contredire la belle hypothèse morganiennne sont venus la confirmer. Elle permet d'expliquer lumineusement les lois de Mendel et tous les faits qui s'y rattachent. La disjonction des chromosomes pendant la réduction chromatique explique le divorce des caractères, de même que leur indépendance est corrélative de celle des facteurs. Le nombre de gènes étant bien supérieur à celui des chromosomes, force nous est d'admettre que chacun d'eux a une structure *complexe* et constitue un agrégat de facteurs, ce que les généticiens appellent un «bloc héréditaire». Et, comme à chaque division cellulaire, le chromosome se scinde longitudinalement en deux, ces facteurs doivent se trouver, non pas groupés en amas, mais répartis les uns à la suite des autres, «comme des nœuds sur une corde» selon la pittoresque comparaison de Morgan. Chaque facteur d'un même chromosome se trouve *lié* à un certain nombre d'autres, et d'autant plus intimement qu'ils sont plus rapprochés sur le chromosome (Linkage des américains). (24).

La minutieuse étude expérimentale des gènes, portant sur des centaines de milliers d'individus, chez lesquels on provoque à volonté des croisements, des rétrocroisements des mutations, etc..., a permis de *localiser* tel ou tel gène en tel ou tel endroit d'un chromosome déterminé, et, en colligeant les résultats obtenus, on a pu dresser de véritables *cartes* de localisation des gènes chez la *Drosophile* (25).

Si la liaison des gènes est bien due à leur présence sur le même chromosome, il doit y avoir correspondance entre le nombre des *groupes factoriels* et celui des chromosomes. Or chez notre *Drosophile* qui compte quatre chromosomes, on peut effectivement déceler quatre groupes de facteurs; de plus, chez deux espèces voisines, l'une (*Drosophila obscura*) à cinq paires, et l'autre (*Drosophila Willistoni*) à trois paires de chromosomes, on trouve respectivement cinq et trois groupes factoriels. C'est sans aucun doute l'une des plus belles confirmations de la valeur de la théorie chromosomique.

De même que le physicien a raisonné sur des atomes, puis sur des protons invisibles, le généticien raisonne sur d'invisibles gènes; chaque jour il pénètre plus avant dans la délicate structure de cet élément capital de notre organisme qu'est le minuscule chromosome. Ce que nous en savons peut se résumer ainsi: à l'observation microscopique, il se révèle comme formé de petits corpuscules, les *chromomères*, se fragmentant eux-mêmes en un certain nombre de particules plus petites, les *chromiotes* (qui seraient en nombre constant par chromomère et dont la taille serait d'environ 50 millimicrons (26), taille à peu près quinze fois plus petite que celle d'un microbe et moitié plus grande que celle des plus grosses molécules.

Quelle est la structure intime de ces chromioles? On en est réduit à des suppositions. Les uns opinent pour un ferment, d'autres (27) pour des particules électriques. D'après Thomson enfin, le gène serait constitué par une particule centrale, la base et par des parties latérales dites *modificateurs* (28).

\*  
\* \*

Je me hâte de quitter ces notions techniques, que je me suis pourtant efforcé de restreindre au minimum, pour en venir aux conséquences et aux immenses bénéfices que les sciences biologiques ont tiré de ces découvertes.

En *médecine*, ces données nouvelles permettent d'expliquer de satisfaisante façon la transmission d'un certain nombre de caractères héréditaires qui suivent les lois de Mendel. Tels la coloration des yeux, des cheveux, l'albinisme, l'hérédité des groupes sanguins, etc., etc.

Certains tares héréditaires se comportent différemment selon qu'elles constituent un caractère dominant ou récessif. Prenons par exemple la coloration des yeux: bleue ou brune. Elle dépend non pas de la couleur du pigment iridien, comme c'est la première idée qui vient à l'esprit, mais de la *répartition* de ce pigment. Présent des deux côtés de l'iris, il fait l'œil brun, noisette ou pers; présent du seul côté antérieur, il fait l'œil bleu ou gris. Or, c'est un gène qui, selon son état, conditionne cette répartition bipartite ou unilatérale du pigment (29).

D'autres caractères sont liés au sexe, tels le daltonisme, l'hémophilie, l'héméralopie, etc. Ils donnent lieu aux phénomènes d'hérédité croisée. Je les écarte systématiquement, n'ayant pas le temps de les étudier.

Dans le domaine de la *philosophie biologique*, les données de la génétique ruinent définitivement l'hypothèse lamarcienne de l'hérédité des caractères acquis. Elles ont permis de préciser la façon dont s'opèrent, par *mutation de gènes*, les modifications du type spécifique. Nous savons maintenant que les caractères qui constituent en quelque sorte la *personnalité biologique* d'un être vivant sont de deux sortes. Les uns, qui sont strictement héréditaires, sont constitués par l'ensemble des facteurs parentaux apportés, par parties égales, par les deux partenaires: on les appelle caractères *génotypiques*. Les autres, simples modifications individuelles que des influences extérieures variées peuvent apporter à la structure ou à la forme d'un être vivant, sont dits *phénotypiques*. Pour bien montrer cette différence, prenons pour exemple le banal coquelicot des champs, plante à fleurs hermaphrodites, se reproduisant par autofécondation. Certains caractères génotypiques de la plante originelle se retrouveront sans modification chez les descendants: les feuilles seront alternes, profondément lobées, le calice comprendra deux sépales verts et quatre pétales rouges, etc. D'autres caractères tels que la longueur de la tige, le nombre des feuilles, la profondeur de leurs dentelures, le nombre des carpelles, etc... etc..., n'ont pas cette fixité. Ils dépendent de la façon dont la

plante a poussé, de la température qui a régné, de l'humidité du sol, de sa composition, etc., en un mot des diverses influences qui se sont exercées sur elle. Ils sont *phénotypiques* et susceptibles d'une certaine variation. Les travaux du Danois W. Johansen ont montré que ces variations sont soumises à des lois. Elles peuvent être inscrites sur une courbe dite «*polygone de fréquence*», (30) qui est *caractéristique de la lignée*. Elle en traduit la constitution héréditaire, génotypique. Un autre exemple classique, fourni par G. Bonnier, est relatif aux plantes de montagne transplantées en plaine. On les voit modifier leurs caractères, s'étaler, grandir, etc., mais ces modifications dues au milieu sont *sans influence sur la race* et même après de nombreuses générations, si nous les retransplanteons en montagne, elles reprendront bien vite leurs caractères de plantes alpines. C'est parce que cette distinction CAPITALE entre caractères *génotypiques, héréditaires* et caractères *phénotypiques non héréditaires* a été si longtemps lettre morte que l'on a tant épilogué sur la transmission des caractères acquis, dont la génétique a fait table rase.

Les mutations de gènes responsables de la variation des espèces sont actuellement les seules données expérimentales sur lesquelles puisse tabler le Transformisme. Or, ces transformations sont d'ordinaire plus nuisibles à l'espèce qu'elles ne lui sont utiles et Caullery les compare à ces coquilles d'imprimerie qui ont plus de chance de déparer un texte que de l'améliorer. Cette sorte d'impasse à laquelle le Transformisme se trouve ainsi acculé est mise en évidence par cet aveu d'un biologiste contemporain:

«*Avouons-le, nous sommes enfermés dans un dilemme dont il ne paraît pas que nous soyons près de sortir. L'évolution des espèces est, sans l'hérédité des caractères acquis, très difficilement concevable... et les faits lui sont franchement contraires. Reconnaissons la difficulté, et que... si nous n'avons jamais été aussi certains de l'ÉVOLUTION des formes vivantes, jamais non plus nous ne nous sommes sentis moins assurés du MÉCANISME qui y présida.*»

\*  
\* \*

*Les sciences annexes de la biologie*: agriculture, élevage, etc., ont, elles aussi, tiré un énorme parti des découvertes de la génétique. L'ingénieur agronome connaît désormais la marche à suivre pour sélectionner les meilleures races de produits agricoles; l'horticulteur peut, à son gré, marier les diverses variétés de plantes d'ornement. L'éleveur en a profité pour améliorer les races du cheptel dont il surveille la reproduction. Dans le domaine de la sériciculture, les magnans du Midi ont pu créer, maintenir et développer de nouvelles races de vers à soie, moins sensibles à la pébrine (31).

Elle a, par contre, détruit un certain nombre de légendes profondément enracinées dans l'esprit public et qui trouvaient, — et trouvent encore une large audience chez les gens de la campa-

gne. Telle est, par exemple, la fameuse «imprégnation» dont les éleveurs de chevaux et de chiens de race nous ont rebattu les oreilles, cette mystérieuse «télégonie» qu'un auteur anglais, J.W. Ballantyne, appelle: «la mystérieuse T.S.F. de la vie prénatale». Ils affirmaient très haut que, par exemple, une chienne de race ayant eu une portée d'un mâle bâtard perdait toute valeur et ne pouvait plus ensuite donner de chiens de race, même couverte ensuite par un chien de race pure. Tous les exemples qui en ont été fournis sont déjà anciens, datant de 1820 à 1900. Presque tous furent recueillis par oui-dire, dans des conditions qui sont *bien loin de présenter toutes les garanties scientifiques désirables*. Le spécialiste anglais Sir J.A. Thomson a eu la patience de les colliger, dans un livre qui fait autorité en la matière (32) et sa conclusion est fort nette. Il relègue la fameuse télégonie dans le domaine des vieilles lunes, où elle tient compagnie aux «envies maternelles» et autres calembredaines. Les conclusions d'auteurs plus récents sont encore plus sévères: «*Cette notion absolument inconcevable, écrit Caullery, ne peut se réclamer d'aucun fait authentique et doit être purement et simplement abandonnée*».

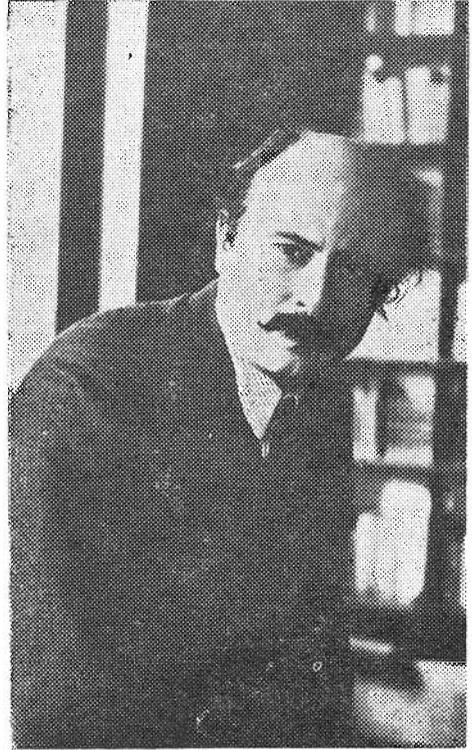
Envisageons maintenant les *conséquences sociales* des théories modernes de l'hérédité.

La génétique, en démontant pièce par pièce le mécanisme de notre hérédité, nous démontre par A+B que ce qui fait, chacun de nous ce qu'il est, c'est cette myriade de parcelles infinitésimales contenues dans chacun des deux éléments reproducteurs mâle et femelle, responsables de la prodigieuse variété humaine. J. Rostand, qui, à ses qualités de naturaliste, joint un grand talent d'essayiste, a intitulé l'un des plus remarquables chapitres de son livre sur la génétique: la «loterie de la naissance». Ce profond moraliste, le plus désespéré de tous (33) écrit: «*Nous sommes une mosaïque originale d'éléments banaux*.» Et plus loin: «*Dans nos cellules se trouvent, répartis dans nos 24 paires de chromosomes, deux assortiments complets d'atomes héréditaires dont nous devons l'un à notre père et l'autre à notre mère... Ces atomes paternels et ces atomes maternels ne fusionnent pas en nos cellules. Il ne se forme jamais d'atomes bâtards... Nos deux parents sont juxtaposés en nous, ils n'y sont point fondus.. Nous ne traînons pas avec nous tout le passé de notre race: à chaque génération la réduction chromatique en élimine impitoyablement la moitié*».

De quel ordre de grandeur est la diversité des cellules reproductrices que nous portons en nous? Le calcul est facile. Pour n paires de chromosomes on peut former  $2n$  combinaisons différentes. Pour les 24 paires de chromosomes de l'homme cela représente  $2^{24} = 16.777.216$ , soit plus de 16 millions d'êtres différents qui seraient susceptibles de sortir de l'un de nous. Je dis bien: l'un car pour faire un enfant, il faut, au moins, être deux. C'est donc le chiffre précédent au carré, soit près de 300 trillions d'œufs différents, 300 trillions de frères POSSIBLES (34).

De tels nombres ne parlent plus à notre entendement: ils sont trop énormes. Mais nous pouvons

essayer, par le truchement d'une comparaison, de nous représenter ce qu'ils signifient. Dans un article sur les atomes (35) J. Olmer écrivait: «*Le nombre de molécules que renferme un centimètre cube est énorme. Il faut pour l'écrire un 3 suivi de 13 zéro*.» Cela revient à dire que, si l'on rangeait ces molécules en tas de un milliard (36), il faudrait, pour compter ces tas successifs, en ne mettant qu'une seconde pour passer de l'un à



Jean Rostand

l'autre... dix siècles, en ne s'arrêtant ni jour ni nuit. Dans le cas qui nous occupe il ne s'agit que d'un 3 suivi de 14 zéros.

Nous sommes encore dans des chiffres astronomiques et le mot de «loterie» prononcé par notre moraliste n'est certes pas trop fort.

Cette idée de l'infinie diversité des êtres a été souvent exprimée et l'Arioste affirmait déjà: «*Natura il fece, e poi rappe lo stampo*».

On est plus étonné de la retrouver sous la plume d'auteurs modernes réputés moins austères. C'est ainsi que G. de Maupassant dans «Bel-Ami» fait tenir les propos suivants à l'un de ses personnages, le poète Norbert de Varenne. «*Jamais un être ne revient, jamais... on garde les moules des statues, les empreintes qui refont toujours des objets pareils, mais mon corps, mon visage, mes pensées, mes désirs ne reparaitront jamais. Et pourtant il naîtra des millions, des milliards d'êtres, qui auront dans quelques centimètre car-*

*rés un nez, des yeux, un front, des joues et une bouche comme moi, sans que jamais je revienne MOI, sans que jamais même quelque chose de moi, reconnaissable, reparaisse dans ces créatures innombrables et différentes, indéfiniment différentes, bien que pareilles à peu près.*

\*  
\*\*

Une autre conséquence capitale découle des considérations précédentes: *l'essentielle duplicité de chaque être*, qu'il doit à sa double hérédité. Ainsi s'expliquent biologiquement les obscurs combats qui se livrent dans les profondeurs de notre inconscient, entre les deux étrangers qui cohabitent en nous. C'est à leur lutte, lorsque se heurtent violemment deux hérédités chez un individu, qu'il est rationnel d'attribuer certaines psychoses telles que le dédoublement de la personnalité.

C'est en brochant sur ce thème que Stevenson a écrit son hallucinante nouvelle: «The strange case of Dr Jekyll and Mr. Hyde», thème repris dans: «Le Procureur Hallers» et tout récemment dans «Madonna of the seven moons». Schopenhauer l'avait aussi traité de façon moins imaginative, et l'un des plus intelligents et des plus compréhensifs de nos écrivains, André Gide, dans l'autobiographie de sa jeunesse que constitue «Si le grain ne meurt» s'exprime ainsi: «Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers (ceux de ses hérédités) qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute, ceux-là sont-ils capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire les produits de croisement en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux, je crois, que se recrutent les arbitres et les artistes.»

L'intransmissibilité des hautes valeurs morales, intellectuelles et artistiques est aussi aisément constatable. Sans doute, le descendant d'un grand homme trouvera dans sa famille un milieu favorable au développement de ses qualités innées, mais encore faut-il pour cela, que le double stock chromosomique qu'il tient de ses géniteurs ne soit pas de trop mauvaise qualité. L'histoire abonde en de tels exemples et il a suffi qu'aux facteurs géniaux apportés par Socrate, fils d'un sculpteur et d'une sage-femme, se joignissent ceux de l'irascible Xanthippe pour que le descendant de l'un des plus illustres philosophes de la Grèce, — et de tous les temps, — fut indigne de son père.

Dans un livre récent, le Dr Voronoff essaye d'expliquer la naissance d'un génie (37) apparemment issu «de tel paysan illettré et de telle fille de campagne», tous les deux héritiers d'un trésor ignoré, caché dans le plus profond de leurs cellules germinales. D'où viennent ces cellules merveilleuses, interroge-t-il? «De la profondeur des générations, par les voies obscures de l'hérédité, d'autant plus obscures, plus difficiles à déterminer dans le genre humain que les émigrations des peuples, les conquêtes, les persécutions reli-

*gieuses et politiques ont produit un mélange de races inextricable. Des siècles pourront s'écouler, jusqu'au jour où un heureux hasard permettra l'union d'un homme et d'une femme, tous deux descendants lointains des enfants du génie, et ignorant complètement cette filiation perdue à travers les temps, les bouleversements séculaires. Tous deux, pourvus des 24 chromosomes géniaux pourront enfin reconstituer le noyau ancestral des 48 filaments nécessaires pour former un nouveau génie qui se manifesterà avec les qualités de l'aïeul, adaptées à l'esprit du temps».*

*«Ainsi donc, à la fameuse déclaration des Droits de l'Homme, stipulant que nous naissons tous égaux en droit, la génétique oppose le plus cinglant démenti.»*

Nous naissons en fait terriblement inégaux, et s'il existe réellement une aristocratie, elle est uniquement conceptionnelle. Nous ne sommes que les simples chaînons de l'éternel filament chromosomique qui se transmet de génération en génération, tel ce flambeau de la vie qu'évoqua Lucrèce dans un distique fameux:

*Inque brevi spatio mutantum sæcla animantum  
Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.*

De Natura rerum (II).

\*  
\*\*

J. Rostand n'a pas hésité à envisager pour notre espèce les applications de l'eugénique: il s'élève contre le progrès social qui, en protégeant les mal venus, les infirmes et les incapables exerce sur la race une action néfaste. Il signale, après Ch. Richey l'antisélection qu'apportent les guerres, en privant les nations de leurs forces vives, de leurs meilleurs éléments. Il se rencontre ainsi avec le Dr. Carrel qui dans «L'Homme cet inconnu» a montré le rôle nocif d'un trop grand progrès social.

D'où l'idée d'une eugénique qui, par stérilisation, éliminerait les déchets de la race. Il est piquant de constater que c'est un peu le programme que les Nazis avaient commencé à appliquer en Allemagne. Par une alimentation sélectionnée, hypervitaminée, *peut-être nos descendants pourront-ils un jour combattre* cette antisélection née du progrès et de l'amélioration des conditions de vie. C'est dans un tel monde que nous transportent J. H. Rosny aîné dans «La mort de la terre» et après lui, l'humoriste anglais Aldous Huxley dans son roman d'anticipation «Brave new world», (38) réplique moderne à «l'Utopie» de son compatriote Th. Moore, dans laquelle le petit fils du disciple de Darwin utilise ses ascendances scientifiques.

Si l'immense majorité des généticiens contemporains a accepté d'enthousiasme la théorie morganienne de l'hérédité, certaines voix discordantes se font cependant entendre, notamment celles de quelques biologistes français tels que E. Rabaud, Henneguy et Brachet. Leurs maîtres arguments sont les suivants (39).

1° Les chromosomes n'apparaissent que dans la cellule en voie de division, ils disparaissent dans les cellules au repos: ce ne seraient donc

que des «artefacts», c'est à dire des productions artificielles dues à la violence d'attaque des colorants sur la cellule, dans les techniques cytologiques utilisées.

2° Il serait faux que leur nombre fut toujours fixe, leur aspect *identique* chez une même espèce.

\* \* \*

Dans une études aussi rapide, il est impossible d'insister davantage sur ces divergences de vues entre savants, que le Pr. Rabaud vient de résumer dans un ouvrage très technique, mais fort partial, à son habitude. (40).

Pour ma part, je ne puis que souscrire entièrement à cette boutade de J. Rostand (41) «*Pour que la théorie chromosomique fût erronée, écrit-il, il faudrait que, de par le monde, des centaines d'expérimentateurs eussent été victimes d'une illusion. On supposera, plus économiquement, qu'une poignée de professeurs de chez nous ont été dupes de leur entêtements.*»

(1) Th. Morgan : «Embryologie et génétique», préface, 1936 Paris, NRF.

(2) Jérémie : XXXI, 29.

(3) Le Gendre. «Traité de Pathologie générale» de Bouchard, article hérédité, I, 1895.

(4) J. Rostand : «La formation de l'être», Hachette, 1930.

(5) Ce n'est que depuis le début de ce siècle que l'on est parfaitement fixé sur le mécanisme de cette réduction chromatique. Les gamètes mûrs contiennent un nombre fixe de chromosomes désigné généralement par le symbole N, qui constitue une des caractéristiques de chaque espèce. Or la fécondation consiste essentiellement en la fusion des deux gamètes mâle et femelle. Il en résulte que :

1° Le nombre des chromosomes devient 2N. On le retrouvera désormais dans toutes les cellules du nouvel individu.

2° Chaque chromosome d'un gamète s'apparie avec le chromosome de même forme du gamète de sexe opposé : au lieu de N chromosomes on a désormais N paires de chromosomes que le biologiste Huxley a ingénieusement comparées à un double jeu de cartes, l'un à dos bleu et l'autre à dos rouge, dont chaque cellule recevrait un jeu complet. Ainsi s'explique l'impérieuse nécessité de la réduction chromatique, *mécanisme régulateur* du nombre de chromosomes dans l'espèce. S'il en était autrement, si chaque gamète ne perdait pas la moitié de son matériel chromatique lors de sa maturation, leur nombre doublerait à chaque génération.

En perdant la moitié de ses chromosomes chaque gamète perd de ce fait la moitié de son patrimoine héréditaire : l'œuf ne contient donc, strictement, que la moitié de l'héritage paternel et la moitié de l'héritage maternel.

(6) C'est la méthode utilisée notamment en pathologie nerveuse et appelée «méthode anatomo-clinique» par le célèbre Charcot.

(7) Dans une autre série d'expériences, sur 7324 graines il compta 5474 graines ridées pour 1850 rondes, soit une proportion de 2, 92/1. Conformément à la loi des grands nombres, plus le nombre des sujets en expérience est élevé, plus on se rapproche de la proportion 3/1.

(8) Les souris grises doivent leur couleur à un mélange de 2 pigments jaune et noir dans leurs poils. L'iris de leurs yeux est pigmenté de noir. Les blanches (albinos) ont le poil décoloré par absence de pigments: leur iris, également non pigmenté, laisse apercevoir par transparence le fond rouge de l'œil.

(9) Dans le texte le caractère *dominants* sont figurés en *majuscules*, Ex : G, et les caractères *dominés* en *minuscules*, Ex : b.

\* \* \*

La rapide revue générale que je viens de tenter, vous a montré, je l'espère, la complexité du problème de l'hérédité, et les très nombreuses questions qu'il soulève. La génétique nous fait toucher du doigt l'extraordinaire puissance de cet infime grain de chromatine, plus puissant encore que l'historique «grain de sable» de Cromwell, pierre de touche de ses destinées, et je ne saurais mieux conclure que par cette belle pensée du moraliste qu'est J. Rostand: «*La science fait aujourd'hui son étude familière des deux infinis qu'imaginait en frémissant Blaise PASCAL. Aux astronomes, l'infini de la grandeur; aux physiciens, l'infini de la petitesse. Le biologiste lui, se tient dans le milieu: mais sans quitter le vivant, il se heurte au prodige. L'homme pour s'effrayer de soi-même n'a pas besoin de plonger dans les deux gouffres pascaliens: il n'a qu'à scruter sa propre substance.*»

Dr. F. LOTTE.

(10) A condition bien entendu d'observer la loi des grands nombres : la proportion mendélienne ne joue que sur un grand nombre d'individus comme toutes les lois statistiques. Quand je dis «rencontre effectuée au hasard» j'exprime le fait qu'il n'y a pas de fécondation sélective, d'attrait plus grand entre deux gamètes de même constitution qu'entre gamètes de constitution différente. Les 4 combinaisons ont autant de chances d'être réalisées les unes que les autres si les deux sortes de gamètes sont en nombre égal. Il ne faut donc pas juger sur une portée mais sur un grand nombre d'individus. Guyénot, dans son livre «L'Hérédité», cite l'exemple suivant : Un sac contient 2000 billes blanches et 2000 billes grises. Si on prie une personne, les yeux bandés, de les extraire du sac deux par deux, les lots se suivent dans un ordre quelconque, mais à la fin de l'expérience on aura approximativement 500 lots de 2 billes grises, 500 de 2 billes blanches et mille de billes grises et blanches.

(11) On peut éprouver l'hypothèse de la pureté des gamètes en pratiquant un «rétrocroisement». En effet, si l'hybride forme bien en quantités égales des gamètes à facteur gris et des gamètes à facteur blanc, son croisement avec un parent blanc doit donner moitié individus gris et moitié individus blancs. Entre les gamètes Gb de l'hybride et ceux bb du parent blanc il peut, en effet, se former 4 sortes d'œufs différenciés : Gb, Gb, bb, bb. Et, comme G domine b, on a bien 1/2 Gb et 1/2 bb, c'est-à-dire, pour nos souris, une grise pour une blanche. C'est une autre façon de montrer que les souris à facteur Gb sont impures.

(12) Dans le cas d'une plante, l'hybride pourra être conservé pur à condition de le multiplier *par greffe* ou *par bouture* c'est-à-dire par VOIE AGAME. Mais dès que l'on recourt à la voie sexuée l'inéluctable phénomène de dissociation gamétique reparaitra inexorablement.

(13) Entre ces deux types schématiques d'hérédité dominante (dite à type Pisum) et d'hérédité intermédiaire (dite à type ZEA, nom botanique du maïs) tous les degrés existent, où la dominance est incomplète et où les caractères croisés appelés encore «couples alléomorphiques» sont juxtaposés en une sorte de mosaïque.

La dominance apparaît donc comme un *cas limite* parfois complètement réalisé au point de vue macroscopique, alors qu'à l'examen microscopique on peut encore reconnaître les individus hétérozygotes. De plus, une même espèce peut présenter divers caractères dont certains se comportent comme dominants, et d'autres comme intermédiaires. Ainsi, chez la *Drosophila melanogaster*, alors que le couple mendélien «yeux rouges-yeux blancs» suit le type pisum (rouge dominant) le couple «yeux normaux-yeux barrés» est de type Zea c'est-à-dire que l'hybride est porteur de facettes oculaires intermédiaires entre le type normal et le type barré.

(14) Cas analysé par Baur-Goldschmidt.

(15) Noir, blanc, rude, lisse.

|      |              |                   |
|------|--------------|-------------------|
| (16) | Mâle NR      | Femelle NR        |
|      | „ NI         | „ NI              |
|      | „ bl         | „ bl              |
|      | „ bR         | „ bR              |
| 1.   | NR + NR = NR | pur soit : NR (1) |
| 2.   | NR + NI = NR | NR (2)            |
| 3.   | NR + bl = NR | NR (3)            |
| 4.   | NR + bR = NR | NR (4)            |
| 5.   | NI + NR = NR | NR (5)            |
| 6.   | NI + NI = NI | pur NI (1)        |
| 7.   | NI + bl = NI | NI (2)            |
| 8.   | NI + bR = NR | NR (6)            |
| 9.   | bl + NR = NR | NR (7)            |
| 10.  | bl + NI = NI | NI (3)            |
| 11.  | bl + bl = bl | pur = 3 NI bl (1) |
| 12.  | bl + bR = bR | = 1 bl bR (2)     |
| 13.  | bR + NR = NR | NR (8)            |
| 14.  | bR + NI = NR | NR (9)            |
|      |              | = 9 NR            |
| 15.  | bR + bl = bR | bR (2)            |
| 16.  | bR + bR = bR | pur bR (3)        |
|      |              | = 3 bR            |

Soit 9NR, 9NI, 1bl, 3bR.

Je me bornerai à expliquer le premier quart de ce tableau : le reste se comprendra ensuite aisément.

1. Un spermatozoïde NR fécondant un ovule NR donne un œuf NR PUR.

2. Un spermatozoïde NR fécondant un ovule NI donnera un œuf NR (puisque N domine b et que R domine l).

3. Un spermatozoïde NR, fécondant un ovule bl donnera un œuf NR, pour les mêmes raisons.

4. Un spermatozoïde NR, fécondant un ovule bR donnera un œuf NR. etc.

(17) Ainsi le nombre des caractères (ou phénotype) augmente en proportion arithmétique et celui des facteurs (génotype) en proportion géométrique. Pour un nombre N de couples alléomorphes le nombre des phénotypes est 2N, celui des génotypes (2N)<sup>2</sup>.

Exemple : N = 3 On a donc phénotypes : 2<sup>3</sup> = 8  
génotypes : (2<sup>3</sup>)<sup>2</sup> = 64

(18) Il croisa deux variétés de la mousse *Funaria hygrometrica*, l'une à grosses spores (var macrospora) et l'autre à petites spores (var microspora). Or, dans le sporogone hybride on constate, au microscope, que les 4 spores issues d'une même cellule-mère, forment des tétrades renfermant deux petites et deux grosses spores. Si on les fait germer, l'une des catégories germe plus vite que l'autre. (D'après Caullery «*Conceptions modernes de l'hérédité*», Flammarion, 1935). L'auteur ajoute que le mémoire de Weiststein contient d'autres expériences analogues.

(19) «*De la mouche à l'homme*», Hachette, 1930.

(20) Morgan a obtenu en 1933 le Prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre génétique.

(21) Pour les uns, dits «*épigamistes*», le sexe n'était pas déterminé avant d'être visible, alors que pour les autres, dits «*syngamistes*», il l'était dès la fécondation. Seuls ces derniers étaient dans le vrai.

(22) Grâce aux travaux de Henking sur un hémiptère du genre *Pyrrhocoris*, confirmés par ceux de Wilson (1907-1905), et de Mc Clung qui le premier émit l'hypothèse que le chromosome X pouvait jouer un rôle dans la détermination du sexe.

(23) C'est la découverte de Cuénot qui a posé pour la première fois la question des gènes léthaux. Le savant français avait été frappé par le fait que les souris jaunes sont toujours hétérozygotes : croisées entre elles, elles ne donnent jamais une lignée pure, mais un mélange de souris jaunes et de souris d'autre couleur. On obtient statistiquement 2 jaunes pour une autre, colorée différemment, soit le rapport 1/2. (1966 jaunes pour 984 autres). Or, le croisement entre hétérozygotes devrait donner le classique rapport mendélien 1/3. Pour expliquer ce fait paradoxal, il supposa d'abord qu'il s'agissait d'une fécondation sélective, mais cette suggestion cadrait mal avec la ségrégation mendélienne qui s'effectue au hasard. On admit alors que ces individus ne devaient pas être viables ce qu'on exprime en disant que le gène jaune est léthal à l'état homozygote, c'est-à-dire présent à la fois chez le mâle et la femelle. Cette conclusion restait une vue de l'esprit, jusqu'à

ce que les travaux de Braun vinssent apporter des faits analogues pour les végétaux. C'est le cas des races «*aurea*» de certaines plantes. A leur tour des auteurs américains, (Ibsen et Steigleder en 1917, puis Kirkham en 1919), vérifièrent par l'expérience cette hypothèse sur les souris jaunes. En sacrifiant des souris jaunes gravides, ils constatèrent chez elles la présence d'embryons dégénérés, qui mouraient avant de s'implanter dans la paroi utérine. Ainsi Kirkham sur 19 utérus trouve 131 embryons normaux et 43 en dégénérescence, soit précisément un quart du total. «*On ne saurait imaginer de preuve plus décisive et plus convaincante*», écrit Caullery, à qui j'ai emprunté ces précisions.

(24) Ce linkage n'est pas toujours complet et définitif : lors de la division cellulaire, certains chromosomes échangent parfois des fragments, c'est-à-dire des gènes : c'est ce que les américains appellent le «*crossing-over*» ou enjambement, qui explique certains faits expérimentaux d'échange de facteurs entre chromosomes. Des microphotographies ont mis de tels faits en évidence.

(25) C'est le «*mapping*» des élèves de Morgan. Caullery, dans l'«*Encyclopédie Française*» (IV) et dans les «*Conceptions modernes de l'hérédité*», donne une de ces cartes. La découverte des chromosomes géants des glandes salivaires de la *Drosophile* en a considérablement facilité l'étude. Sans nul doute enfin, l'usage tout récent du microscope électronique, qui permet des grossissements de plus de 25.000 diamètres, contribuera à cette si délicate étude, et permettra de voir les gènes.

(26) C'est-à-dire 50 millionnièmes de millimètre.

(27) Pour Lakhowsky, «*La nature et ses merveilles*», le chromosome est un *diélectrique* qui vibre à une grande fréquence.

(28) Les mutations héréditaires ne toucheraient que les *modificateurs* sans affecter la *base* : elles seraient dues à la perte ou à l'addition de modificateurs, exactement de la même façon qu'en chimie organique le chimiste ajoute au noyau des molécules plus ou moins complexes, ou les remplace par d'autres.

(29) Il est *dominant* dans le premier cas et *récessif* dans le second. Appelons le premier gène BR et le second bl. Les enfants issus d'un homme aux yeux bruns (BR + BR) et d'une femme aux yeux bleus (bl + bl) auront des yeux bruns. Ils seront porteurs dans leurs gamètes d'un gène BR + bl qui, au moment de la réduction chromatique se scindera en gamètes BR et gamètes bl. Si 2 individus à formule BR + bl s'unissent, il y aura 4 combinaisons possibles : BR + BR = BR pur, BR + bl = BR, bl + BR = BR, bl + bl = bl pur. On aura donc la proportion mendélienne de 3 individus à yeux bruns (BR dominant) et 1 individu à yeux bleus (bl pur). Si, d'autre part, 2 individus, l'un de formule (BR + bl) et l'autre de formule (bl + bl) s'unissent, on obtiendra moitié de descendants à yeux bleus et moitié à yeux bruns.

(30) Elle se rapproche de la célèbre courbe dite «*de Quételet*», représentation graphique du binôme de Newton : (I + a)<sup>n</sup>.

(31) Cf. Joucla, «*La Science et la Vie*», 1937 No. 245, p. 273, intéressant article sur les résultats obtenus dans ce domaine par Mr. Rebouillon, directeur de la station séricicole des Arcs, (Var).

(32) «*L'Hérédité*», trad. française de H. de Varigny, chez Pavot.

(33) J. Rostand : «*Pensées d'un biologiste*», Stock, 1939, avec une préface de F. Porché.

(34) Exactement 283.474.978.810.656.

(35) J. Olmer : «*La science moderne*», 1924.

(36) Et encore, Olmer suppose que ces tas d'un milliard sont tout préparés. S'il fallait les établir en comptant une molécule par seconde, il faudrait plus de 30 ans pour en constituer un seul, en comptant sans s'arrêter 24 heures sur 24 à raison d'un nombre par seconde.

(37) Dr. Voronoff : «*Du crétin au génie*», New York, 1941.

(38) M. Caustier en a donné une fort bonne traduction française chez Stock «*Le meilleur des mondes*», 1938.

(39) On trouvera un excellent exposé de ces objections et leur réfutation dans l'excellente étude de Guénot : «*L'Hérédité*», pp. 239 sq. récemment réédité, mais très technique, et dans «*La Science et la Vie*», LIV (No. 287), article de Ch. Brachet sur «*les micro-outils en biologie*».

(40) Rabaud : «*La matière vivante et l'hérédité*», 1937, Rieder.

(41) J. Rostand : conférence donnée le 30-11-1933 à l'Institut International d'Anthropologie, à l'occasion du Prix Nobel décerné à Morgan, et reproduite in extenso dans «*La nouvelle biologie*», 1937, Fasquelle, sous le titre : «*Th. Morgan et la génétique*».

## Promenade Littéraire :

# Thèmes français, thèmes humains.

Conférence de

## M. R. Ehrentrant

Directeur du Lycée Franco-Egyptien de Mansourah.

Faite à Mansourah le 18 mai 1946.

Excellence (1)

Mesdames,  
Messieurs,

Il y a quelques jours, me retrem pant dans la poésie si pure d Mme Henriette Charasson, j'étais frappé par un petit poème intitulé : « *Le bonheur* ».

*Ne crois pas, disait-elle, ceux qui te diront que le chemin d'amour où tu poses tes pas n'est qu'une douce mousse.*

*Il y a des cailloux pointus sur le chemin des [hommes.*

*Le bonheur, ce n'est pas la joie.....*

*Le bonheur est un songe intérieur,... un calme [et brûlant rêve...*

Et je songeais à cette femme, confiant à ses versets, ses émotions d'épouse, de mère, de croyante, à cette femme pour qui tout semble sujet de joie, car sa poésie n'est que l'épanouissement d'une âme toujours en prières qui rend grâces à Dieu pour toutes choses, et je me disais : « Elle aussi, elle-même, la plus simple peut-être parmi nos contemporaines, a senti cette inquiétude pascalienne, ce rêve brûlant, ce désir de se donner toute entière. »

Le Bonheur ! Ce rêve que nous avons tous fait ; que les poètes ont fait comme nous, plus que nous, car ils ont des ailes que la réalité a bien souvent brisées.

Aussi, Mesdames et Messieurs, je voudrais ce soir, en une brève promenade, vous montrer simplement, par quelques images choisies dans notre littérature, que ce que nos poètes ont chanté,



M. R. EHRENTANT

nous, qui ne sommes pas des poètes, l'avons senti, que leurs voix sont la résonance de nos cœurs.

★ ★

Nous sommes environ vers l'an 1100, sur une nef qui vogue vers les terres d'Orient.

La tempête a fait rage ; les voiles sont en loques. Sur le pont, il dut y avoir grand combat, car on voit encore des taches de sang. La nuit finit ; c'est une nuit comme celle qui va venir, où les ombres sont grises et transparentes. La Méditerranée dort sous son voile de vapeur. Sur le pont du voilier, on voit, couchés ou assis en tous sens, des marini ers à face tragique, blêmes et

décharnés, blessés et pansés de haillons. Couché sous le mât de misaine, sur un lit de fortune, un homme est étendu : c'est Jaufré Rudel, prince de Blaye, troubadour aquitain, et de sa couche de souffrance s'élève une douce voix :

*Car c'est chose suprême d'aimer sans qu'on vous [aime  
D'aimer toujours quand même une Princesse [Lointaine*

*Car c'est chose divine d'aimer lorsqu'on devine  
Rêve inventé, imaginé à peine....  
Le seul rêve intéresse ! Vivre sans rêve qu'est-ce ?  
Moi, j'aime la Princesse Lointaine.....*

(1) S.E. Kamel El Deeb bey, moudir de la Dakahlich.

Car, il y a cinq mois déjà, Jaufré prit la voile, et contre vents, marées et combats, il partit pour Tripoli de Syrie, voir sa belle princesse qu'il adorait sans connaître.

Une voix interrompit la chanson, et cette voix criait « Terre, terre. Noël ! » Et bientôt apparut un pays d'or aux monts violets.

« Terre. Noël ! », criaient les matelots. — « Si mes calculs sont justes, ce sont les monts libanais, dit Marrias d'Aiguës-mortes ; ce doit être Tripoli ».

« Tripoli », murmura Jaufré qui s'évanouit aux bras de Bertrand d'Allamanon, son ami, son frère. Et tous, mariniers, musiciens, esclaves regardaient Messire Jaufré, leur maître, qui s'en allait mourir de la malemort, avant d'avoir vu sa lointaine princesse.

Mais Jaufré n'était pas mort ; il parlait à Bertrand :

*Attendris-la. Sois éloquent, Trouve des choses,  
Ou plutôt non ; dis-lui la simple vérité.  
Que je l'adore, et que je meurs d'avoir chanté,  
Éperdument chanté sa beauté sans égale,  
Comme d'avoir chanté, le soleil, la cigale.  
Oh, mais que je mourrai le prince des amants,  
Si, pour deux ans d'amour, je la vois deux  
[moments.*

Et Bertrand débarqua. Les rues éblouissantes de soleil le conduisirent au merveilleux palais, aux escaliers de porphyre, aux portes d'or. Mélissinde est là. Elle distribue des lys à des pèlerins de Provence. Elle est joyeuse ; elle attend son fiancé.

Bertrand apparaît. Il chante la romance de Jaufré, et Mélissinde soupire :

*J'aimais cet amour... souvent  
Dans le bruit de la vague arrivant sur le sable  
La voix de cet amour me parut saisissable,  
Si souvent, dans le bleu d'une fuite de jour,  
J'ai senti près de moi l'âme de cet amour.*

Bertrand lui apprend l'arrivée de Jaufré. Il va mourir. Qu'elle laisse un instant ses préparatifs d'épousailles ; et qu'elle sacrifie un moment de sa joie à celui qui, pour elle, d'amour, va trépasser. Elle hésite. Que dira le prince si elle va ? Puis, émue par ce grand amour, elle consent.

Elle descend vers le port, à travers les jardins d'orangers et de palmiers ; elle monte à bord ; elle pleure ; elle arrive ; la voici : Jaufré la sent venir, ses yeux qui s'ouvrent la voient, s'agrandissent ; s'illuminent ; et Jaufré de sourire, de regarder ses bons compagnons et de leur dire :

*Vous voyez bien qu'elle est venue.  
Vous êtes là, ma Princesse ? J'ai donc tout ce  
[que j'ai rêvé.  
Ma Princesse est venue, O ma Princesse, Ave.*

Mélissinde lui met au doigt sa bague d'améthyste, lui donne comme collier ses cheveux blonds et ses

bras blancs. Frère Throphime, aumônier du troubadour, murmure la prière des agonisants, et, tandis que les invocations de la foi montent vers les cieux, Jaufré Rudel meurt d'une mort de prince et de poète :

*Entre les bras levés ayant posé sa tête,  
Et devant un coucher de soleil sur la mer.*

Mesdames et Messieurs, l'histoire de Jaufré Rudel est-elle vraie intégralement ? Elle se perd tellement dans les beautés lointaines de notre Moyen Age, qu'on ne le sait pas très bien. En tous cas, elle est un magnifique symbole de cette période de notre vie littéraire. Elle évoque l'histoire de ces artisans inconnus qui contribuèrent à élever ces symboles de foi que sont les cathédrales de France, qui travaillèrent toute une vie, comme l'auteur de la « Vierge au Sourire » de Reims, pour s'efforcer de magnifier dans une œuvre, un geste, un sourire d'un personnage placé si haut par eux que ces artistes ne s'estimaient jamais satisfaits. Elle évoque l'existence de ce pauvre Villon, le prince de nos troubadours, dont la vie ne fut que malheur, et qui ne rêva que douceur.

Mais est-il besoin, Mesdames et Messieurs, de rechercher si loin le symbole ? Rostand met dans la bouche de Jaufré Rudel expirant, ces simples vers :

*Merci, Seigneur. Merci, Mélissinde. O, combien  
Pareils au voyageur du désert lybien  
Qui, sans jamais l'atteindre entend une fontaine,  
Meurent sans avoir vu leur Princesse Lointaine.*

Oui, combien d'entre nous vivent à la poursuite d'un rêve, et combien, hélas, mourront sans l'avoir atteint !

\* \* \*

Nous sommes maintenant près de Couture-en-Vendômois. Une large tache blanche se détache sur le fond sombre de la longue colline qui porte les arbres de la forêt de Gâtine. Ah ! le joli manoir qui nous apparaît au détour de la route ! Il est défendu, non par des douves et des fossés profonds, mais par des haies verdoyantes et fleuries.

Il n'y a plus de grosses tours aux fenêtres étroites, mais de larges baies rectangulaires à meneaux en croisées, encadrées de pilastres, surmontées d'inscriptions. Je lis sur celle de droite : « L'œil de Dieu voit loin », sur une autre, cette imploration « Seigneur, conserve-moi ».

Serions-nous encore au Moyen Age, chez quel que original comme il y en a dans tous les siècles, et qui, conservant de fait les idées de son temps, ferait mine de s'affranchir ?

Mais, que vois-je ? Au-dessus des portes de la tourelle hexagonale encastrée au milieu de la façade, voici deux petits génies : le plaisir et la beauté ; une remarque un peu cynique : « La

vérité est fille du temps» ; puis un conseil : « Avant de mourir, amuse-toi, jouis bien de la vie ». Je ne me suis pas trompé ; nous sommes bien au château de Messire Ronsard, au XVIème siècle.

Est-ce dans ce jardin fleuri de roses ou dans celui de Blois, qu'il conduisait un jour Cassandre, pour lui demander de jouir, — avec lui, — de la vie ?

Tenez, ils descendent le petit escalier de la tonnelle ; il lui chuchote à l'oreille :

*Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au soleil  
A point perdu cette vesprée,  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.*

Cassandre le regarde ; elle sourit. Le soleil luit. Elle est jeune ; il a vingt trois ans. Qu'elle est belle, la vie ! Dans l'allée du parc, les pas se font plus courts, plus lents, la voix plus enjôleuse. Les beaux rosiers pourpres sont là, — et leurs pétales flétris jonchent le sol. Il le savait bien notre poète, et sa voix se fait plus pressante :

*Donc, si vous me croyez, mignonne  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez, votre jeunesse ;  
Comme à cette fleur, la vieillesse  
Fera ternir votre beauté*

Cassandre fut-elle séduite ? Comment eut-elle été insensible à cet encens de poésie qui montait vers l'autel de sa juvénile beauté ?

Mais quoi de plus léger et de plus variable que les amours humaines, et Platon ne dit-il pas dans le Banquet, « que les amants sont les seuls assermentés dont les dieux pardonnent le parjure ». Cassandre épousait l'année même de leurs premiers serments un autre homme, le comte de Pray.

Ne soyons pas plus sévère pour Cassandre que son amoureux, car cet amour ainsi libéré de sa sensualité par le rêve et l'éloignement revêt, comme tous les amours, les formes éternelles qui vont jusqu'à l'idéalité la plus haute que suggère Platon, jusqu'à « l'autre beauté dont la tienne est venue ».

Mais qu'est-ce encore qu'un souvenir dans l'esprit des hommes ? Cela dura dix ans pour Ronsard. Puis il aima une petite fille de quinze ans, Marie, « une rose en sa première fleur ». Il l'aima ; elle le repoussa ; ils s'oublièrent. Elle mourut très jeune. Ainsi devenue insaisissable, il se remit à aimer son ombre, à l'évoquer, à pleurer.

Puis ce furent Hélène, Jeanne, d'autres encore, qui ne se montrèrent point toutes gentilles, et, à 61 ans, Ronsard rendit son âme « mignonnelette, doucelette, simple, sans remords », et l'épi-

taphe qu'il composa lui-même pour son tombeau dit au passant :

*Suis ta fortune, va ton chemin,  
Ne trouble mon repos, je dors.*

Le trouva-t-il, ce repos qu'il ignora durant sa vie ? Dieu seul le sait ! Ses cendres furent dispersées au vent des Révolutions, mais, de fait, son âme doit se trouver en son château de la Poissonnière, ressuscitant la nuit pour se mêler aux danses des divinités champêtres, ressuscitant aussi dans la voix des hommes qui, comme le dit Gustave Cohen : « tant que résonnera le parler de France, caresse et harmonie, nuance et vigueur, verseront à nos bien-aimées le philtre vendômois, pour les inviter à répondre à leur tour au triple enchantement de la Nature, de l'Amour et de la Vie. »

Nature et vie, amour et rêve. Ne devons-nous pas, à la fin de ce XVIème siècle que l'on dit si païen et si mignard, emporter l'impression que tous les thèmes littéraires sont bien des thèmes humains, et remercier les femmes qui se sont rendues inaccessibles au poète, car, — au fond de leurs âmes peut-être, — ces amoureuses se sont dit qu'elles n'étaient pas elles-mêmes, pas plus que nous ne sommes souvent pour elles, dans notre vain orgueil d'hommes, l'objet réel de l'Eternelle Poursuite, mais seulement le symbole de cette Beauté, dont elles sont le signe visible mis par le Créateur dans la vie !

La matière domine souvent chez l'homme, et je sais qu'il ne nous plaît pas d'être des symboles, mais nous ne sommes au fond que cela, et quand les poètes veulent réaliser leurs rêves, comme Baudelaire le fit avec sa « très belle et sa très chère », il aperçut, le lendemain, à ses pieds, « dans le jour cru du réveil, sur un lit défait et souillé, les tronçons de ce rêve brisé. »

\*\*\*

*Un Agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure  
Un loup survient à jeun, qui cherchait  
[aventure...]*

Qui de nous, Mesdames et Messieurs, ne se revoit, petite fille ou bambin de huitième, frémissant à la pensée du gros méchant loup qui parle au tendre petit agneau ?

*Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Tu seras châtié de ta témérité.*

Agnelet de répondre, de sa petite voix douce de raisonneur, — comme si la raison avait place dans la vie — :

*Sire, que Votre Majesté ne se mette pas en colère,  
Mais plutôt qu'elle considère  
Que je m'en vais désaltérant dans le courant  
Plus de vingt pas au-dessous d'elle*

Et le dialogue de se poursuivre, puis vient le dénouement rapide qui remplit encore de larmes les yeux de nos enfants :

*Là-dessus, au fond des forêts,  
Le loup l'emporte, et puis le mange,  
Sans autre forme de procès.*

La morale de cette fable s'applique à tous les hommes. L'histoire, la sociologie, la politique



Ronsard

nous la redisent à chaque instant : « La raison du plus fort est toujours la meilleure ».

Mais voici, toujours chez notre bon La Fontaine, qui, à mon avis, incarne le plus parfaitement le classicisme français, une plus longue fable ; celle-là, nous l'apprîmes quand nous avions quinze ans. Il s'agit d'un meunier, aussi garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire, qui, avec son vieux père, conduisait un âne à la foire. Pour ne pas fatiguer la bête, ils la portaient, les quatre pattes liées à un bâton. Le premier qui les vit s'écria :

*Le plus Ane n'est pas celui qu'on pense*

Vexés, les deux hommes s'arrêtent, posent l'âne à terre, et le père dit à son fils de monter. Ils croisent des marchands qui, s'adressant au jeune homme, lui disent :

*C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.*

Le vieillard monta, Trois jeunes filles passant — cœurs sensibles, — plaignirent le jouvenceau de faire route à pied ; le vieillard le prit en croupe. Au bout de trente pas, ils rencontrent une troisième troupe qui se met à gloser :

*Ces gens-là sont fous, le Baudet n'en peut plus.  
Par Dieu, dit le Meunier, est bien fou du*

*Qui prétend contenter tout le monde et son père*

Quant à nous, Mesdames et Messieurs, La Fontaine nous le dit :

*Suivez Mars ou l'Amour ou le Prince,  
Allez, venez, courez, demeurez en province,...  
Les gens en parleront, n'en doutez nullement!*

Vie quotidienne, vertu moyenne, conseils pour s'en tirer le moins mal possible dans un monde laid ; voilà un des aspects humains de la poésie de La Fontaine qui, au fond, rejoint peut-être, malgré les apparences extérieures, la pensée de Pascal ; réponse combien désabusée et attris-



La Fontaine

tante au problème de la recherche du bonheur suprême et de la vérité idéale que nous ne trouvons point ici-bas !

★ ★

La gloire du Roi Soleil s'estompe à peine qu'un murmure naît et s'enfle. Des groupes chantent et dansent autour des arbres de liberté. Des cortèges de forcenés parcourent les rues ; la guillo-

tine fonctionne sans arrêt : les piques sont fleuries de têtes sanglantes. La ronde infernale hurle :

*Dansons la Carmagnole  
Vive le son, vive le son,  
Vive le son du canon.*

C'est la Révolution en marche, et ce sont les réactions, parfois hideuses, d'un peuple sevré jusqu'alors de beaucoup de libertés. Le Roi, protecteur désigné contre les exactions des seigneurs, est peut-être bon, mais il est perdu en cérémonies, en clinquant, en intrigues. Il n'écoute plus les doléances des petites gens. Il ne lit plus les cahiers de paroisses. Il y verrait, par exemple, que deux habitants de Velaux près d'Aix-en-Provence, pour avoir bouché des trous de lapins dans les chasses du seigneur, ont été condamnés l'un à payer 600 livres, et l'autre à six mois de prison puis au paiement d'une somme de 500 livres à prendre annuellement sur ses gages de berger, ce qui le ruine pour toujours.

Les philosophes, ont cependant essayé de faire entendre un appel de justice et de fraternité ; leurs paroles ont été vaines. La force parle ; les prisons sont remplies. On conduit les condamnés par milliers sur des radeaux que l'on coule dans l'estuaire de la Loire ; on les réunit par centaines que l'on fusille sur les places de Lyon.

Et voici que de ces cris d'horreur, de ces fleuves de sang, s'élève une voix qui symbolise celle des martyrs de la Révolution. C'est celle de la «*Jeune Captive*», Aimée de Coigny, jeune fille de dix-huit ans, condamnée à mort «*qui ne veut pas mourir encore*» :

*Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la  
[moisson  
O mort, tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi  
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
Le pâle désespoir dévore.*

C'est celle d'André Chénier, le poète révolutionnaire, lui-même victime de la Terreur, et qui, de sa prison, flétrit ceux qui tentent de s'emparer d'un beau mouvement populaire pour en faire un mouvement intéressé ; c'est le mépris :

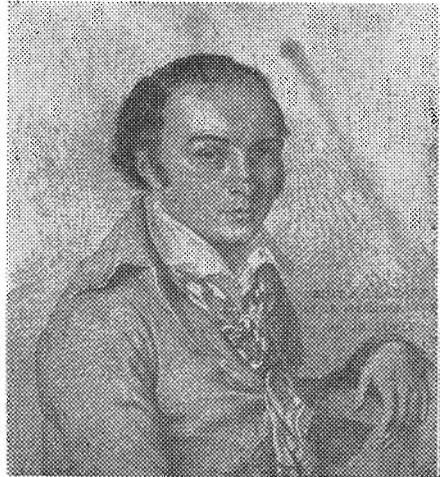
*De ces faux héros que, jadis, sur les bancs des  
[galères,  
Assit un arrêt outrageant  
Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères  
Et volé que très peu d'argent !*

C'est l'invective de l'idéal trompé, clamée avec toute l'indignation d'un cœur généreux :

*Quoi, nul ne restera  
Pour descendre jusqu'aux enfers  
Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance  
Déjà levé sur ces pervers  
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur  
[supplice*

La postérité a donné raison à Chénier. Chaque année on célèbre encore les martyrs de la Terreur dont le sang fut une semence de liberté, mais l'histoire flétrit les noms des accusateurs publics assoiffés de sang.

Cette plainte d'une jeunesse qui ne veut pas mourir, Mesdames et Messieurs, est-elle celle d'André Chénier ? Je ne le crois pas. Des plaines



André Chénier

d'Europe aux rivages d'Afrique, en combien de langues, au cours des dernières années, ces plaintes ont-elles résonné, lugubrement.

Ces invectives sont-elles celles d'un poète ? Sans doute ! Mais ne les proférons-nous pas tout bas ? — je les ai entendues pour ma part dans la bouche des patriotes de tous les pays — quand on voit par exemple qu'une idée politique, sur laquelle on comptait pour relever une nation, est déformée et trahie par ceux-là mêmes en qui l'on avait mis toute sa confiance.

★ ★

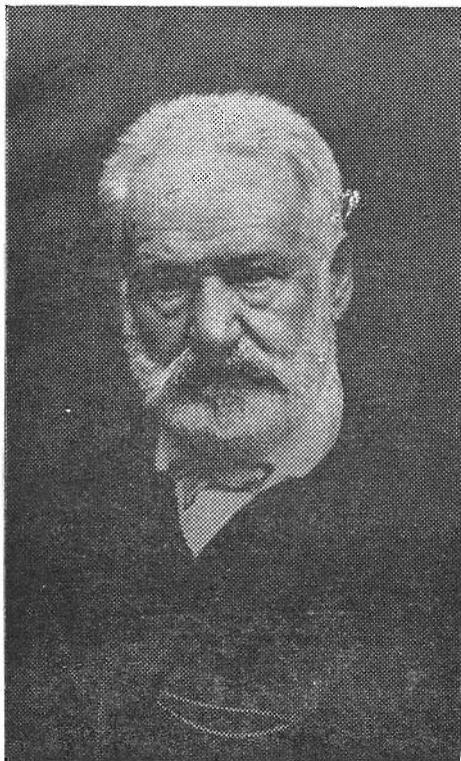
Mesdames et Messieurs, je ne vous entretiendrai pas des Romantiques. Ils ont cependant chanté leurs douloureuses amours, l'un a été trompé par une amante chérie, l'autre l'a perdue. Celui-ci pleure ses enfants, celui-là sa propre jeunesse. Qu'ils chantent la douceur ou la douleur d'aimer, leur joie ou leur souffrance d'époux, d'amant, de père, nous les comprenons, car elles sont nôtres. Les hommes sont tous si semblables, Hugo le dit magnifiquement : «*Insensé qui crois que je ne suis pas toi*».

Mais il n'y a pas que souffrance ou plaisir d'amour, et nos cœurs connaissent le prix de cette douce chose dont parlait La Fontaine et que Verlaine a si bien décrite dans les poèmes saturniens

lorsqu'il dessina son rêve familial : « *une épaule où reposer sa tête, une main qui rafraîchisse les moiteurs d'un front fiévreux* ». Et c'est ainsi qu'il imagine après un abandon :

*Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami,  
Le besoin de pleurer bien longtemps sur son sein,  
Le désir de parler à lui bas à demi.  
Le rêve de rester ensemble sans dessein.*

Mais l'amitié est fragile. Elle fait partie de la misère et de la grandeur humaine ; elle est de la



Victor Hugo

nature du roseau pensant. Sully Prudhomme nous en montre la fragilité dans ce poème qui évoquera certainement en vous des échos familiers :

*Le vase où meurt cette verveine  
D'un coup d'éventail fut fêlé.  
Le coup dut l'effleurer à peine  
Aucun bruit ne l'a révélé.*

*Mais la légère meurtrissure  
Mordant le cristal chaque jour  
D'une marche invisible et sûre  
En a fait lentement le tour.*

*Son eau fraîche a fui goutte à goutte,  
Le suc des fleurs s'est épuisé,  
Personne encore ne s'en doute,  
N'y touchez pas il est brisé.*

*Souvent aussi la main qu'on aime,  
Effleurant le cœur le meurtrit.  
Puis le cœur se fend de lui-même,  
La fleur de son amour périt.*

*Toujours intact aux yeux du monde,  
Il sent croître et pleurer tout bas  
Sa blessure fine et profonde,  
Il est brisé n'y touchez pas.*

Les cœurs brisés !

Sully Prudhomme ne prit jamais son parti de la misère humaine, et, sans arriver à la foi qui l'explique, il eut toujours le désir de la foi qui console, d'en avoir souffert. Verlaine crut un moment ; son âme fut purifiée, mais sa sensualité le reprit, il n'eut pas la mort qu'il avait souhaitée, calme, ordonnée, religieuse. Sa compagne brutale, ses amis dégoûtés l'abandonnèrent. Claudel a évoqué de façon exacte et émue cette mort et a voulu lui donner un sens profond : « *Privation de la terre et du ciel, manque des hommes et manque de Dieu, mort dans cette chambre de prostituée, la face contre terre, aussi nu par terre que l'enfant quand il sort nu du ventre de sa mère* ».



Sully Prudhomme

Sur la stèle même qui supporte le buste que ses amis lui élevèrent cinq ans après sa mort, sont sculptés trois corps nus qui symbolisent ses principales inspirations : la Jeunesse, l'Ivresse, la Sagesse. C'est là-dessus que méditent tous les hommes. La Jeunesse, c'est l'époque trouble, ardente, les luttes passionnantes et décevantes.

L'Ivresse, c'est l'oubli : ce merveilleux refuge. La Sagesse, c'est, un rêve qui nous hante, un rayon, la marque de l'ouvrier sur son ouvrage mais, hélas, où est le sage ?

Je voudrais évoquer encore plus près de nous, résonance de nos âmes, le nom d'une contemporaine, une poétesse prestigieuse. J'ai nommé la comtesse de Noailles.

Grecque d'origine, Française par son mariage ; tous les rêves méditerranéens étaient prêts à s'épanouir dans son âme en l'enivrant.

Écoutez-la, jeune femme, chanter Constantinople :

*Je l'ai vu étant petite fille, je m'en souviens*  
[un peu.]  
*Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille*  
[et d'un minaret bleu.]  
*Je me souviens d'un soir aux eaux douces d'Asie,*  
*Soir si traînant, si mou, que déjà, comme un*  
[chaud serpent ;]  
*La poésie s'enroulait à mon cou.*

Plus tard, avec la même sincérité profonde, elle évoque les paysages de l'Île de France, les chansons de Ronsard, le cœur de Jean Racine.

Elle ne cesse de bondir, tantôt joyeuse tantôt désespérée, dans un univers où tout reflète pour elle un pouvoir si magnétique qu'elle aurait voulu pouvoir mourir :

*S'en aller vers la terre profonde et l'immortel*  
[amour,  
*Pour goûter en elle ce mystère d'être l'herbe,*  
[le grain, la chaleur et les eaux.]

Car, tout n'est pas que mirage d'Orient, que France douce, qu'idéal poétique, la destinée est là qui nous prend à la gorge. Elle bondit encore, s'épuise et chancelle en lançant au soleil des appels déchirants : « Soleil, crie-t-elle, enveloppez de votre ardeur, mes bras exaltés, ivres, tendres, qui sont les ailes de mon cœur, et ne peuvent plus attendre. Ah, de votre plus chaud rayon, percez mon âme toute entière, et que je sois un papillon qui meurt tué par la lumière ».

Ce sont les aspirations de vos âmes, de nos âmes, Mesdames et Messieurs, qui montent toutes entières dans ce cri d'un cœur assoiffé de bonheur.

Mais, nous le savons, ce désir de bonheur s'arrête devant la porte « horizontale » du tombeau. C'est là tout le drame de la vie, que l'esprit sache, et sache à en gémir, que les ivresses les plus profondes rencontrent leur fin dans la mort. C'est l'âge mûr, la parole fatidique par elle prononcée mille fois. « Il va falloir quitter tout cela » ? Que de sanglots et de révoltes dans son poème intitulé « Jeunesse ».

*Ah, jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,  
 Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,*

*Les plaisirs de l'Amour vous tenant  
 Quelle chose pour ceux qui n'ont vraiment désiré  
 que cela.  
 Hélas douleur d'aller s'effaçant toute entière.*

Puis le calme vient, on ne le trouve vraiment que dans le stoïcisme ou la foi. Ici, c'est du stoïcisme



Anna de Noailles

me, qui rappelle celui combien amer des « Destinées de Vigny ».

*Pauvres gens, allez vers la tranquille mort,  
 Elle seule sera clémente et favorable.  
 Elle vous accordera sans peine et sans effort  
 La maison, le repos, le plaisir, la table.  
 Vous ne sentirez plus, sur vos fronts hébétés,  
 Couler la brume et l'eau des saisons, qui  
[s'égouttent.]  
 Vous ne saurez plus rien des jours qui ont été,  
 Et le temps infini continuera sa route,  
 Afin que votre oubli ait son éternité.*

\* \* \*

Je ne puis terminer cette promenade à travers les lettres françaises, sans parler de ceux qui ont puisé leurs thèmes dans les heures douloureuses que vient de vivre mon pays.

Il y a quelques jours paraissait en librairie un livre curieux, un livre pieux : « Les poètes de la vie », 110 poèmes y figurent. Tous les poèmes sont inédits ; ces 110 textes portent tous la même date : 1940-1946. Le titre est par lui-même un symbole.

Je vais en choisir quatre ; ils se passeront de longs commentaires et vous les comprendrez parce que le thème qu'ils évoquent sont de ceux que ressentent tous les êtres placés devant de telles souffrances.

C'est d'abord le cri de révolte de Jacques Rouy, contre les conditions inhumaines qui sont imposées par la guerre, et voici son émouvant poème intitulé : « *On ne peut pas* ».

*Promettre de quitter,  
Partir sans regretter...*

*On ne peut pas.*

*Aimer sans s'émouvoir,  
S'enfuir sans se revoir...*

*On ne peut pas.*

*S'embrasser sans frémir  
Et souffrir sans gémir...*

*On ne peut pas.*

*Enfin toujours prier  
espérer et vouloir,  
demander pour finir  
au Temps de se suspendre  
et à la Mort d'attendre....*

*On ne peut pas.*

Et puis, Mesdames, je m'adresse à vous. Pensez un peu aux conditions de vie de notre pauvre pays ; aux enfants conçus dans une ardente étreinte par deux êtres qui allaient se quitter, et dont l'un peut-être ne reviendrait pas ; aux mois de gestation vécus au milieu d'émotions et d'angoisse, à la naissance douloureuse, au petit être faible et débile que la mère ne peut nourrir, parce que la nourriture lui fait défaut pour elle-même, comme pour toutes les mères.

Et voici que meurt cet enfant doublement chéri. Marie Noël, nous fait parler une de ces mères douloureuses dans une complainte qu'elle intitule religieusement : « *Office pour mon enfant mort* », et dont voici un fragment :

*L'enfant frêle qui m'était né,  
Tantôt nous l'avons promené ;*

*L'avons sorti de la maison  
Au gai soleil de la saison ;*

*L'avons conduit en mai nouveau  
Le long des champs joyeux et beaux ;*

*Au bourg, avec tous nos amis,  
L'avons porté tout endormi....*

*Mais en vain le long du chemin  
Ont sonné les cloches, en vain,*

*Tant il était ensommeillé,  
Tant, qu'il ne s'est pas réveillé*

*Au milieu des gens amassés,  
Quand sur la place il a passé.*

.....

*D'autres que moi, cet aujourd'hui,  
A l'église ont pris soin de lui.*

*C'est le bedeau qui l'a bordé  
Dans son drap blanc d'argent brodé.*

*C'est le curé qui l'a chanté  
Avec ses chantes à coté.*

*C'est le dernier qui l'a touché,  
Le fossoyeur qui l'a couché*

*Dans un berceau très creux, très bas.  
Pour que le vent n'y souffle pas,*

*Et jeté la terre sur lui  
Pour le couvrir pendant la nuit.*

.....

*Pour lui, ce que chacun pouvait,  
Tant qu'il a pu, chacun l'a fait.  
Chacun l'a fait, Et maintenant, chacun le  
laisse au mal venant.*

*Le soir tombe, allez partez tous.*

*Vos petits ont besoin de vous.*

*Rentrez chez vous et grand merci,*

*Mais il faut que je reste ici*

*Avec le mien, j'attends le froid, j'attends  
le noir, j'attends le soir.*

*Car j'ai peur que ce lit profond ne soit pas  
sûr, ne soit pas bon.*

*Et j'attends dans l'ombre, j'attends, pour  
savoir s'il pleure dedans.*

La vie était dure, la lutte était ardente, mais même aux heures les plus pénibles, le rêve est là, la fantaisie est présente. Ils sont si proches de l'espoir.

Avec un humour délicat qu'on pourrait chercher à rapprocher de l'héroïsme en de telles heures, Pierre de Rénier, d'une lignée de poètes, petit fils de José-Maria de Hérédia, fils d'Henri de Rénier, écrit « *Une lettre pour une dame qui se croit folle de vouloir habiter la lune* ».

*Mais non, mais non, tu n'es pas folle.*

*La lune est un pays charmant,*

*Et sois sûre qu'on y rigole*

*Plus qu'à Paris, en ce moment.*

*La lune a tout ce qui nous manque,*

*Tous les amours qu'on cherche en vain,*

*D'innombrables billets de banque,*

*Du bon tabac, du meilleur vin.*

*Dans la lune, l'attente est brève,*

*Les désastres sont des plaisirs.*

*On y trouve tous ses rêves*

*Et, quelquefois, des souvenirs.*

*Toi dont le cœur est solitaire,*

*N'attends pas qu'il devienne froid*

*Et, si tu t'ennuies sur la terre,*

*Viens donc dans la lune avec moi ;*

*Car, malgré la blonde et la brune,*

*Je n'aurais jamais de bonheur*

*Si je n'avais un coin de lune  
Pour y réfugier mon cœur.*

L'héroïsme ! Cette période de 1940 à 1946 en est remplie ; il me suffira d'évoquer le souvenir de ces otages de Châteaubriant fusillés par les Allemands, en représailles de sabotages effectués par les patriotes bretons. Ils étaient 27. Parmi eux, un jeune de 17 ans, Guy Mocquet. Avant de mourir, dans une lettre à ses parents, faisant sienne la parole d'un autre martyr qu'il considérait comme son chef spirituel, il écrivait : « Je meurs pour préparer des lendemains qui chantent ».

Préparer pour son pays, pour ses enfants, pour ses compatriotes des lendemains qui chantent, n'est-ce pas là le cri du cœur de tous ceux qui, dans tous les pays du monde, et ici-même, sont tombés pour la liberté ?

Aragon, dans cette revue poétique qui, de 1942 à 1944, sonna la « Diane » du réveil au cœur de tous les Français, évoque la figure résolue de l'un de ces martyrs qui moururent pour un avenir plus beau, dans la « *Ballade de celui qui chanta dans les supplices* ». (1)

\* \* \*

Mesdames, Messieurs, on dit souvent sous forme de boutade : « C'est le malheur des hommes de

(1) Nos lecteurs trouveront à la page 570 le texte de ce poème qui fut écouté avec émotion par l'assistance.

penser et de sentir ». Pensée et sentiments nous causent parfois tant de désillusion et tant de peine... La douleur nous fait oublier que c'est là aussi une source de puissance et de joie. C'est le double aspect de la nature humaine.

Est-ce donc le malheur des poètes qu'ils pensent et qu'ils sentent intensément ? Mais seraient-ils donc poètes autrement ? Ce grand amour qu'ils vouent à la vie, et dont ils l'embellissent parfois, est fait de leur sentiment profond qu'elle est fugitive, et, à l'autre bout de cet Orient, il y a bien longtemps, le vieux bonze chinois Kenko écrivait déjà :

*« Si l'on pouvait rester en ce monde éternellement, comment comprendrait-on la tristesse et la beauté des choses ? »*

*« La vie nous est chère parce qu'elle est incertaine ».*

Nos poètes, Mesdames et Messieurs, comme vos poètes arabes d'ailleurs, car, d'un bout à l'autre de la machine ronde ne sommes-nous pas les mêmes ?... Vos poètes, comme les nôtres, dis-je, le savaient tout comme nous, puisqu'ils n'ont cessé dans leurs œuvres de nouer les songes de l'amour, les rêves de l'amitié, aux images des souffrances et de la mort, pour en faire ces guirlandes où tous les êtres cueillent encore pour les presser sur leurs cœurs des roses magnifiques et douloureuses, les roses de la Vie... de notre pauvre vie d'hommes.

R. EHRENTANT.

# LE GRECO

## L'homme et l'œuvre

Conférence du

### Docteur Hilde Zaloscer

Faite à Alexandrie sous les auspices de "l'Atelier".

Mesdames,  
Messieurs,

Il y a plusieurs manières de traiter une personnalité artistique. D'abord monographiquement, c'est-à-dire dégager dans la vie de l'homme les faits extérieurs, les faire suivre chaînon par chaînon ; examiner son évolution et ses crises afin de voir comment sa vie, extérieure et intime, se reflète dans son œuvre ; illustrer, pour ainsi dire, la vie de l'homme par ses réalisations, considérant ainsi l'œuvre en fonction de la vie. Cette méthode était chère aux biographes du XIXème siècle : c'est la méthode biographique tout court.

Ou bien, on pourrait se pencher uniquement sur l'œuvre comme sur un phénomène, non pas indépendant de son créateur, mais qui, une fois réalisé, devient une valeur en soi, ayant ses lois et ses problèmes indépendants, appartenant à un monde à part. C'est la méthode adoptée par l'école des Formalistes : celle que nous avons pratiquée dans l'histoire de l'art au cours de ces dernières décades. Elle est fort belle, car elle nous fait croire à l'indépendance de l'esprit.

Ou bien encore, je pourrais voir l'homme et son œuvre indissolublement liés à l'époque historique, au niveau culturel et à la structure sociale de celle-ci ; les voir en fonction du *spiritus loci et tempi*. On pourrait essayer de faire ressortir l'interdépendance qui règne entre tous ces



Dr. HILDE ZALOSKER

facteurs et la pensée de l'artiste ; montrer le rapport entre l'individu et la masse, entre l'esprit libre et l'idéologie de son temps, entre le caractère propre à l'homme et la structure économique et philosophique de son époque. On pourrait essayer de faire ressortir — sinon d'expliquer cette complexité, — cet enchevêtrement, qui règne entre l'homme, son temps, ses idées et son œuvre.

La phase historique que nous vivons, l'expérience que nous avons faite nous-mêmes, nous ont convaincu que cette interdépendance existe malgré l'incapacité dans laquelle nous nous trouvons de déceler les causes et les faits du phénomène. C'est donc, *Greco* le phénomène psychologique, *son œuvre* dans son aspect tout particulier et propre à un temps déterminé dont elle dépend, c'est l'idéologie de l'époque même et son influence sur l'artiste que je voudrais faire revivre. Donc, Le Greco sous son triple aspect : artiste indépendant et individuel, ensuite comme chaînon dans la séquence évolutive des styles, et enfin comme symbole d'une époque.

\*  
\* \*  
\*

La personnalité du Greco se détache devant le XVIème siècle. Il est contemporain de Shakespeare avec lequel il partage l'année de sa mort, et d'un autre génie européen, Miguel de Cervantès. Le plus saisissant et le plus invraisemblable

est que Le Greco, ce fervent et mystique catholique, est contemporain de Pierre Breughel, de cet esprit sceptique épris de liberté et d'indépendance de l'homme.

Le XVIème siècle appartient aux époques les plus intéressantes de l'histoire moderne. Riche en exploits personnels, mouvementé et dense, rempli de passion, il intéresse autant le psychologue que l'historien. C'est le siècle de la Contre-Réforme, du dernier soubresaut de l'Eglise catholique contre la marée montante du protestantisme. L'Eglise a mobilisé toutes ses ressources, spirituelles et matérielles, dans cette lutte décisive, et nous voyons dans ses rangs des personnalités à la silhouette impressionnante. Cette époque dramatique offre certaines ressemblances avec celle de l'avènement du christianisme et du déclin du monde classique; elle s'apparente même à la nôtre où deux idéologies s'opposent, où deux états d'esprit et de conscience s'affrontent avec la même détermination, le même idéalisme et la même brutalité.

C'est le siècle des grands caractères, où les mouvements spirituels et politiques trouvent pour les servir des hommes supérieurement doués: des personnalités taillées à leur mesure. Ainsi, de part et d'autre, du côté des novateurs comme de celui des partisans des anciennes vérités, la lutte est menée avec une volonté inébranlable, avec un fanatisme aveugle, avec ce sentiment sacré de détenir l'unique Vérité pour laquelle mourir devient aussi un devoir sacré.

Du côté de la Contre-Réforme, nous trouvons la Papauté avec des hommes comme Pie V et Sixte IV et leurs alliés: les souverains Philippe II d'Espagne; Catherine de Médicis en France, immortalisée par la Saint-Barthélemy; Marie la Sanglante; leurs ministres et condottieri. Dans ce même parti, se détache la personnalité la plus intéressante, celle du fondateur de l'Ordre des Jésuites: Ignace de Loyola, le «Chevalier Sanglant». Du côté des novateurs et des victimes, nous trouvons Martin Luther, Calvin, Coligny et Egmont. De ce côté aussi, se trouve Breughel, adversaire infatigable de l'Espagne et de son fanatisme religieux. A l'opposé, s'érige une personnalité comme celle du Greco, mystique illuminé, dont l'œuvre entière exalte le dogme de l'Eglise catholique, soumis au «credo quia absurdum» avec toute l'ardeur de son âme, avec toute la passion de son œuvre.

Chacun de ces deux artistes a donné son âme entière à la cause à laquelle il s'est voué. Chacun d'eux s'adonne tout entier à un idéal, à une conception de vie tellement différente l'une de l'autre que Le Greco paraît l'antinomie vivante de Breughel; mais, devant l'adversité de ces deux hommes, si extraordinaires et si sincères l'un et l'autre, l'historien hésite, incapable de juger, de faire le procès d'une de ces deux idéologies. Elles ont été capables d'allumer la flamme sacrée dans deux cœurs sincères. Quelle est donc leur valeur intrinsèque? Y a-t-il une valeur morale absolue qui puisse les opposer?

Le fait est que l'Europe entière est engagée dans cette lutte sans merci, aveugle et cruelle; partout les bûchers s'allument, et l'Europe entière est un immense autodafé vers lequel les hérétiques s'acheminent en des processions solennelles; même des enfants seront jugés. En France, la Saint-Barthélemy extermine d'un seul coup les hérétiques; en Angleterre et en Hollande, des enfants entre sept et douze ans seront accusés d'hérésie et exécutés. Mais, malheureusement, les pièces des procès nous révèlent que les victimes étaient trop souvent des personnes aisées dont les biens séquestrés fournissaient les moyens de continuer la lutte. Pour l'historien, s'ouvre une page indescriptible de cruauté humaine, une page que l'histoire officielle passe sous silence.

Mais ce siècle cruel et sanglant est en même temps une époque aux mœurs raffinées et subtiles, et à une barbarie sadique se mêlait un esprit courtois et chevaleresque. Le XVIème siècle apparaît donc comme le siècle des grands poètes mystiques et en même temps comme celui des grands criminels.

Et c'est à ce siècle qu'appartient Dominicos Théotocopuli dit *El Greco*. Il est né aux environs de 1540 à Phodèle près de Candie, en Crète, au bord de la mer, dans un petit village rocheux entouré de pins et d'oliviers dont le peintre retrouvera les reflets argentés à Tolède, sa véritable patrie.

Que doit-il à sa patrie, à la Crète? Nous savons que la Crète fut jadis le centre, sinon le berceau, d'une des civilisations méditerranéennes les plus belles et les plus raffinées. Cette culture était riche en apports orientaux qui imprégnaient son âme d'un souffle exotique, mais elle fut à son tour le tremplin de la culture et de l'esprit classique de la Grèce. La Crète nous a donné, en outre, un style pictural d'une rare perfection, et ses arts mineurs ont atteint un degré de raffinement que la Grèce classique, dans sa plus belle époque, ne connaîtra pas. Les fresques de Cnosso, de Tyrins, de Hagia Triada appartiennent, par leur grâce morbide, leur lyrisme «Fin de siècle», — tellement différents de la placidité du style classique, — aux plus beaux monuments artistiques de notre histoire; quant aux vases crétois, ornés de lys, de fleurs et d'animaux aquatiques, ils soutiennent la comparaison avec les plus belles poteries chinoises.

Jusqu'aujourd'hui, les travaux du folklore et les arts populaires de la Crète dénotent ce bon goût instinctif et cette habileté qui remontent à une lointaine hérédité et à des traditions millénaires, qui ont intensifié l'esprit créateur de cette île.

La Crète, tour à tour envahie par les Byzantins, les Sarrasins, les Arabes, les chevaliers de Rhodes et enfin les Vénitiens, subira l'influence des cultures les plus aristocratiques. En outre, un esprit inquiet et tourmenté marquera de son sceau les habitants de l'île, perpétuellement exposés aux envahisseurs ennemis.

A l'époque du Greco, la Crète dépendait de Venise qui, l'accablant d'impôts d'une part, concédait, d'autre part, des faveurs à l'aristocratie, créant ainsi un échange de valeurs culturelles et spirituelles entre les deux domaines.

Nous ne possédons rien de l'œuvre picturale de l'époque crétoise du Greco. Ainsi, nous ne pouvons savoir jusqu'à quel point le génie espagnol de sa seconde patrie coïncida avec les tendances originales de l'artiste. Mais il est certain que la superbe tradition artistique crétoise pouvait et devait réveiller et exciter en lui un certain esprit, une certaine tendance. Par contre, elle ne pouvait certainement pas lui donner un artisanat sévère et l'apprentissage qu'il lui fallait. Il est clair, toutefois, que la jeunesse du peintre fut nourrie à l'école byzantine; l'art des icônes peintes à la détrempe et le fameux «*Livre du Peintre*» du mont Athos, l'ont certainement inspiré dans les principes rigoureux de la peinture byzantine dont nous retrouverons les traces dans son œuvre picturale. Il n'oubliera jamais ce langage de sa jeunesse. Esprit têtu et solitaire, introverti régressif, il gardera constamment la nostalgie de cet art hiératique, intellectuel et si triste. Jusqu'à ses dernières œuvres, Le Greco se trouvera opposé à l'art italien qui, depuis Cimabué et Masaccio, se développait en Italie, cet art plastique qui tendait à s'éloigner de la sainteté et à se rapprocher de l'homme.

Cependant, Venise à ce moment n'était pas seulement maîtresse politique de la Crète, elle était aussi le centre artistique le plus brillant de l'époque. Le Titien y régnait en maître absolu, et autour de lui se groupaient ses disciples: le tendre Giorgione, le brillant Véronèse, le tourmenté Tintoret. Et Le Greco s'achemina vers Venise pour y commencer son apprentissage.

En Italie, le grand événement de la Renaissance était la découverte de l'univers physique. Il fit sortir l'art de son état de rêve et de spéculation théologique, et lui imposa une constante comparaison avec la nature. A Venise, ce naturalisme scientifique avait pris un caractère de contemplation voluptueuse et exaltée. La jouissance devient plus aiguë et plus dramatique, les couleurs chaudes se refroidissent et cèdent le pas aux tons livides et tristes. Donc, au naturalisme classique, scientifique, intellectuel et avant tout objectif de Florence, Venise oppose un naturalisme lyrique et subjectif. De tout cet esprit vénitien, Le Greco gardera surtout le coloris et cette morbidité avec laquelle il devait sentir une profonde affinité, et qui s'accroîtra chez lui.

A Venise, il est l'élève du Titien, et c'est comme tel qu'il apparaît sur le premier document que nous possédons sur lui. C'est une lettre de recommandation du peintre dalmate Giulio Clovio au cardinal Alexandre Farnèse, à Rome.

Et en fait, nous le retrouvons quelque temps plus tard à Rome. Ici, il subit le contact du génie pathétique de Michel-Ange. Mais il s'oppose catégoriquement à ce génie volontaire, indépendant et si profondément païen. Une anecdote est profondément significative: lorsque le pape Pie

V, se conformant à la nouvelle morale qui souffrait depuis la Contre-Réforme, se décida à faire recouvrir les personnages tout nus, du «*Jugement Dernier*» de Michel-Ange, de petits caleçons, — tâche qui incombera à Baldovinetti, — Le Greco éclate: «*Que l'on détruise l'œuvre entière, et (Le Greco) se chargera d'en faire une qui soit aussi grandiose, mais chaste en même temps*». Ce n'est donc pas contre la nudité qu'il s'élève, mais contre l'esprit païen qui s'oppose à son mysticisme passionné.



El Greco

Entretemps, Le Greco paraît avoir accompli son apprentissage. L'Italie n'a plus rien à lui donner; il la quitte et s'achemine vers l'Espagne. Qu'est-ce qui l'attirait à Madrid? Avait-il entendu l'appel de la riche et opulente Espagne par l'entremise du Titien, — qui avait été mandé par Charles V et dont il nous a laissé de si beaux portraits, — et espérait-il que son fils, qui venait de poser les fondements d'un empire mondial, aurait besoin de son génie artistique? Avait-il entendu un autre appel mystérieux? Nous ne le savons pas. Toutefois, Le Greco part vers l'Espagne où il arrive en 1569; notons, en passant, que c'est l'année de la mort de Pierre Breughel.

Ici, s'ouvre une nouvelle page dans la vie du Greco. Pour lui, ce voyage fut décisif, car on peut naître par hasard quelque part, mais on choisit le lieu où l'on veut vivre et où l'on veut mourir. Le Greco l'avait choisi.

L'Espagne, à l'époque de Philippe II, paraît comme la quintessence même de la Contre-Réforme. C'est ici que se rencontrent toutes les é-

nergies, toutes les forces qui régissent les actions politiques de l'Europe. Centre de la lutte du catholicisme, elle est imbuë d'une ferveur religieuse, d'un fanatisme savants et aveugles en même temps. La politique du souverain est nettement définie: établir la suprématie du catholicisme sous l'égide de l'Espagne. Il faut donc détruire et anéantir les ennemis de l'Eglise. D'abord les Turcs: ils seront battus à Lépante; ensuite les protestants des Pays-Bas: le duc d'Albe part pour Bruxelles; l'Angleterre: l'Armada est dépêchée contre les Iles Britanniques: et finalement les hérétiques au sein même du catholicisme: l'Inquisition commence son procès sans pitié, les bûchers s'allument de toutes parts et c'est Philippe qui est le cerveau de cette guerre sainte.

Le monarque venait d'élire Madrid comme nouvelle capitale, c'est d'ici qu'il voulait dominer le monde; et déjà dans la morne plaine s'élève l'Escorial, cette demeure royale, mi-palais, mi-cloître, triste et lugubre retraite où les délires mélancoliques de Philippe et les folies enfantines et sadiques de son fils, Don Carlos, trouvent le climat approprié.

Mais c'est à Tolède, que résidait la vraie âme espagnole, orgueilleuse et solitaire: et Le Greco, après un court séjour à Madrid où il exécutera deux tableaux pour Philippe, se rend à Tolède. Enfin son pèlerinage a touché à sa fin; il ne quittera plus Tolède. Il a à présent trente ans; les quarante ans qui lui restent encore à vivre, il les vivra à Tolède, car c'est à cette ville qu'il consacrera son âme et son œuvre.

Dans la vie de cet homme et de cet artiste étrange, chaque fait gagne une valeur symbolique, et son pèlerinage nous paraît comme tel; ce pèlerinage, qui le mène avec l'infailibilité d'un somnambule vers cette ville, unique lieu où son génie pouvait éclore à cette grandeur sublime, il y arrive avec cette certitude de l'homme qui obéit à la voix de son génie et non pas à celle de sa raison.

Maurice Barrès nous décrit, avec une rare sensibilité, cette Tolède, évoquant l'âme de cette ville et son affinité avec celle de l'homme qui est venu y vivre (1).

*«Depuis cette chapelle, on embrasse d'un regard le vaste roc que charge Tolède et qu'enserme le Tage. L'impériale Tolède se ramasse en pleine lumière sur cette dure montagne, dont elle épouse les saillies et ne couvre que le sommet. Les débris de ses palais courent largement au Tage et lui laissent, là-haut, une superbe position d'orgueilleuse en détresse.*

*«Comment rendre les grands mouvements monochromes de cette terre violâtre et ocreuse? Il faudrait marquer sa couleur et ses courbes, et puis aussi, rendre sensibles des parties nourries, pesantes où nul édifice n'est notable, mais qui, précisément, ont la beauté des grands espaces pleins en architecture.*

*«L'énorme rocher, qui porte la ville si glorieuse, est magnifiquement proportionné pour servir de monture à un tel diamant, et l'on reçoit une impression de plénitude et de force à voir ses pentes larges et décidées, ses noires aspérités que baigne le fleuve.*

*«Les maisons se tiennent sur le haut du roc et se découpent sur le ciel. Leurs murs d'un blanc cru ont un aspect d'Orient, tandis que les toits se confondent avec l'immense teinte violette de toute la montagne. Cet entassement grandiose où l'on s'étonne de voir, mêlés aux clochers des églises et aux terrasses des monastères, tant de minarets de mosquées, l'Alcazar le domine...*

*«C'est à cet instant du crépuscule que cette Tolède devient extraordinaire. Quand le puissant support granitique de la ville est déjà tout dans le violet, les derniers rayons qui passent par dessus les Sierras illuminent Tolède d'une flamme jaune où se mêlent de rares ombres. Bientôt, les montagnes entrées dans le noir se découpent sur un ciel rouge qui enflamme la ville, puis, en s'éteignant, la laisse dans la nuit. Une à une, les lumières, comme des veilleuses devant des vierges saintes, piquent les ruines. Une émotion de beauté m'envahit. Un grelot lointain, le trot d'un mullet et puis, le dimanche, quelque bouffée de musique ébranlent toutes mes puissances intellectuelles.*

*«Je renonce à suivre ces Tolèdes successives, dont les splendeurs furtives s'acheminent vers l'immobilité de la nuit. Il faudrait l'âme passionnée d'un Delacroix pour saisir et fixer en une seconde la mutabilité du ciel, des terrains, des édifices et puis, dans son gouffre, le Tage. Je sais du moins ce que nous dit ce coucher de soleil sur Tolède: il assemble toutes les formes, toutes les couleurs, tous les rêves pour nous parler d'une vraie vie à laquelle nous nous croyons prédestinés et qu'il nous reste à conquérir...*

*«Quand nous rentrâmes à Tolède, quelques cloches sonnaient sur la ville appelant à la cathédrale les personnages du Greco.*

Il arrive souvent qu'un étranger saisit mieux l'atmosphère, l'esprit d'un nouveau milieu. Et c'est Le Greco, l'étranger, et non pas Vélasquez, qui nous fait comprendre l'esprit espagnol dans toute sa profondeur. C'est grâce à lui que nous saisissons à fond ces grands rêveurs, ces obsédés, ces mystiques exaltés comme Miguel de Cervantès, sainte Thérèse et saint Jean de la Croix et cet autre, ce mystique qui se consume dans une flamme froide: saint Ignace de Loyola. Ils viennent tous de Tolède ces exaltés que la pathologie moderne qualifie souvent d'hystériques. Peut-être, mais les chants de l'hystérique sainte Thérèse n'en sont pas moins beaux... Et l'hystérique Cervantès, qui commence par se battre contre les Turcs, — à la bataille de Lépante, il perd son bras, — pour finir dans la lutte héroïque contre des moulins à vent, n'est pas moins grandiose. Comme Le Greco, ce grand poète n'a aucune attache avec la production littéraire de son temps. Son «Théâtre des Merveilles» quel nom évocateur, ainsi que son œuvre principale,

(1) *«Greco, ou le secret de Tolède» — Emile-Paul, Paris 1912.*

«Le Don Quichotte», allégorie sublime de la lutte entre le bon sens bourgeois et l'idéalisme romantique, nous montrent cette ironie fantastique qui le place à côté des œuvres les plus modernes. Don Quichotte est certainement le premier roman d'évasion, le premier roman moderne tout court. Peut-être Cervantès, comme son héros à la triste figure, est un hystérique, ce serait donc à la bouche d'un fou que nous devons ces mots immortels: *«Il n'y a que les fous qui sachent aimer!»*



Vue de Tolède.  
(Metropolitan Museum, New-York)

Comme nous le verrons tout à l'heure, pour Le Greco comme pour Cervantès, la réalité n'a aucun poids, aucune densité matérielle et aucune valeur positive artistique. Ils ne la reçoivent, aussi paradoxal que cela puisse paraître, que lorsqu'elle est revécue et transformée par leur imagination d'artistes.

Notons en passant que, peu avant sa mort, Cervantès entra dans l'Ordre des Franciscains, de ce même François dont la piété et les miracles ont inspiré Le Greco dans d'innombrables tableaux.

Tous les deux, Le Greco et Cervantès, vivent donc dans la même ville, et il serait beau d'imaginer une rencontre entre ces deux hommes. Une rencontre, qui probablement a eu lieu, mais qui a quelque chose de si extraordinairement touchant, qu'on se refuse à croire à sa réalité.

On comprend donc combien cette ville étrange, qui donna naissance ou hébergea des hommes si étonnants, méritait l'amour du Greco, et combien l'atmosphère de cette ville devait convenir à son génie si particulier. On se demande même si ce sont ses fils qui ont marqué la ville de cette mélancolie suave, de ce voile d'irréalité, ou bien si c'est elle, juchée sur ces rochers gris au milieu d'une plaine aride aux teintes violacées, qui a

imbu ses fils de cette nostalgie mystique et de ce désir d'évasion qui marquent toutes leurs œuvres.

Dès ses premiers pas dans la ville, on voit Le Greco se soumettre aux influences du lieu, s'envelopper de son atmosphère et s'identifier en quelque sorte au paysage. C'est ici, au milieu de ces collines grises et de ces sévères et tristes hidalgos, que se forme le véritable style du Greco. C'est ici qu'il abandonnera les apports qui lui venaient de l'Italie, les teintes chaudes de Venise, le pathétique monumental de Rome, pour des teintes pâles, des attitudes hiératiques.

A Tolède, il trouve aussi, pour s'y installer, la maison qui lui convenait. Une suite de maisons plutôt, aujourd'hui le Musée Greco, qui avait son histoire et que le destin avait marquée, donc la véritable demeure pour Le Greco. Son propriétaire, le Marquis de Villena, suspecté de magie et de rapports occultes, avait été exécuté. Avant lui, la maison avait hébergé un certain Samuel Lévy, confident du roi, qui payera cette royale amitié par la torture et l'autodafé.

Dans cette maison à l'atmosphère saturée et dense, Le Greco devait se sentir à l'aise. C'est ici qu'il vécut; et c'est ici qu'il accomplit son œuvre. A sa mort, ses innombrables chambres, (il en a environ une trentaine) ne sont pas remplies d'un riche mobilier, — on est au contraire étonné de sa modestie en lisant l'inventaire, — mais de centaines de tableaux, d'esquisses et de dessins. On se rappelle involontairement Dauterive, dans la maison duquel on trouva après sa mort toute une œuvre picturale peinte à des moments perdus, et dont le sujet favori était Don Quichotte.

Pacheco, critique et peintre de Séville, beau-père de Vélasquez, visite un jour Le Greco; parlant art, l'artiste l'emmena dans une pièce qui est toute remplie de maquettes plastiques des personnages peints dans ses tableaux, dans une autre pièce, il lui montre des esquisses de ses tableaux dans plusieurs états successifs, et Pacheco de s'exclamer: *«Qui croirait que Domenico Greco esquissait ses ouvrages, les retouchait à maintes reprises, afin de séparer et de désunir les teintes, pour donner ainsi à ses toiles leur aspect de cruelle ébauche et pour stimuler une plus grande liberté de facture, une plus grande puissance!»* On pense aux «ébauches» de Cézanne sur lesquelles il travaillait des années entières.

De son temps déjà, les contemporains du Greco, un peu scandalisés, s'étonnaient de cet homme qui faisait venir de loin des musiciens pour lui jouer, à lui tout seul, dans sa maison. Quelles mœurs bizarres! Et Giuseppe Martinez le blâme ouvertement pour cela.

Notons savons aussi que Le Greco n'aimait pas vendre ses tableaux; il ne voulait pas s'en séparer. Il les donne en gage contre une somme, sous réserve de les reprendre s'il lui convient de rembourser la somme. Involontairement, on le compare à Rubens qui parcourait l'Europe entière pour exécuter les demandes qui lui venaient de partout.

C'est à peu près tout ce que nous savons de la vie de cet homme; elle reste dans les ténèbres. L'œuvre seule est intacte et témoigne de l'homme.

Il a une femme, c'est à peine si l'on connaît son nom, et l'on pense à cette figure effacée, presque anonyme, que fut la femme de Cézanne; comme ce dernier, il a un fils.

Nous possédons encore un document très révélateur sur l'homme, c'est son testament:

*«Prostré sur mon lit, où il a plu à Notre-Seigneur de me mettre, sain d'esprit et de jugement, en possession de toute ma lucidité, croyant et professant ce que la Sainte Mère l'Eglise de Rome croit et professe, fidèle au dogme de la Sainte Trinité, devant elle je déclare que j'ai vécu et que je meurs en bon et croyant catholique chrétien».*

Il meurt en 1616. La Crète lui donna son sang chaud et lourd de mystère, Venise fut son école, mais c'est à Tolède qu'il dédie son œuvre.

\*  
\* \* \*

Pour l'historien d'art, le génie du Greco est une assez récente découverte, pareil à Rembrandt. Lorsqu'encore en 1890 Théodore Druet offre un Greco au Louvre, il est accepté avec beaucoup de réticence.

Le Greco n'appartient pas à une école. Quelques traits très superficiels, ces attaches auxquelles aucun artiste ne peut se soustraire, tels que le costume et les sujets, le font participer à un style appelé couramment le Baroque. Comme tous les styles, le Baroque appartient à une époque déterminée, il a ses caractéristiques bien définies. Mais comment définir le Baroque si un Breughel lui appartient aussi bien qu'un Greco, un Cervantès autant qu'un Shakespeare ou qu'un Corneille?

Cette simplification historique, qui voit dans les styles une suite évolutive, paraît de plus en plus un schéma inapplicable, elle rappelle ces lignes sur lesquelles les enfants apprennent à écrire mais qui sont sans rapport avec l'écriture même. Pour maintenir cette suite évolutive, l'historien a souvent recours à des explications comme «régression historique», ou bien «précurseur», ou bien encore «exceptions». Or existe-t-elle vraiment, cette succession de «styles» collectifs auxquels une époque entière se soumet? Ne s'agit-il pas, peut-être, de différents états de conscience, de différents tempéraments chez l'artiste, qui se dévoile dans son œuvre et attire ensuite dans son sillage les artistes plus faibles apparentés à son propre esprit; créant ainsi ce qui paraît une école, une mode, un mode de voir et de sentir? Ne sommes-nous pas tous influencés par la personnalité spirituelle dominante de notre époque, et ne la suivons-nous pas involontairement dans ses pensées et dans ses jugements?

L'alternance des styles romantique et classique qui se reflète dans l'évolution des arts, ces pôles entre lesquels toute pensée européenne oscille, cette tension entre deux exigences, de postulats si opposés à travers lesquels s'effectue l'ascension

ardue de la conscience européenne, ne représentent-ils pas l'éternel conflit entre la raison consciente et la poussée obscure des instincts hors de contrôle? Prévalant à certaines époques, sous l'impulsion d'une personnalité puissante, un de ces styles entraîne à sa suite la masse. Ainsi, au style classique et raisonné succéderaient les états lyriques du romantisme; à l'ordre raisonné, l'anarchie du sentiment. Là où des personnalités au dynamisme égal mais à l'état d'esprit opposé se rencontrent, un choc historique, pareil à celui du XVIème siècle, se produira.

L'œuvre du Greco est essentiellement religieuse. Sa production est énorme, mais parmi des centaines de tableaux nous ne trouvons que trois ou quatre qui ne soient pas issus de l'iconographie chrétienne. Les exceptions sont: l'inouïable Portrait de Tolède, vision d'une ville plutôt que paysage, la fameuse *Famille du Greco* et le *Châtiment de Lucocon et de ses fils*, prêtre qui, ayant perdu la foi, sera étranglé par des monstres marins. Ici, même l'iconographie grecque se prête au symbolisme chrétien de l'époque de la Contre-Réforme et de l'hérésie. Dans l'iconographie chrétienne, Le Greco préférerait les représentations de miracles, du surnaturel; le *Songe de Philippe II*, les innombrables *Annonciations*, *Saint François et les Stigmates*; on n'en trouve pas moins de cinquante et, même dans *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, le surnaturel se mêle au naturel. Comme je l'ai déjà dit, Le Greco travaille rarement sur commande, et ce fait est étonnant, surtout pour son époque.

Le problème le plus intéressant dans l'analyse de l'œuvre artistique du Greco est certainement la question du naturalisme. Il n'y a aucun doute que, chez lui, la figure humaine subit une déformation à outrance, au point que de savants psychologues et médecins ont voulu constater chez cet artiste une déformation physique de l'œil, et ont parlé d'astigmatisme. Nous trouvons superflu de contredire de pareilles suppositions car, dans ce cas, tous les artistes du Moyen Age, les sculpteurs de Chartres, de Moissac et les peintres gothiques inclus, auraient souffert d'astigmatisme; et que dire des Expressionnistes!

En réalité, l'évolution artistique du Greco montre le lent achèvement de ce style tout particulier, de ces longues formes de plus en plus élancées et ondulées. Que signifie ce fameux naturalisme au nom duquel on approuve ou désapprouve une œuvre d'art? C'est depuis la Renaissance surtout qu'on avait commencé à donner tout le prix, toute la valeur spirituelle de l'œuvre d'art au principe aristotélicien de l'imitation. A sa suite, on avait introduit dans l'entité spirituelle de l'œuvre d'art des valeurs telles que l'anatomie et la perspective linéaire, et, pendant des siècles, la peinture européenne sera obsédée par ce désir imitatif dont elle ne se libérera définitivement qu'au XIXème siècle, avec l'aide des Expressionnistes. Or, il est certain que l'anatomie, la connaissance scientifique du corps humain basée sur les dissections de cadavres, aideront la peinture à donner une image fidèle et juste de l'apparence de

l'homme, et encore on se demande si c'est cela le but de la peinture! — mais elle reste inerte, immobile et ne communiquera jamais la mobilité, qui est l'essence de la vie, le dynamisme vital de l'esprit. La déformation anatomique du corps humain, pratiquée jusqu'à son ultime limite par Le Greco, n'altère jamais la sensation d'un corps vivant, mais au contraire intensifie ce sentiment. Il s'agit pour Le Greco de créer une *nouvelle réalité*, une réalité artistique indépendante de la réalité physique, qui possède ses lois, ses vérités, autres que celles de la vérité extérieure.

En sus, les origines crétoises du Greco, alimentées dans l'art hiératique de ses icônes byzantines, se trouvent au pôle absolument opposé à cet art naturaliste, qui depuis Giotto et Masaccio, se développait en Italie. Cet art essentiellement plastique tend à s'éloigner du sentiment religieux du Moyen Age, pour se rapprocher de l'homme et, pour cette raison, s'assimile les catégories physiques tels que l'espace rationnel et mesurable, la lumière, le corps humain. A ce rationalisme, Le Greco s'oppose, et de l'enseignement de la Renaissance il ne gardera que la technique picturale de Venise. De même, s'opposant à son maître Le Titien, il est entièrement antidécoratif. Pour Le Greco, la ligne aura une importance primordiale mais jamais elle ne sera employée dans un but ornemental. Elle sert le système de

composition, cette architectonie mobile mais soude de toute pièce, dont elle est le chaînon indissoluble. On a souvent cité ce même mépris de la ligne chez Cézanne qui, comme Le Greco, est entièrement opposé à une calligraphie linéaire. Pour tous les deux, la ligne est l'armature du tableau dont ils ont besoin pour obtenir l'équilibre des couleurs et des masses. Ainsi, la ligne est plutôt destinée à établir la liaison entre deux couleurs voisines qu'à isoler l'objet qu'elle cerne.

Plus Le Greco trouve sa propre expression, son style personnel, plus il se libère du naturalisme et plus il se débarrasse du modèle. Il procédera de même pour la conception de l'espace. Les différentes interprétations de *La Purification du Temple* démontrent nettement ce développement du naturalisme vers une conception indépendante. Dans la première version, (Fig. I) —, ce sont, suivant les préceptes italiens, de grandes architectures construites à l'aide d'une savante perspective qui encadrent des personnages aux gestes dramatiques ou plutôt théâtraux. Dans la version suivante, (Fig. II), les détails architecturaux disparaissent, un esprit commun embrasse le lieu et les personnages et finalement, dans la dernière rédaction, revenu à son génie propre, Le Greco délaisse ces architectures spacieuses mais limitantes. Il a trouvé un espace où les rapports n'obéissent plus à une savante perspective, où les



Fig. I. — La purification du Temple. (collection Cook, Richmond)

personnages n'ont plus à correspondre harmonieusement les uns aux autres. Comme chez Cézanne, la perspective linéaire subit une transformation car il s'agit non pas de répéter l'espace existant, mais de créer un nouvel espace dans lequel la transposition du volume réel au volume peint s'accorde avec les lois picturales, où le contenu surhumain d'une âme mise à nu, les membres qui ne sont que des nerfs directement liés au cerveau, puissent exister d'après une logique nouvelle d'ordre spirituel. Les conditions atmosphériques, les profondeurs, en tant que juste rapport des différents plans, n'intéressent ni Le Greco ni Cézanne.

Le Greco opère de même avec les volumes et les matières dont il réduit petit à petit les densités. Une comparaison entre les œuvres de sa jeunesse et celles de son âge mûr, nous montre que Le Greco ne peint plus la surface tangible des matières, la sensation palpable d'une chevelure soyeuse qui étaient si chères aux Vénitiens. Mais, comme Rembrandt, il crée une matière nouvelle qui est sa création personnelle, une conception d'une matière spirituelle qui est en même temps soie, peau et velours. Il crée une matière animée qui vit avec et à travers la surface picturale.

La même technique est adoptée dans ses portraits qui sont le summum du portrait individuel et, en même temps, d'une facture éternelle et égale. Comparés à un portrait du Greco, ceux du Titien deviennent des illustrations d'hommes en costumes d'apparat. Le Greco, en définitive, libère la peinture du matérialisme de la Renaissance et, dans ses tableaux, l'être humain entier, avec sa chair et son costume, se fond dans l'espace auquel il appartient. L'opposition, mais non la dualité entre la plasticité de l'objet et la surface plate du tableau, disparaît, n'existe plus; comme elle n'existe plus chez Rembrandt et Cézanne.

Il est difficile, sinon presque impossible, de rendre par la parole la couleur chez Le Greco. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'au moment de la maturité de son style, la palette du Greco aura complètement délaissé les teintes rousses et dorées que lui avait transmises Venise, et il adoptera la gamme des gris et des bleus enrichis de froid vermillon.

Sa technique est, comme le reste, toute personnelle. Il commence à la détrempe, il modèle à la détrempe, et ne pose à l'huile, à petits traits pointus, que les lumières. Il aime à créer de violents contrastes en posant de grandes masses de couleurs, vives jusqu'à la crudité, et inondant ensuite le tout d'un gris cendré. Il arrive ainsi à un singulier mélange d'harmonie et de déséquilibre, à une intensité froide et lumineuse en même temps. «*Un froid*», comme le dit l'historien d'art Mayer-Graefe, «*qui naît du chaud*».

Les couleurs préférées de son époque mûre sont le bleu, le noir, le vermillon, l'ocre jaune et la laque garance. A côté de cela, Le Greco gardera les principes rigoureux apportés de Crète et trans-

mis par *Le Livre du Peintre du mont Athos*. C'est de là qu'il tient cet art des silhouettes que l'on peut répéter indéfiniment, de cet espace où la perspective n'impose aucune préoccupation et où les êtres apparaissent sous un aspect sacerdotal.

\*  
\* \* \*

Nous avons suivi Le Greco sur tout le parcours de son pèlerinage, de Crète à Tolède. Très peu de dates certaines nous éclairaient, sur la vie de l'homme; mais il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi, car, au lieu de nous attarder sur les faits-divers d'une vie privée, nous avons pu saisir ce courant mystérieux qui mène à l'achèvement de l'œuvre artistique, ce courant qui unit la vie de l'homme à son œuvre, et qui, tout en drainant les éléments nécessaires de là où il les trouve, s'achemine, avec l'assurance d'un somnambule, vers les lieux où son génie devait éclore à cette perfection miraculeuse. Cette suite logique dans le développement de la vie du Greco pourrait faire croire qu'une force mystérieuse guida cet homme.

Le Greco n'appartient pas à une école, de même il ne créa pas d'école; pas plus que Shakespeare ou Dante en avaient créé une, Raphaël et Rubens ont pu faire école, ils ont été les maîtres d'un grand nombre d'élèves et d'épigones: Le Greco n'aura que de mauvais copistes. Son style lui est propre; l'homme est son style, la langue avec laquelle il s'exprime. Son style est le rythme, l'expression visible de sa pensée; l'homme et son style font un.

C'est un fait symptomatique que l'artiste a été, tour à tour, réclamé par les Impressionnistes d'abord, comme étant un des leurs, et par les Expressionnistes ensuite. Delacroix s'inspire de lui, comme plus tard Cézanne; et les Cubistes voient en lui leur précurseur.

En réalité, il appartient, avec Rembrandt et Cézanne, à ces sommets de l'esprit humain qui se soustraient à toute classification. Son mode d'expression n'est qu'une lutte acharnée avec les moyens d'exprimer sa pensée à la perfection. L'artisanat est dur, ses recherches techniques assidues, mais la fameuse boutade de Delacroix: «*Le génie, c'est vingt-quatre heures de travail par jour*», ne s'applique pas au Greco. Chez lui, la forme extérieure, la technique savante et raffinée, la composition, tout n'est jamais un but en soi, une délectation, mais existe uniquement en fonction de la pensée qu'elle traduit, de l'âme mise à nu qu'elle reflète. Le tableau n'est pas plus l'imitation de la nature, que la musique n'est l'imitation des bruits. Chez Le Greco, les formes paraissent comme les signes visibles d'un système ordonné par l'esprit, et un certain art de peindre exprime ainsi un certain art de penser. Le Greco nous apparaît donc comme un mystique, mais un mystique doublé d'une subtile réflexion. A mesure qu'il avance en âge, ses rêves artistiques se chargent de méditations, et son génie, vers la fin de sa vie, parvient à rendre perceptible la métaphysique.



Fig. 2. — La purification du Temple (Eglise de St.- Ginés, Madrid)

Ses contemporains l'appelaient un dément. Ce n'est certainement pas un dément, mais un illuminé, un obsédé. Obsédé par des formes qu'il répète d'innombrables fois, obsédé par des sujets, obsédé par des idées. Non ce n'est pas un dément, c'est un Espagnol catholique du XVIème siècle!

Au nom de son idée, il altère les rapports physiques des choses, il supprime toute séduction, toute délectation dans son œuvre, il déforme la

réalité comme la déforme cet autre visionnaire, Cervantès, qui nous montre, à travers son héros Don Quichotte, cette faculté surhumaine de s'élever, entraîné par une chimère, au-delà du monde réel. Il personnifie l'ascension de l'esprit vers la réalisation visible de l'absolu: «*Et, comme le dit Fromentin, parvient à exprimer l'invisible par le visible*».

**HILDE ZALOSKER.**

## Articles et Chroniques

# ISAAC NEWTON

## et la nature de la lumière

par le Prince Louis de Broglie

de l'Académie Française

L'Angleterre vient de fêter le tricentenaire de la naissance de Newton, tricentenaire quelque peu retardé, car Isaac Newton naquit le jour de Noël de l'an 1642: les conjonctures de ces dernières années expliquent suffisamment pourquoi le trois-centième anniversaire de cet événement n'a pu être célébré à sa date exacte.

Tout homme cultivé, si peu porté qu'il soit vers les études scientifiques, a une idée des énormes progrès que l'œuvre géniale de Newton fit accomplir à la science vers la fin du XVIIème siècle.

La plus connue de ces découvertes est celle de la gravitation universelle: en établissant que tous les corps matériels s'attirent entre eux proportionnellement à leur masse et en raison inverse du carré de leur distance, il a pu expliquer le mouvement des planètes autour du soleil et celui des satellites autour des planètes, et il a montré que la force de pesanteur s'exerçant sur tous les objets à la surface de la terre est due à l'attraction de notre globe sur ces objets et est identique à la force qui retient la lune sur son orbite. Il a pu également, sur la même base, édifier une théorie du phénomène des marées.

Développée par ses continuateurs, l'hypothèse de Newton a permis, on le sait, à l'astronomie d'atteindre dans ses prévisions un merveilleux degré d'exactitude et de précision, tandis que l'observation des étoiles doubles permettait d'établir que la loi de la gravitation reste exacte, même dans des régions de l'univers extrêmement éloignées de notre système solaire.

D'autres découvertes de Newton, peut-être un peu moins connues du très grand public, sont cependant également célèbres. Ces découvertes, sans lesquelles il n'aurait, d'ailleurs, pas pu développer les calculs qui forment la base de l'astronomie mathématique, sont celles des principes du calcul différentiel et intégral et de la Mécanique.

Nous ne discuterons pas ici la question, si controversée, de savoir qui de Newton ou de Leibniz eut la plus grande part dans la découverte du calcul infinitésimal, mais nous affirmerons, sans crainte de nous tromper, que les travaux de Newton sur cette matière, et notamment sa théorie des fluxions, ont contribué puissamment à la mi-

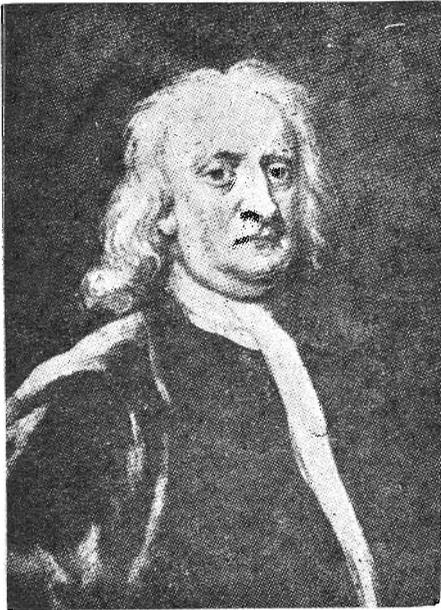
se au point de ce précieux outil mathématique sans lequel tout le développement de la science moderne eût été impossible. Quant aux lois de la Dynamique, ce fut Newton qui, le premier complétant l'œuvre des Galilée et des Descartes, eut le mérite de leur donner la forme définitive qu'on leur trouve encore dans nos traités modernes.

\*  
\* \*

Calcul infinitésimal, lois de la Dynamique, attraction universelle, voilà plus de titres qu'il n'en faut pour justifier la gloire immortelle qui reste attachée au nom de Sir Isaac Newton. Et, cependant, cet homme à l'esprit si puissant a aussi consacré de grands et mémorables efforts à l'étude de la lumière et, si ses travaux sur ce sujet sont peut-être moins connus que les autres en dehors des cercles scientifiques, ils sont cependant presque aussi remarquables. C'est même par des études d'Optique que Newton, tout jeune encore, se fit connaître du monde savant, vers 1665, et c'est presque exclusivement sur l'optique qu'il publia ses premiers mémoires jusqu'en 1675. Plus tard, tandis qu'il faisait progressivement connaître les prodigieux résultats de ses méditations sur l'analyse infinitésimale, sur la Mécanique et sur l'Astronomie, il continua ses recherches sur la lumière et, en 1704, fit paraître un livre d'Optique qui devait rester, pendant plus d'un siècle, le guide de tous les physiciens en cette matière.

Les grandes découvertes expérimentales de Newton sur la lumière sont restées classiques. C'est lui qui, le premier, a établi avec netteté l'existence d'une décomposition de la lumière par le prisme et montré que la lumière blanche est formée par la superposition des couleurs du spectre, découverte décisive pour l'avenir de l'Optique. C'est lui également qui a étudié les phénomènes complexes, mais fondamentaux, qui se produisent quand la lumière traverse des lames minces ou épaisses de matière transparente superposées et il a ainsi attaché son nom illustre au phénomène d'interférence que, de nos jours encore, on nomme les «anneaux de Newton». Enfin, il a connu et observé les effets de la diffraction que

subit la lumière en rasant le bord d'un écran, effets que le P. Grimaldi de Bologne avait aperçu avant lui, dès 1665. A l'époque où Newton établissait ainsi l'existence de phénomènes optiques d'une importance capitale, l'opinion des savants hésitait entre deux manières de concevoir la nature de la lumière. Les uns, suivant les idées exprimées par Hooke et surtout, avec une grande maîtrise, par Huygens, considéraient la lumière comme une ondulation parcourant l'espace et imaginaient un milieu subtil, l'éther, qui pénétrerait tous les corps et servirait de support aux ondes lumineuses. D'autres, frappés par le fait



Sir Isaac Newton

que les rayons de lumière se propagent en ligne droite dans les milieux homogènes et qu'ils se réfléchissent sur un miroir suivant les mêmes lois qui régissent la réflexion d'une bille sur un obstacle élastique, préféraient imaginer la lumière comme une substance formée de corpuscules dont les trajectoires seraient les rayons lumineux.

Bien que Newton ne se soit jamais nettement prononcé sur la nature de la lumière, car il répugnait à se lancer dans le domaine de l'hypothèse, il paraît cependant avoir penché vers la conception corpusculaire, mais les découvertes mêmes dont il était l'auteur ne lui permirent pas d'adopter cette conception dans toute son intransigeante pureté. Newton avait l'esprit trop fin et trop subtil pour ne pas voir que les phénomènes d'anneaux colorés présentés par les lames minces ne pouvaient s'interpréter qu'en attribuant à la lumière des propriétés de périodicité dont la simple image des corpuscules ne peut rendre compte. Il admit donc l'existence d'un éther bai-

gnant tous les corps et considéra les sources lumineuses comme émettant des petits corpuscules qui, en traversant l'éther, sont susceptibles de le mettre en vibration ou, inversement, de subir la réaction des ébranlements dont ce milieu subtil est le siège. Pour expliquer les phénomènes optiques qu'il avait constatés dans les lames minces ou épaisses, le génial physicien imagina que, par suite des interactions entre les ondes créées dans l'éther par le mouvement du corpuscule et ce corpuscule lui-même, celui-ci éprouve périodiquement, à des intervalles égaux, une contenance alternative de dispositions à se réfléchir et à se transmettre à travers la surface des corps transparents qu'il rencontre. Le corpuscule de lumière passerait ainsi régulièrement par des accès de facile transmission et des accès de facile réflexion: la lumière de chaque couleur serait caractérisée par le chemin que parcourt un de ses corpuscules pendant qu'il passe d'un accès de la première sorte à un accès de la seconde sorte (longueur d'accès). Ainsi Newton parvenait-il à une profonde et curieuse synthèse des hypothèses rivales sur la nature de la lumière.

\*  
\* \* \*

On sait qu'un siècle plus tard, une étude plus approfondie des phénomènes de diffraction et d'interférences amena Augustin Fresnel à reprendre la théorie ondulatoire de la lumière dont Huygens avait jeté les premières bases. Abandonnant complètement l'image des corpuscules, il interprète tous les phénomènes optiques à l'aide de la seule image de l'onde lumineuse. La distance de deux crêtes dans l'onde lumineuse varie suivant la couleur la lumière: en la prenant égale à quatre fois la longueur d'accès de Newton, on explique parfaitement tous les phénomènes observés. Ainsi paraissait conservé tout ce qu'il y avait de profond dans la théorie des accès, mais l'idée de corpuscule de lumière semblait dès lors inutile et, pendant un siècle après Fresnel, la théorie de la lumière allait être purement ondulatoire.

Tous ceux qui ont suivi l'évolution contemporaine de la Physique savent qu'on en est revenu à une théorie dualiste de la lumière qui concilie les idées d'onde et de corpuscule dans le cadre de ce qu'on nomme aujourd'hui la Mécanique ondulatoire. Assurément, la synthèse effectuée par la théorie actuelle de la lumière est bien différente de la théorie des accès: elle est bien plus subtile encore et fait intervenir des idées nouvelles, les idées quantiques, que Newton ne soupçonnait pas. Néanmoins, la théorie des accès nous apparaît aujourd'hui comme une sorte de première tentative dans le sens qui devait conduire plus tard à la Mécanique ondulatoire et, pour cette raison, on peut la considérer comme une vue profonde, digne du grand esprit qui l'a conçue.

LOUIS DE BROGLIE.

# Le testament psychologique de Gertrude Stein

## par George Sinclair

Une Américaine vient de s'éteindre à l'hôpital américain de Neuilly, après avoir vécu plus de quarante ans à Paris. Le fait par lui-même, s'il marque un touchant attachement à la France, n'est cependant pas absolument exceptionnel: nombreux en effet sont les voyageurs qui, passant un jour entre la Madeleine et l'Opéra, ne se sont plus jamais dépris du climat que l'on respire sur les bords de la Seine, et que l'on ne respire que là. Mais, dans le cas de Gertrude Stein, cette résidence prolongée est chargée d'un sens particulier, c'est une élection profonde et significative: en effet, c'est à Paris que cette Américaine, que l'on considère comme l'inventeur de la jeune littérature de son pays, a composé toute son œuvre. Et, les trois derniers de ses ouvrages, écrits ou conçus pendant l'occupation, dans un petit village du Midi, sont consacrés à la psychologie française. Ainsi, toute la vie et le développement de l'œuvre de cet écrivain sont liés à sa présence en France, à ses réactions et à ses inquiétudes d'Américaine plongée dans le climat français. Il faut la suivre pas à pas, à Paris, pour comprendre de quelle importance, à la fois pour l'Amérique et pour la France, sont ses travaux et ses messages.

### Une jeune fille américaine à Paris en 1900.

Gertrude Stein était originaire de Pittsburgh, Pennsylvanie. Elle fit ses études au Radclyffe College, une annexe de Harvard, à la fin du siècle dernier. Le rayonnement intellectuel de la France dans les cercles avancés anglo-saxons, après les réussites prodigieuses de l'école symboliste en littérature, de l'impressionnisme en peinture, était tel qu'un esprit ouvert et curieux pouvait penser qu'il n'était point de salut hors Paris. Gertrude Stein, aussitôt ses études finies, prit donc le bateau pour la France. C'était une jeune fille hardie, pleine d'ardeur, passionnée de peinture, prête à comprendre les plus audacieuses tentatives de l'esprit. Dès son arrivée à Paris, le choix qu'elle fit de ses amis montre à quel point son goût était sûr et libre: dans son cercle, elle réunit Picasso, Juan Gris, Matisse, Picadía, Marie Laurencin — que n'avaient encore visités ni la gloire, ni la fortune. Elle fut bien souvent leur providence, achetant leurs toiles, alors invendables, de cinq à cent francs. Sa galerie est aujourd'hui une des plus complètes, une des plus chères du monde.

### Le "Prototype" du livre américain.

La fréquentation de ces artistes n'était pas sans influencer à son tour la jeune femme, qui voulut traduire pour ses amis d'Amérique les expériences dont elle nourrissait en France son esprit. Elle écrivit donc un premier livre «Three Lives» en 1908, qui rompa avec toutes les tra-

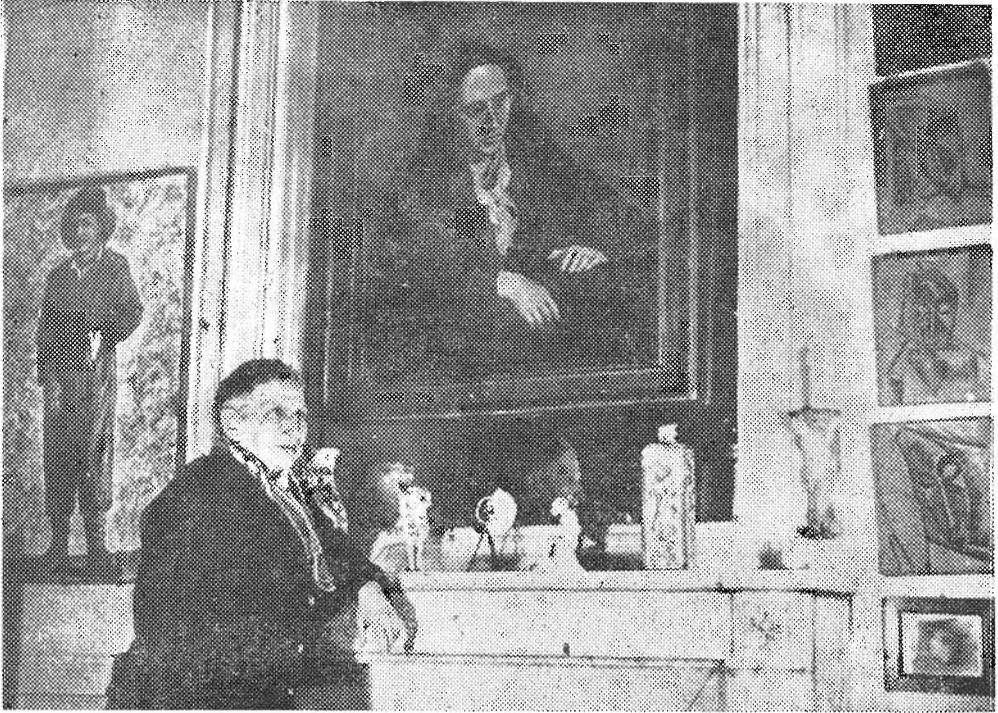
ditions du roman. Bientôt vint un second livre, où sa manière s'affirmait davantage: «Making of Americans». Sa manière, c'était une sorte de monologue sans ponctuation, sans logique extérieure, parfois obscur, parfois brouillé, une confession fluide, marchant au rythme même des pensées et de la vie. C'était une réaction violente contre le roman «composé», à la manière des romans anglais de l'époque. C'était le «prototype», si l'on peut employer une telle expression, du roman moderne américain.

Dans son atelier près de l'Odéon, Gertrude Stein s'était fait une vie singulière, consacrée à la conversation, à l'amitié, au travail, à la création. A mesure que les années passèrent, cette Américaine devenait une des figures les plus caractéristiques de Paris, un «des monstres sacrés» de la ville, comme aimerait à dire Jean Cocteau. Petite, les cheveux coupés en brosse, vêtue avec simplicité, assez rude, Gertrude Stein fuyait la publicité, sortait peu, mais adorait recevoir, et attirait vers elle tout ce que Paris compta d'habitants et de passants célèbres. Quelquefois même, des artistes, séduits par l'atmosphère que l'on trouvait chez cette femme d'intelligence aiguë et de nerfs solides, s'installèrent près d'elle, pour des séjours plus ou moins longs afin de travailler dans son rayonnement. Le plus célèbre de ces visiteurs permanents est Picasso, dont les œuvres forment le fond de la collection Stein. Il exécuta chez elle un grand portrait de cette Egérie moderne, pleine d'indulgence et d'autorité. Il consentit même à dessiner pour elle le carton des tapisseries qui recouvrent quelques fauteuils anciens, étonnés de cette parure inattendue.

### Le grand public est touché.

Le livre qui révéla Gertrude Stein au grand public est la «Biographie d'Alice B. Toklas» paru en 1933: c'est la biographie personnelle de Gertrude Stein, fictivement écrite par Alice B. Toklas, sa secrétaire, et son amie intime depuis 1904. On y retrouve les conceptions littéraires de l'auteur, le milieu de Bohème parisienne dans lequel elle s'est complue, des caricatures de personnages connus, etc. Ce livre eut un succès considérable aux Etats-Unis, parce qu'il exprime ce qu'une Américaine vivant en France récolte de ce séjour. Il eut un succès considérable en France, parce que les Parisiens étaient fiers d'être si finement compris et aimés d'une étrangère de grande classe qui, parfois, leur révélait sur eux-mêmes des traits qu'ils eussent sans elle ignorés.

Mais c'est l'occupation qui lia profondément Gertrude Stein à la France. En effet, cette Américaine de cœur français ne voulut quitter notre pays ni au moment du danger, ni au moment de la défaite. Elle fut d'abord à Belley, avec son



Gertrude Stein et ses Picasso (sur la grande glace, son portrait par Picasso)

amis Alice Toklas, puis, à partir de 1942, à Culoz. Elle ne fut jamais inquiétée, parce que, dit-elle, les Allemands ne recherchèrent dans le village que les gens qui leur étaient signalés. Ils demandèrent aux habitants de Culoz :

— « Qui habite cette maison ? »

— « Deux vieilles femmes et leur domestique », leur répondit-on.

Et ils passèrent.

Cependant, Gertrude Stein travaillait à deux livres « Paris-France », et « Les guerres que je me rappelle », sorte de journal de l'occupation. Elle avait juré en 1940 que ce dernier livre serait terminé le jour où elle verrait le premier soldat allié sur le sol français : ce fut le 26 août 1944, à seize heures. Elle écrivit alors : « FIN » au bas de son manuscrit. Quelques semaines plus tard, elle était rentrée à Paris.

### Testament psychologique.

Cette femme qui avait si longtemps vécu en France, mais qui avait gardé l'optique américaine, — qu'elle avait d'ailleurs contribué à créer, — s'aperçut vite que les G.I. ne comprenaient pas la France. Elle était toute désignée pour leur expliquer les aspects de ce pays qu'ils risquaient de méconnaître ou de condamner. Elle se jeta dans cette tâche, avec une ardeur qui ne s'est pas démentie jusqu'à sa mort. Tout d'abord, elle fit des émissions à la radio, destinées à l'Amérique. Puis elle ouvrit son atelier à tous les Américains, connus ou inconnus, qui voulurent lui rendre visite, et elle parla longuement avec eux.

Enfin, et surtout afin de toucher l'Amérique elle-même, elle écrivit une pièce de théâtre, qui est son testament de psychologie française. Cette pièce « Oui, c'est d'un très jeune homme... » fut représentée en mars dernier, à Pasadena, près de Hollywood. Elle s'y attaque aux notions de « résistant » et de « collaborateur ». Elle montre une famille de bourgeois français déchirée par les deux tendances. Plusieurs épisodes sont destinés à montrer les fluctuations, toujours sincères de cette famille, qui fait dire une messe pour le repos de l'âme d'un cousin milicien, mais dont l'un des membres s'engage dans l'armée américaine pour combattre les Japonais. Ces personnages, croqués sur le vif, dit-elle, doivent permettre aux Américains de nuancer leurs opinions sur le drame français. Tel est son dernier message : on voit qu'il est d'importance.

A Paris, Gertrude Stein laisse donc un souvenir plus précieux que celui d'un grand écrivain, que celui d'un personnage pittoresque, que celui d'une visiteuse sympathique. Elle s'était, en effet, — parce que sa personnalité s'est développée dans le sens de deux pays, de deux civilisations, — instituée comme le champion de la psychologie française en Amérique, comme l'illustration de la psychologie américaine en France. Elle était un lien entre l'esprit des deux peuples. Les artistes des deux pays sont ses débiteurs, et ils peuvent également la regretter. Elle est irremplaçable.

**GEORGE SINCLAIR.**

# Regards sur Paris

## Tristan Bernard a quatre-vingts ans

Tristan Bernard a quatre-vingts ans. Son refus presque ostentatoire de demeurer lui-même et d'ignorer les modes et les cabales littéraires font de lui une sorte de patriarche à la Bernard Shaw depuis vingt bonnes années déjà. Comme Shaw encore, il est plus connu peut-être, du grand public, pour ses boutades que pour ses pièces. Pièces et boutades qui le situent, très en gros, dans la filiation d'Alphonse Allais. Son violon d'Ingres, ce sont les mots croisés — non ceux des autres, mais ceux qu'il confectionne lui-même, avec définition indirectes et savantes.

Je l'ai vu une fois, il y a treize ans de cela. C'était pour lui demander, de la part de son vieil ami Belin du Coteau, un écrivain spécialisé mais de haut talent, et le médecin du sportif par excellence, malheureusement mort depuis — un article pour la revue du Hockey. Il me reçut assez mal, et j'eus quelque peine à me représenter comment il s'était acquis une réputation de bon accueil: il est vrai que, dans ma jeune outreucidance, je voulais lui imposer son sujet.

Qu'il ait beaucoup aidé à la propagande du sport à ses origines, — c'est ce qui me justifiait à l'aller voir pour ma revue, — et qu'il ait même dirigé un vélodrome à l'aube du siècle, est en général peu connu. Peut-être pourtant sa carrière eût-elle pu s'orienter bien autrement. Peut-être alors dirait-on de lui:

— Tristan Bernard? Ah! oui, ce vieux bougre qui a dirigé le Vél' d'Hiv et qui écrit. Raymond Bernard, le metteur en scène de cinéma, est l'un de ses fils. L'autre, Jean-Jacques, a écrit un livre émouvant sur ses souvenirs de captivité au camp de Drancy, où, pendant l'occupation ennemie, étaient cantonnés les Israélites de la région parisienne.

## Un faux Simenon.

Les faux sont l'un des aspects classiques de la peinture universelle. Les faux littéraires sont plus rares. Dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit d'ailleurs pas d'un faux manuscrit; l'histoire est assez cocasse néanmoins pour mériter la narration.

La scène se passe chez un éditeur assez connu, qui exerce son activité dans un petit pays, que, pensant à la France, nous dirons ami et allié. Un quidam se présente avec le manuscrit d'un roman policier dont l'intrigue attachante se déroule dans l'atmosphère brumeuse et bien observée d'un pays du Nord. L'éditeur lit ce manuscrit, s'en

enchante et fait ce que son devoir d'éditeur lui commande: il l'édite. Le livre paraît, avec, pour nom d'auteur, celui du quidam.

C'est un livre de l'auteur franco-belge Georges Simenon, publié en librairie voici, sauf erreur, une bonne douzaine d'années. Simenon, il est vrai, a publié tant et tant de livres, que cet éditeur léger a bien quelque excuse à ne pas les avoir tous lus.

## Retour de Jules Supervielle.

Après André Breton, Georges Bernanos, Jules Romains, André Maurois, Jules Supervielle est de retour en France. Il était en Uruguay quand fut déclarée la guerre. André Breton est l'un des inventeurs du surréalisme, Georges Bernanos le plus haut étendard du roman catholique avec François Mauriac, André Maurois un moraliste alerte et l'un des écrivains qui rendent l'époque intelligible à ceux qui la vivent, Jules Romains un humoriste qui se prend au sérieux au soir d'une carrière déclinante. Eux tous représentent un morceau de France bigarré et inaliénable.

Jules Supervielle est un délicieux inventeur de mythes, — il n'est pour s'en persuader que de relire *L'enfant de la haute mer*, — et l'un des poètes les plus naturellement poètes de ce temps. En ouvrant son dernier recueil de vers, — 1939-1945, comme il est intitulé, — on comprend à quel point Supervielle manquait à son pays, à quel point son pays, pendant cette guerre, manquait à Supervielle. Aucune emphase, aucune rhétorique, le souffle un peu court, mais il est des confidences à mi-voix qui émeuvent le lecteur le plus sceptique et le plus insensible aux miracles du langage.

Aussi Jules Supervielle a-t-il été, à la différence de Romains, et de Maurois, unanimement bien accueilli, si l'accueil a tourné court. Le poète a dû en effet s'isoler à la campagne, après quelques jours de Paris, pour satisfaire aux nécessités d'une santé défaillante, aggravée par l'émotion du retour. La plupart des journalistes ont été priés d'attendre.

## Albert de Dion.

Albert de Dion vient de mourir à 90 ans. Peut-être était-il le dernier représentant du type d'homme sportsman-mondain-inventeur, lui-même dans le prolongement du type d'homme qui régna sur le XIXe: le grand capitaine d'industrie. Il n'avait certes pas inventé l'automobile, mais il avait fondé une marque d'automobile, liée aux premiers

pas de l'industrie automobile, avec M. Bouton, son associé. (Il n'est pas besoin d'être bien vieux pour se souvenir encore de la marque de Dion-Bouton). Il n'était pas un grand journaliste, mais il fonda le premier quotidien de sport qui, précisément, s'appelait l'Auto (aujourd'hui, *L'Auto* existe encore, mais s'appelle *L'Equipe*). Il n'avait établi aucun record mémorable, mais il avait gagné, en 1907, un extraordinaire apogée à la Jules Verne: la course Paris-Pékin. Peut-être, à ses propres yeux, son plus haut titre de gloire était-il d'avoir fondé l'Automobile Club.

## Foujita.

Foujita est mort depuis plusieurs mois puisqu'il est mort dans le bombardement de Nagasaki: mais c'est maintenant seulement que la nouvelle est parvenue ici. Foujita a joué, entre les deux guerres, un rôle parisien aussi important que le marquis Albert de Dion avant 1914. Aussi important? Disons plutôt que les deux hommes étaient au-si répandus. Il est bien impossible de leur trouver un point commun, en dehors de leur célébrité, si ce n'est d'avoir l'un et l'autre incarné une catégorie de la zoologie parisienne.

Foujita, lui, incarnait l'artiste étranger révérend et fêté dans tout Montparnasse. Son dessin représentait des jeunes filles, comme la peinture de Marie Laurencin, et des chats, surtout des chats, des tribus et des milliers de chats. Son trait ravissant et minutieux avait su surprendre toutes les attitudes du chat. La mode le proclama génial, aujourd'hui, son art est bien oublié. Sa vogue n'eût jamais été si grande s'il n'eût été Japonais. Néanmoins, il aura sa place, je crois, parmi les peintres mineurs de l'École de Paris, au-dessus de Jean Gabriel Domergue, au-dessous de Dignimont.

Sa frange et ses grosses lunettes qui le signalaient à l'attention des badauds, furent beaucoup pour sa gloire éphémère.

## Harold Nicolson et les Goncourt.

Harold Nicolson, — s'il veut bien me passer cette expression un peu cavalière, — est un étonnant personnage. Il est difficile d'être à ce point soi-même et à ce point anglais. Comme, de plus, il est un lien de rencontre international; qu'il reçoit, de Bombay, de Berlin ou de New-York, une correspondance choisie: qu'il est le point de mire et le guide des visiteurs de marque, il y a toujours intérêt à respirer l'air de Londres en sa compagnie. Conservateur teinté de social-démocratie, il respire, lui, l'air du siècle, non sans une secrète nostalgie, peut-être, du passé récent, comme tous les mémorialistes. Cela dit pour amener le commentaire d'une de ses chroniques de «Spectator» où il rend compte d'une visite à l'exposition «Les Goncourt et leur temps».

Ici, dit-il en substance (voulant dire Londres), l'homme de lettres est assez ignoré, il n'est pas l'objet de la révérence générale, il est même for-

tement suspect. En France, ce tableau est tout autre. Si l'homme de lettres atteint à la notoriété nationale, il est convenu de l'appeler «Maître», et l'on attend de lui qu'il se présente, le moment venu, à l'Académie Française. Cela signifie qu'il accomplira autant de visites qu'il y a de membres en vie, après quoi, il sera (ou ne sera pas) élu. Est-il élu? Alors, le cercle des gens qui ont accoutumé de l'appeler «Maître» grandira encore. Harold Nicolson est effarouché par la perspective d'une carrière aussi ostentatoire. Il le dit. Puis il raconte ce qu'il a vu à l'exposition Goncourt. Cette fois, il laisse entendre qu'il est un peu scandalisé par cette façon de jeter en pâture au public la vie intime des grands hommes, et, symboliquement, d'empailler les plumes d'oie.

Pour moi, Français, j'approuve entièrement le point de vue d'Harold Nicolson. Ces rites et les embaumements sont au rebours de la vie, et ils contribuent quelquefois à faire prendre, aux yeux des bonnes gens, la réputation pour le talent et l'apparence pour la réalité. Une saine réaction, il est vrai, prend corps. L'horreur des colifichets d'un Malraux, le farouche mauvais caractère d'un Bernanos et d'un Claudel, leur goût et leur volonté commune d'aller droit leur chemin, font plus pour les Lettres françaises que les rites entretenus par vingt médiocres dans des sociétés hautement traditionnelles. Le mieux serait sans doute de sauver les institutions en leur incorporant un sang neuf. Mais c'est une autre question, qu'il faudrait étudier sur le vif, à l'occasion, par exemple, des prochaines élections à l'Académie Française (c'est un premier point heureux que Claudel en fasse enfin partie).

## Jean Marin et le Délégué Chinois.

C'était deux jours avant l'ouverture de la conférence de la paix. Jean Marin, qui est chargé des relations avec la presse, m'avait expliqué les innovations techniques qu'il avait introduites touchant la publicité des débats. L'une m'avait frappé. Une caméra fixe devait être postée dans le dos de l'orateur. Ainsi pourrait-on fixer les traits des principaux délégués à l'usage des habitués du cinéma, de Leningrad ou de Sydney. Fort bien. Mais Dieu le Père seul est omniscient et ubiquiste (omniprésent dit le Catéchisme). Les novateurs techniques ne prévoient pas toujours les conséquences. Il arriva qu'un cinéaste, en esquisant un mouvement hardi qui devait, peut-être, donner, aux moustaches du délégué péruvien, un relief étonnant, laissa échapper la caméra, qui tomba sur la tête du délégué chinois. Il se trouve que le délégué chinois a la tête dure. Jean Marin n'aura pas sa mort sur la conscience.

Cet incident n'appartient qu'à la plus petite histoire. Il serait sot d'en prendre prétexte pour condamner le principe de la publicité des débats.

En fin de compte, les peuples font les gouvernements et, quand les gouvernements décident la guerre, les peuples en fournissent la matière première. Il est bien que les peuples soient renseignés. Il n'est pas sûr que cette guerre-ci, (je veux

dire, la dernière, non la prochaine) aurait eu lieu si la démocratie avait prévalu en Allemagne, c'est-à-dire s'il s'était trouvé une opposition (ou une majorité pour condamner un réarmement qui mobilisait toutes les ressources nationales. Cela, je pense, est clairement établi et ne fait plus question. Mais deux heures passées récemment à la Conférence donnent à penser. Si les principes sont excellents, les méthodes sont singulières.

M. Molotov est petit, pâle, extraordinairement calme et déterminé. Il prononce un discours sans surprises, avec des mots qui font impression. Un

autre délégué, d'une autre — j'allais dire d'un autre bloc; disons, pour ne pas ajouter, nous chétif, un incident à tant d'incidents, d'un autre hémisphère, prononce un discours. Le ton est moins glacé, mais c'est un autre discours modèle, orné des mêmes mots de passe et de chutes qui appellent les applaudissements. Un spectacle, en somme, assez bien monté. Un auditoire qui sait ce qu'on attend de lui, des orateurs qui savent ce qu'on attend d'eux, de bonnes actualités pour Sydney et Léningrad. On voudrait seulement être sûr que la paix sera donnée par surcroît.

JEAN QUEVAL.

## Regards sur le Monde

### I.

#### New-York, ou la paix inquiète.

New-York au fond de ses avenues.

New-York pris dans les falaises de ses buildings. Hautes falaises de béton vertical, double à pic dressé face à face sur la trouée droite des rues.

New-York au fond de son «Grand Canyon». Comme le Colorado entre ses parois, un fleuve de foule s'écoule dans la profondeur d'une faille. A quiconque s'est aventuré dans la tranchée de pierre, le ciel n'est plus débité qu'en un ruban étroit, le sol n'est plus qu'une route prisonnière de deux murailles.

L'échelle de ce paysage humain qui s'est voulue colossale pour témoigner des puissances de l'homme a fait de lui un pygmée. Au-dessus des foules lilliputiennes, les géants, les buildings, font des gestes et poussent comme des appels menaçants. Des groupes de gratte-ciel aux poitrines carrées chantent en chœur un bel hymne orgueilleux, mais des isolés, plus loin, lancent des coups de mauvais jazz.

Ailleurs, on dirait des assemblages d'objets géants groupés pour une colossale et moderne nature morte. Dominos monstres, minces d'un côté, larges et lisses sur l'autre; cylindres superposés, se déboîtant l'un sur l'autre: le soir venu, les replie-t-on, comme des longues-vues? Livres monstrueux, vus de face ou sur leur tranche, avec le Tome II à côté du Tome I. Buildings étroits et striés comme des thermomètres où les montées et les chutes des ascenseurs marquent les sautes d'une fièvre folle.

Tout en bas, au fond des rues, les bipèdes écrasés sous les parallélépipèdes se hâtent, au

rythme du chewing-gum nerveusement remâché. Dans cet univers de l'angle droit, chaque pas s'enregistre quelque part sur les coordonnées d'un plan parfait. A chaque instant l'étranger se sent une longitude et une latitude. La droite et la gauche se sont faites Est et Ouest, et l'ultra-moderne passant est pris dans les mailles d'une géomanie à la mode des anciens Chinois, dont les villes de boue, étaient, elles aussi, un carré posé sur la base du Sud.

Les femmes de New-York, qu'elles sont belles... vues de dos! Pour éviter le choc frontal de leurs visages durcis, il faut les voir de dos et commencer par les pieds. Voici la cavalcade des pieds cambrés. Des millions de jumeaux de talons hauts plaquent le long des trottoirs leurs pas autoritaires. Beaux pieds marqués et méchants, déshabillés, fardés de soie, souvent nus dans le cuir laqué, où par un trou à l'avant, regarde, comme un œil rouge, un ongle peint d'orteil aux aguets. Beaux talons, érotiques et volontaires. Au-dessus remontent les belles jambes parallèles aux gratte-ciel et chantantes aussi, et aussi dures. Elles plongent juste à temps sous une fourrure de grand fauve, au-dessus de laquelle repaît un cou nu sous le flot jaillissant de cheveux platinés.

Les mêmes, vues de face. Un signal électrique a libéré sur la rive de l'avenue un mascaret de femmes, car la marée humaine obéit mécaniquement comme le flux des voitures, aux signaux rouges et verts de phares aux appels brefs. Les voici qui s'avancent sur un même front, les sirènes polychromes. Tout ce que les hommes de cette ville font d'argent est venu pendre en *ex-voto* sur leurs épaules de statues. Qu'elles sont belles, les femmes d'Amérique! Idoles porteuses des dons du peuple mâle, ces impassibles déesses, pourtant, n'ont pas découvert, aux panneaux-réclames des murs géants, la crème à effacer les soucis. Le sculpteur qui a taillé leurs beaux corps,

a, au moment d'achever leur cou blanc, ricané et posé soudain un visage où son ciseau a barbouillé dans le marbre des rides nerveuses en sillons obliques, et de trop profondes orbites sous les sourcils circonflexes. Quelqu'un a couronné le tout de chapeaux à fanfreluches, de bibis à bouquets, perruques de plumes de perroquet, pelottes, fleurs coupées, fleurs en pots, nœuds de ficelles et de rubans, le tout trempé dans des jus multicolores à la framboise ou à la violette.

Les hommes paraissent mener entre les femmes une vie intersticielle. Ils existent dans les interstices de la vie féminine. Beaux comme elles et richement vêtus, ils suivent ces sirènes au pied des falaises, entraînés dans leur sillage jusqu'aux grottes merveilleuses qui s'ouvrent à la base des buildings rocheux, boutiques illuminées débordant de trésors. Quand ils se sont défaits pour elles de leurs dollars, elles les précèdent au dehors, et souvent les quittent là. Eux s'en vont reprendre des forces à l'abri des écueils dans des établissements qui maintiennent des havres de vie célibataire et asexuée: cocktail-bars qui servent les Manhattans dans Manhattan, pharmacies qui sont aussi restaurants, cafeteries où le client se sert lui-même, «automatiques» où les plats tout faits sont délivrés par des machines à sous.

Elles, cependant, sont allées en des lieux où, seules, elles mordront de leurs lèvres fardées dans des crèmes, des gâteaux, des pâtisseries, des puddings et des *pies*...

Quiconque arrive d'Asie ou d'Europe trouve New-York en train de manger. New-York mange la nuit, mange entre les repas, mange couché, mange debout, toutes les façons et toutes les heures de manger en dehors des trois repas normaux pris à heure fixe devant une table. Cornets d'ice-cream, verres de lait, boîtes de sandwiches, paquets de pea-nuts, New-York aime tout ce qui s'avale sans assiette, et qui peut se glober en courant.

New-York dévore des journaux épais comme des pâtes mille-feuilles, se nourrit de magazines, arrosés par les brefs cocktails, les *short stories*, pimente ce menu intellectuel d'innombrables «histoires de crimes», servies dans les romans policiers, les revues criminelles, les hebdomadaires détectives. Et les nourritures substantielles se prennent en *digests*, laits condensés intellectuels faits pour que les gens qui courent puissent aussi lire en même temps sans ralentir leur galop.

New-York a faim de tout comme un athlète qui a gagné la course. New-York donne faim. Ce climat de riche bousculade est pour le visiteur de passage un merveilleux stimulant. Et pourtant...

Comme le visage de ses femmes, la face de cette ville trahit une angoisse mal fardée. New-York qui croyait que l'Amérique peut tout fabriquer découvre que la paix est plus difficile à fabriquer que la guerre. Une sourde inquiétude secoue les nerfs américains. Des grèves ont éclaté dans les usines d'automobile, dans les mines,

★ ★ ★

PARFUM

*Soir de Paris*

Champs-Élysées... Place Vendôme... lieux illustres. Au cœur du Paris élégant où les gens les plus «chics» d'Europe et du monde se donnent rendez-vous, un parfum domine et c'est, naturellement,  
«SOIR DE PARIS» de Bourjois.

★ ★ ★

**BOURJOIS**

PARIS

★ ★ ★

menaçant de paralyser les autres secteurs de l'énorme machine. Des protestations s'élèvent parmi des légions des G.I. qui rentrent des fronts d'Est et d'Ouest, et ne trouvent ni vêtements ni logements pour se «reconvertir» en civils. Les familles américaines se plaignent (il y avait donc tout de même aussi des familles à New-York?) de la fièvre montante des prix, du cancer grossissant du marché noir.

New-York découvre que sa prospérité est peut-être précaire dans le temps comme elle est isolée dans l'espace. La courbe économique en ascension ne va-t-elle pas s'abattre demain dans une crise semblable à celles de l'entre-deux-guerres? Mais ces inquiétudes mêmes fouettent encore un renouveau d'activité. Des difficultés surgissent? Lançons donc, dit New-York, nos énergies plus haut par-dessus les obstacles vers les sommets du *boom* de l'après-guerre! Poussons jusqu'à leur pointes aiguës les traits montants des statistiques! Refusons de redescendre, et nions le vertige!

C'est alors de l'extérieur que se font entendre d'autres plaintes. New-York témoigne d'une extraordinaire résonance aux bruits du monde. On dirait que cette ville, trempant par ses hauts buildings dans les couches supérieures de l'éther, y capte, au-dessus de son propre tumulte, la rumeur lointaine des peuples. Il y a quelques mois, elle a entendu les clameurs des libérations successives. Après un silence, voici qu'elle écoute monter de nouveau le gémissement du monde. Appels d'espoirs qui s'étranglent, cris de déses-

poirs qui s'enflent, concert où dominent non plus les voix des pays affranchis, mais des plaintes d'esclaves, de vaincus et d'affamés.

New-York s'inquiète, mobilise ses armées charitables pour l'envoi de secours, d'argent, de paquets, de cargos chargés de nourriture. Mais surtout, New-York s'étourdit davantage, s'agite, mange, boit, s'habille, s'amuse, comme pour s'interdire d'entendre cette plainte universelle, pour s'en protéger, pour la nier. New-York ne veut pas s'avouer que son abondance est choquante pour un monde en ruines, que sa prospérité n'est pas saine si elle est isolée. New-York veut surtout nier que le progrès puisse mener à la misère, que la science enfante la destruction. Il y aura du moins un lieu dans le monde où la civilisation continuera d'avancer, où les hommes poursuivront le progrès jusqu'à ses sommets...

Tout en haut du plus haut des gratte-ciel du monde, au faite de l'Empire State Building, l'aiguille à peine visible d'un paratonnerre est suspendue dans le ciel. Elle attend, elle aussi, le progrès. Elle a longtemps connu les seules foudres des ouragans et des typhons que l'Atlantique jette sur New-York. Elle attend mieux aujourd'hui. L'imperceptible pointe s'amuse depuis quelque temps à rêver qu'un jour peut-être elle recevra du ciel la fulgurante visite de la bombe atomique. Au pied du gratte-ciel, six millions de pygmées flirtent avec la même idée dans leurs étroites cervelles. L'heure est venue peut-être où l'homme a cessé de bâtir des gratte-ciel pour

# MISSION LAIQUE FRANÇAISE

\*\*\*

La rentrée des classes pour le Lycée Français du Caire (2, Rue Youssef el Guindi) et le Collège Français (45, Rue el Daher) a eu lieu le Mardi 1<sup>er</sup> Octobre.

**Service automobile  
pour les élèves de Méadi.**



*Les inscriptions sont reçues tous les jours non fériés de 9 heures à midi*

s'occuper de les détruire. Des camelots dans Manhattan vendent un guide illustré: «*Good Old New-York*» (le cher vieux New-York): comme si la plus moderne des capitales appartenait peut-être déjà au passé. Comme si, à l'âge atomique, toute cette civilisation était trop fragile pour subsister. Et New-York se demande si l'image qu'elle dresse dans le ciel est bien encore celle de l'avenir du monde, ou celle d'une sorte de *futur antérieur*, qui proclame: voici les sommets qu'aura atteints la construction humaine, voici les limites que la civilisation n'aura pas dépassées, voici jusqu'où les hommes seront allés...

## II.

### Londres ou la victoire mal débarbouillée.

A vingt heures de distance, New-York, coupole éclatante de lumière et de bruit, a replongé derrière la courbure du globe. L'avion transatlantique s'incline sur l'Angleterre, et trouve, en se posant, les bords d'un cercle d'ombre. L'ombre des jours mauvais, l'ombre de la guerre récente.

Londres, capitale de la victoire, a la saleté d'une ville défaite. Déjà sombre et sans beauté avant la guerre, elle présente aujourd'hui les apparences d'une faillite publique et privée. Londres est sale. Les façades semblent n'avoir pas été réparées depuis plus de cinq ans. Aux seuils des palais disgracieux qui logent des lords ou des clubs, la peinture s'écaille sur les fausses colonnades de stuc. Les grilles rouillent au-dessus des sous-sols noircis. La suie demeure dans les fontes de la brique. Partout, des planches mal clouées tiennent encore la place des vitres cassées.

Les vides des maisons bombardées sont aux rues comme des dents manquantes sur des gencives mal soignées. Les parcs semblent laissés à l'abandon dans une banqueroute à peine dissimulée. Hyde Park, tondu jadis à la machine, soigné comme un jardin, n'est plus comme autrefois un Bagatelle en plein Londres, mais un Vincennes aux trous mal rebouchés, aux pelouses usées comme de vieux tapis.

On dirait que le ménage de cette ville n'a pas été fait depuis des années. On n'ose pas poser la main sur les surfaces planes. On a peur de se salir en s'appuyant aux murs. Pour égayer la brique et le plâtre, plus de ces belles affiches vernies, aux images géantes et surannées, qui plaquaient sur les parois leurs taches de rouge anglais, couleur sang de bœuf. Les bords de la

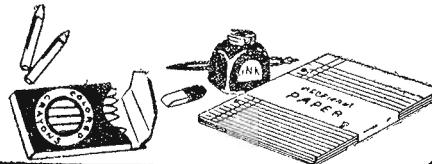
TEL  
59074



(MAISON FONDÉE EN 1880).

**Matériel pour Peinture  
à l'huile et pour aquarelle.  
Matériel pour dessin,  
papier spéciaux. etc.**

LE CAIRE,  
Midan Moustapha Kamel  
ALEXANDRIE, 2, Rue Fouad Ier



### De retour au Caire

## Dr. LEVY LENZ

Chirurgien Esthétique.  
Ancien Médecin des Hôpitaux de Berlin

(Correction du nez, des oreilles  
et du buste. Elimination des  
poches sous les yeux, des rides  
et des cicatrices. Suppression  
des graisses du ventre et des  
hanches, etc.).

**Consultations : 5 - 6 p.m.**

LE CAIRE

21, Rue Antikhana. Imm. Groppi.

Tamise n'ont plus que des images en deux couleurs, fusain et craie.

Dans cet univers sans beauté, rien ne vient plus atténuer la solide laideur des Anglais, qu'estompèrent autrefois les vêtements distingués, les beaux draps parfaitement coupés, les tweeds ou les lainages d'Ecosse. Les Londoniens sont mal vêtus. Le pli du pantalon est une des victimes de la guerre. Les cravates brillantes doivent être portées disparues. Toute la ville semble vêtue d'une même étoffe de couleur imprécise. Dans les quartiers de l'Est, les passants ont l'air de gens qui sont tous habillés dans des draps sales. Indifférente à l'image qu'elle donne d'elle-même, la foule défile, terne, sur les fonds tristes du décor urbain. Où est, dans le West End, l'élégance féminine d'antan? Où sont les charmants ridicules de la toilette anglaise, et ses soudains et forts péchés contre le bon goût? Rien n'est plus là pour faire oublier au Français de passage que les Anglaises ont des corps anguleux aux couleurs de blanc-manger. Qu'elles sont loin, les élégances de la Cinquième Avenue, les belles Vénus emmitouffées de New-York, et l'inquiétante abondance de l'Amérique.

Pourtant, tandis qu'aux Etats-Unis une tension inquiète durcissait les traits de la beauté, la laideur de Londres est tranquille, sûre d'elle-même, et, peu à peu, révèle un sourire intérieur où perce une touche d'humour. Ce peu de hâte à repeindre son visage, c'est pour Londres une façon discrète de rappeler sa victoire, et d'a-

vouer sans le dire le prix qu'elle a coûté. Cette ville a gardé de la guerre l'habitude de ne pas se farder, et veut se faire aimer dans une simplicité sans apprêt.

Les Londoniens, avec l'innocence de gens qui n'ont jamais su ce que c'est que bien manger, absorbent pour pas cher des repas qu'ils ignorent pires qu'autrefois. Comme leurs gauches collègues qui à vingt ans n'ont encore jamais osé toucher aux femmes, ils se tiennent chastement à l'écart de tout marché noir. Leurs journées laborieuses s'interrompent à peine pour un lunch de sandwiches. A cinq heures elles s'achèvent souvent, ô héroïsme, sans thé. Les théâtres lèvent le rideau à six heures et demie comme en pleine guerre, et tout le monde est au lit à dix.

Chère Londres, qui retrouve déjà avec délice — ou faut-il dire avec courage? — ses dimanches vides et ses soirs d'ennui! Cette ville est vraiment du bon monde et comme une personne sérieuse et à demi ruinée.

Mais épuisée? Non pas. Tout ce manque de soin, toute cette laideur, cette vie terne, on découvre peu à peu que ce n'était pas de la fatigue, mais bien plutôt de la sagesse, de la santé.

Londres n'a pas détendu les ressorts de la guerre. A plus tard le retour aux luxes du décor et du vêtement. Londres est au travail, en vêtements de travail, pour que la machine marche. Rien de brillant dans la presse, pas d'imagination, peu d'idées neuves. Mais c'est parce

# COLLÈGE DE LA SAINTE FAMILLE

A FAGGALAH

ET

## Petits Collèges du Caire et d'Héliopolis

dirigés par les PÈRES JÉSUITES

\* \* \*

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS ET EGYPTIEN

que chacun se mêle de ses propres affaires, et que personne ne bavarde. Nul problème tourmentant ne vient durcir les visages londoniens. Pas de choix difficile pour ou contre une révolution. Pas de tiraillement entre l'Est et l'Ouest, entre le passé et l'avenir. Rien de changé par le passage de la guerre à l'après-guerre: il s'agit toujours de «tenir». Les problèmes sont tous résolus, parce qu'ils ont tous la même réponse: conserver. On laisse le gouvernement gouverner, parce que tout gouvernement, même travailliste, est forcément conservateur.

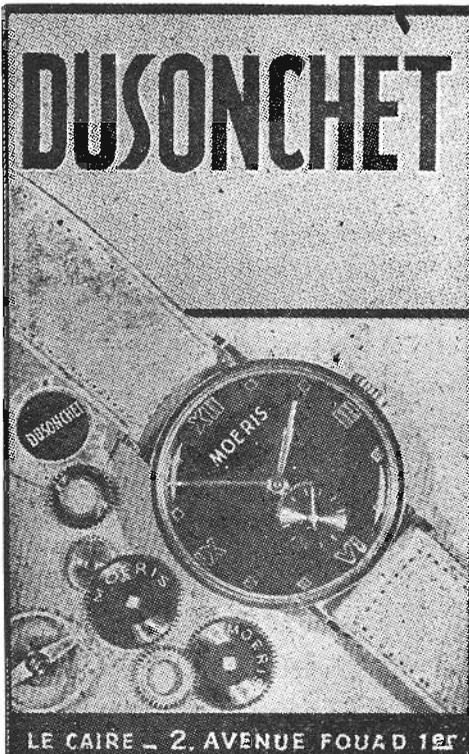
Heureuse Londres! Les avions, les bombes, les les VI et les V2 ont bien pu l'atteindre, mais est restée, cette ville, elle restera longtemps peut-être, hors de portée des idées explosives...

R. GUILLAIN.

### AVIS A NOS ABONNÉS

Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année en cours de bien vouloir le faire, aussitôt que possible, par chèque ou par mandat postal.

L'Administrateur.



## Revue des livres

par **Henri Gal**

C'est avec joie que le chroniqueur parle d'un livre qui sort de l'ordinaire et qu'il serait heureux de voir lire par un grand public. J'avoue ne pas connaître M. Christophe Paulin, mais je suis certain que bientôt il sera lancé et lu. Il nous offre un roman fantastique, dont le titre, par une coïncidence ironique et voulue, fait songer au fameux vers de Victor Hugo: «S'il n'en reste qu'un» (I). J'éprouve une méfiance instinctive à l'égard des romans d'anticipation. Nous avons eu Jules Verne, et, à part H.G. Wells, bien peu de romanciers ont réussi de tels romans. Or M. Paulin part d'un fait qui, au temps de la bombe atomique, n'est pas inconcevable; il imagine un savant qui a découvert un rayon possédant la propriété de détruire tous les êtres vivants, mais ni les végétaux, ni les minéraux; ce savant, grâce à un poste de radio clandestin, annonce au monde sa prochaine destruction, mais nul ne prend au sérieux ce mystérieux speaker. A Paris, Claude, fils d'un savant attaché à l'Institut de Radium, étudiant lui-même, veut écrire, pour se délasser, un roman; mais il est gêné par le bruit et ne trouve rien de mieux que de s'enfermer dans la chambre, aux parois de plomb, de l'Institut. Il s'y endort. Réveillé quelques heures plus tard, il en sort et, si rien n'a changé, il constate qu'il n'y a plus un être vivant. Le savant s'est servi de son rayon. Dès lors, ce point de départ acquis, nous assistons à la vie que mène Claude. Sa traversée de Paris vide et silencieux est dépeinte de main de maître, et son installation à Cannes, la vie qu'il y mène, ses réflexions et son activité sont rapportées avec un luxe de précision technique qui emporte l'adhésion du lecteur. Tout est logique et tout s'enchaîne d'une manière cartésienne et nullement fantastique.

Au bout de vingt ans de solitude, Diane lui tombe du ciel. Elle arrive d'Amérique, où sa mère, collaboratrice de ce savant qui détruisit l'humanité, put, elle aussi, s'enfermer dans une chambre de plomb et survivre seule de tout le continent américain. Comment elle eut des enfants, comment Diane vint visiter la France, comment elle vécut avec Claude, il serait trop long, en le racontant, de déflorer une telle histoire. Claude et Diane eurent beaucoup d'enfants, et l'auteur nous conduit rapidement à travers les milliers de siècles qui suivirent, et où la descendance de ces nouveaux Adam et Eve s'essaima à travers le monde. L'auteur nous explique comment il vit de nos jours et en même temps dans ce monde différent. Mais est-il si différent? Et c'est là où M. Paulin fait songer à un Voltaire indulgent. Il nous conduit tout doucement à la démonstration d'une thèse, banale en soi, mais riche d'une philosophie sereine, à savoir que

rien n'est nouveau sous le soleil et que les mondes durent quelques milliers d'années, se détruisent et se renouvellent avec toutes les erreurs et les fautes inhérentes à l'humanité.

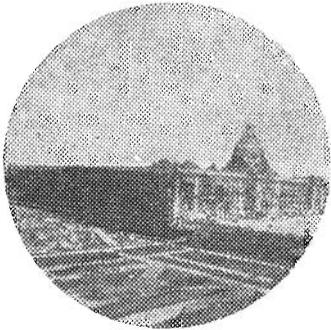
Écrit avec esprit et finesse, on est arrivé à la fin du volume alors que l'on souhaiterait en connaître davantage. Mais M. Paulin préfère laisser le lecteur sur sa faim. Il a sans doute raison. Tel qu'il est, contentons-nous de ce roman, brillant, spirituel et plein d'enseignement.

M. Stéphane Jallot consacre son livre «Brelan de Dames» (1) à des épouses de roi. C'est d'abord l'histoire des trois femmes de Robert, fils de Hughes Capet, second roi de France, puis les aventures d'Éléonore d'Aquitaine, épouse du roi Louis VII, et, divorcée, remariée à Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, d'où des guerres sanglantes entre la France et l'Angleterre, enfin le mariage du roi Philippe VI avec Blanche de Navarre, qu'il destinait à son fils, et qui, désireuse de devenir reine, séduisit le vieux roi. Toutes ces histoires d'amour et d'ambition, de renoncement et de passion sont éternellement actuelles, et c'est pourquoi, en nous rafraîchissant la mémoire, M. Jallot nous donne l'occasion de comparer les temps passés aux temps présents et de constater qu'il n'y a au fond pas de grands changements.

Anatole France demeure-t-il actuel? Les jeunes générations lisent-elles les romans de ce sage et

spirituel conteur? Il faudrait se livrer à une enquête à ce sujet. Il est incontestable qu'après sa mort, France a subi une longue désaffection. C'est le sort de tous les grands hommes de lettres. Ils traversent une période d'oubli; c'est leur purgatoire littéraire. Certains tombent en enfer, et c'est l'oubli total; d'autres atteignent le ciel, et c'est la gloire et la fidélité de milliers de lecteurs. Ces derniers sont nouveaux, ils sont jeunes et ils traitent le romancier ou le poète comme un classique. Anatole France avait la culture classique, le style, le ton et sa prose devrait être citée en exemple à de nombreux romanciers, aînés ou jeunes. Mais sa gloire passée suffit-elle à elle-même? Ne faut-il pas comme pour certaines plantes grasses qui n'ont pas besoin d'eau, mais qui sont plus belles quand on les arrose, entretenir le souvenir de M. Bergeret?

L'ouvrage de M. Jacques Suffel nous oblige à nous retremper dans le monde francien; nous avouons que nous y avons pris infiniment d'agrément. Avec le recul des années, Anatole France prend une attitude qui n'est plus soumise aux passions politiques, ni aux coteries littéraires. Le mérite de M. Suffel c'est d'avoir reconstitué une époque et restitué à nos yeux, avec une belle impartialité, le visage et les pensées du grand romancier. Utilisant les documents avec art, ne surchargeant pas son texte, l'auteur nous donne le goût de relire des œuvres pleines de suc et de charme, et, partant, d'attirer de nouveaux lec-



## COLLÈGES DES FRÈRES

(Alexandrie — Le Caire — Port-Saïd)

### AU COLLÈGE SAINT MARC

(Dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes).

Chatby — Tél. 29709 — Alexandrie

**Enseignement Primaire et Secondaire — Français et Egyptien**

**Ecole Supérieure de Commerce — Cours de Matriculation**

**Classe de Mathématiques spéciales**

**Cours Préparatoires aux Ecoles Supérieures et aux Facultés Egyptiennes**

*Le Collège reçoit des internes pour tous les Cours.*

**Inscriptions tous les jours de 9 à 12h. et le lundi, mercredi et vendredi de 15 à 18h.**

teurs et de ramener d'anciens lecteurs autour de ce «bénédictin des lettres» qui a su si joliment distiller son charme et sa connaissance de la vie pour le plus grand plaisir intellectuel de tous les hommes cultivés (2).

Guillaume Apollinaire demeure le poète d'«Alcools». Sa gloire gagne-t-elle beaucoup à la publication de sa pièce intitulée: «Les mamelles de Tirésias»? C'est, malgré une préface de l'auteur qui se défend d'avoir voulu faire scandale, mais au contraire soutenir la repopulation, une pièce sans queue, ni tête, où la fantaisie la plus échevelée se donne libre cours. A la condition que l'on admette qu'Apollinaire a voulu écrire une pièce loufoque, nous sommes les premiers à trouver ces quelques scènes assez drôles, bien que dans ce genre nous connaissons mieux, mais si l'on veut nous faire croire que c'est une grande œuvre et qu'elle mérite notre respect, alors franchement nous nous demandons de qui on se moque... et si la première victime de cette interprétation n'est pas Apollinaire lui-même, qui avait, nous n'en doutons pas, le sens de l'humour et, l'un ne va pas sans l'autre, le sens de la mesure (3).

HENRI GAL.

- (1) Editions SELF.  
 (2) Editions du Myrte.  
 (3) Editions du Bélier.

## Les idées de Jean-Jacques Rousseau et le monde moderne par **Jean Gallotti**

Ce n'est pas une des moindres singularités de l'histoire qu'un des hommes qui ont exercé la plus grande influence sur la Révolution Française, et par là sur la vie moderne, soit Jean-Jacques Rousseau. Car, si l'idéal démocratique, dont il fut le grand propagateur, reste une des caractéristiques de notre temps, ce sentiment s'y accompagne d'une soif de progrès matériel presque exclusivement attendu de la mécanique et de la science et c'est là quelque chose de si essentiellement opposé aux idées du philosophe genevois, qu'on peut se demander s'il consentirait à reconnaître des disciples dans la plupart des démocrates d'aujourd'hui.

En effet, que dirait-il? L'inégalité entre les hommes, mal déplorable, a pour cause et pour origine la civilisation elle-même. Le sauvage l'ignore et c'est là un des bienfaits de l'état de nature. Mais c'en est un seulement entre beaucoup d'autres. Et nos efforts doivent s'appliquer moins à conquérir la seule égalité qu'à nous rapprocher le plus possible de cet état de nature.

# 'HIS MASTER'S VOICE'



R. C. 18446

Le  
Compagnon  
idéal  
de vos  
parties  
de  
plaisir



Le nouveau  
GRAMOPHONE  
portatif  
HIS MASTER'S VOICE  
*Seuls distributeurs:*  
**VOGEL & C<sup>o</sup>**  
Le Caire - 16, Adly Pacha -

*Cook,*  
*pour tous vos voyages*

**Information et billets pour tous  
vos voyages**

par **Air**,  
par **Mer**,  
par **Chemin de Fer**.

**Assurance et magasinage  
des bagages**

**Chèque touristique, monnaie  
étrangère, lettres de change.**

**Thos. COOK & Son L<sup>td</sup>**

**LE CAIRE :** 54, Rue Ibrahim Pacha.  
**ALEXANDRIE :** 2, Rue Fouad 1<sup>er</sup>.  
**PORT-SAID :** 11, Rue Sultan Hussein.

*Retenez vos places au plus tôt.*



*Le Savon  
de la  
Jeunesse*

**LAURIOL**  
LE SAVON DE LA JEUNESSE

*Recommandé  
pour l'hygiène de la peau*

**LAURIOL**  
LE SAVON DE LA JEUNESSE

lequel comportait pour l'homme les meilleures conditions du bonheur et, parmi elles, l'égalité.

Il est clair que, dès l'époque de la Révolution, en politique au moins, on retient surtout dans l'enseignement de Rousseau, l'éloge de l'égalité. Pourtant, l'idéologie révolutionnaire n'est guère mêlée de foi dans la science et la machine; elle est, au contraire, toute imprégnée de souvenirs de l'antiquité. D'autre part, il y eut alors toute une littérature dont d'ailleurs il faut chercher les sources bien au-delà de Rousseau, qui prouve combien on se montrait sensible aux charmes de la vie primitive agréablement présentée dans un livre. Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand s'y sont illustrés comme on sait.

Pourtant, et malgré le romantisme, malgré aussi les répugnances de tous les milieux artistiques du XIX<sup>ème</sup> siècle pour les transformations apportées par le machinisme à la vie et à son cadre, malgré Loti, malgré Ruskin, l'homme se jette de plus en plus, et comme à corps perdu, dans la recherche d'inventions qui bouleversent chaque jour davantage son héritage naturel.

Ainsi la leçon de Rousseau semblerait, en cela, définitivement perdue si, à côté de cet acharnement dans une recherche de la nouveauté, où elle va jusqu'à jouer son existence même, l'humanité ne manifestait, par ailleurs, un goût, lui-même nouveau, pour ce qui lui rappelle et son originelle manière de vivre et l'ancien état de sa planète.

L'incroyable ruée des citadins vers la campagne, dès qu'ils ont un jour de liberté, nous fait sentir la force de ce réveil. Le tourisme doit son succès, pour une grande part, à notre désir d'échapper momentanément aux contraintes de la vie moderne. Et, en cela, il le cède encore à la vogue prodigieuse des bains de mer, qui fut sans doute la plus violente réaction de l'instinct contre les abus de la civilisation. Il s'y mêlait, semble-t-il, moins de sentimentalité littéraire que dans l'amour de la forêt et de la montagne. A la mer, c'était surtout le corps qui parlait: respirer, se dévêtir, se plonger tout entier dans un élément vivifiant, voilà ce qu'il demandait. L'homme prend de son corps comme une conscience nouvelle quand il se sent nu. Il en ressent une exaltation et une joie particulières. Peu à peu cette joie l'a emporté sur les autres plaisirs de la vie des plages. Des médecins ayant inventé les bains de soleil, elle devient l'objet principal des séjours à la mer. Une bonne partie de l'humanité est aujourd'hui adamite (quand le temps le permet) pendant quelques semaines chaque année. Elle avoue ainsi son regret du Paradis Terrestre ou, si l'on veut, de cette «véritable jeunesse du monde» dont le brave Jean-Jacques n'avait pas entièrement tort de nous vanter certaines supériorités.

Une mode plus récente encore prête à des remarques analogues; je veux parler du *camping* dont la vogue paraît croître.

Vivre dans les bois, retrouver la compagnie des arbres, quelquefois des animaux sauvages, cou-

cher sur la mousse, en plein air ou sous un abri léger, faire cuire ses aliments sur un feu de branches mortes, s'éveiller au chant des oiseaux, s'endormir avec eux, quel bonheur attirant pour des créatures prisonnières dans un monde inerte et assujetties tous les jours à des travaux mécaniques ou abrutissants! Cet attrait est si fort, surtout pour la jeunesse et l'enfance, qui, peut-être, sont plus aptes à en subir le charme parce qu'elles sont plus près du berceau, il est si fort que des éducateurs en ont fait un des ressorts de leur méthode et que le camping, grâce à eux, est devenu l'occupation principale des groupements divers qui, aujourd'hui, se partagent la formation d'une grande partie de la génération montante, sous le nom général de «scoutisme». Il s'y joint même une fantaisiste adaptation du vocabulaire des romans d'aventures chez les Peaux-Rouges d'Amérique, qui montre à quel point l'enfant aime à s'imaginer qu'il redevient sauvage.

Est-ce à dire que ces éducateurs soient, pour autant, des disciples de Rousseau? Il serait naïf et assez plaisant de le croire. Voici beau temps qu'on ne lit plus guère *l'Emile* ou le *Discours sur l'Inégalité*. Il n'en reste pas moins que pour leur auteur, l'hommage inconscient rendu par l'homme moderne aux sources de bonheur qui abreuvaient la vie primitive constitue un étrange succès.

JEAN GALLOTTI.

## La librairie française et les boches

Dans son article «Ce que la guerre a coûté aux bibliothèques de France», publié dans notre numéro de Septembre, notre collaborateur Jean Gallotti s'est lamenté sur les pertes irréparables occasionnées dans nombre de villes de France par les bombardements et les incendies. Mais il est d'autres pertes dont on ne parle guère. Ce sont les confiscations chez les particuliers et les libraires.

Chez ces derniers, notamment, les envoyés de la Gestapo se sont emparés non seulement de toutes les œuvres voluptueuses qu'ils ont pu trouver, et dont ils étaient particulièrement friands, mais encore de toutes les traductions d'auteurs anglais et américains.

C'est ainsi, par exemple, que dans la seule ville de Nice, où il existe une trentaine de librairies plus ou moins importantes, ils ont fait main basse sur des milliers de volumes, représentant des millions de francs. Le libraire B... estime que la Gestapo lui a volé plus de cent mille francs de livres.

Ce sont là des choses dont il faudra se souvenir.

## L'ECOLE AUBERT

14, RUE ADLY PACHA  
Tél. 51661 — Le Caire

### Cours du jour et du soir :

*Les cours suivants pour la préparation aux examens officiels ont débuté le 3 Octobre 1946.*

**COMPTABILITÉ (S.C.F.)**  
en français, anglais et arabe,

**STÉNO-DACTYLO**

**PITMAN—GREGG—DUPLOYÉ**

**CAMBRIDGE (Jr.-Sr.)**

**LONDON MATRICULATION**

**BACCALAURÉAT FRANÇAIS.**

*Le Printemps  
des Fleurs*

42.  
Rue Soliman Pacha  
Tél. 44714



*Des fleurs pour chacune  
des circonstances de  
votre vie*

# La nouvelle installation du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale de Paris

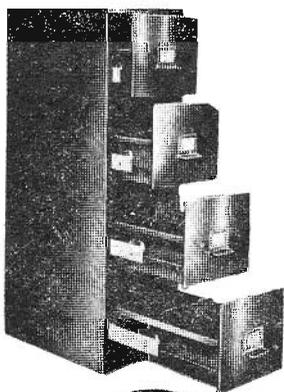
par **Raymond Cogniat**

Depuis des années, le Cabinet des Estampes était de plus en plus à l'étroit dans ses locaux de la Bibliothèque Nationale; en 1937, commencèrent les travaux destinés à lui donner plus de place; ils sont aujourd'hui terminés: les estampes et leurs hauts casiers sont revenus rue de Richelieu, occupant désormais les nouvelles salles, les huit étages qui leur ont été construits, fort habilement, par l'architecte Roux-Spitz, selon l'esprit et la technique les plus modernes, sans cependant être jamais en désaccord avec le style de la vieille demeure où subsistent encore bien des fantômes d'autrefois, et tout spécialement celui de Mazarin. Les façades ont été conservées pour ne rien changer à l'aspect extérieur des bâtiments, mais, à l'intérieur, c'est une construction entièrement neuve qui a été édifiée et qui fournit, enfin, à cet important service, les vastes locaux dont il a besoin, car son fonds, déjà considérable, ne cesse de s'accroître rapidement, soit par les dons ou acquisitions, soit par le dépôt légal.

Au rez-de-chaussée, l'ancienne salle de travail, dite Galerie Mansard, et qui conduit aux nouveaux

bâtiments, est devenue une somptueuse salle d'exposition qui abritera ce musée de l'Estampe dont le besoin se faisait singulièrement sentir. Remise à neuf, cette belle galerie a retrouvé, avec une partie de son ancien décor, son éclat d'autrefois. Elle offre un cadre majestueux et élégant, digne des œuvres qu'elle présentera à l'admiration des visiteurs.

Pour débiter, on y montre actuellement quelques chefs-d'œuvre et quelques pièces rares puisés dans cet ensemble qui comporte, certes, d'autres trésors. Ce sont d'abord les bois gravés du XVème siècle, bien connus des amateurs et qui ont cette rude franchise des œuvres primitives, cette beauté directe que donne un métier sûr mais encore rudimentaire. A ce panneau si caractéristique de l'art populaire, s'oppose celui des dessins français du seizième siècle qui lui, au contraire, témoigne d'un extrême raffinement, dessins minutieux, portraits de Gabrielle d'Estrée, de François II, d'Henri III, de Marguerite de Valois et de Marie Stuart, images empreintes d'une grande préciosité, ensemble dont l'intérêt historique se double d'une leçon d'art étrangement suggestive



*Derniers modèles*  
*de*  
**MEUBLES EN ACIER**  
*pour Bureaux*

*Armoires - Classeurs*  
*Chaises - etc... etc...*

*Réalisation de meubles*  
*sur commande*



**Metalorg**

EXPOSITION: 11, Rue Emad el Dine  
USINE: 16, Rue Chaker el Guindr  
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

où l'artiste sert le réel mais avec une telle acuité qu'il le dépasse constamment, pour aboutir à un style d'une rigueur dont nous n'avons pas eu, depuis cette époque, d'exemples plus austères.

Cet art de la Renaissance, qui s'épanouit à Fontainebleau, est complété par deux panneaux, l'un consacré aux aquarelles et peintures de Durer, l'autre aux gravures du même artiste. Et, là aussi, l'acuité du trait, la certitude du métier conduisent à des images d'une étrange netteté, mais ici cela ne va jamais jusqu'à la préciosité. Son réalisme est un approfondissement de l'humain, une présence secrète.

Avec les dessins et les eaux-fortes de Rembrandt, qui occupent deux panneaux, nous touchons au mystère de la création, à la fois sur le plan de la technique et sur celui de la sensibilité, mystère souvent inexplicable si l'on y fait seulement intervenir la raison et qui ne trouve son sens que par le génie du créateur, par l'intuition de ce qu'il faut faire pour obtenir les plus subtiles atmosphères. Par quelle science étrange Rembrandt réussit-il à créer sa lumière? On peut, quant aux eaux-fortes, trouver une explication par les procédés de tirage, par l'enerage et l'essuyage des planches qui accentuent les blancs et les noirs de la gravure; mais, en vérité, ce ne sont que pauvres justifications techniques et la grandeur de Rembrandt est bien au-delà de son métier. On s'en rend mieux compte dans son dessin, où ne peuvent intervenir les questions de matière, où avec la plus extrême liberté l'artiste crée en quelques traits un monde lumineux. Chez lui, la moindre ligne cerne l'espace, lui donne une densité, une couleur, une vibration. Chacun de ses dessins est d'un art surprenant, à la fois par la spontanéité et par la science dont il témoigne.

Le XVII<sup>ème</sup> siècle français est représenté par Robert Nanteuil, Jacques Callot, Claude Gellée, Gérard Edelinck, Jean Morin, c'est-à-dire par des expressions très différentes les unes des autres, par un art tantôt austère, tantôt sensible et même proche du croquis, presque de la caricature, lorsqu'il s'agit de Jacques Callot.

Pour le XVIII<sup>ème</sup> siècle, nous trouvons réunis sur un panneau les noms de Watteau, Cochin, Moreau le jeune, Gabriel de Saint-Aubin: l'évocation d'un art en apparence léger dans sa technique, frivole dans ses sujets, mais qui, en vérité, donne de son temps mieux qu'une image superficielle, de même que sa technique va plus loin que l'habileté. C'était une suprême élégance que de laisser aux choses l'apparence d'être faciles, mais il n'est pas nécessaire d'aller très au fond pour retrouver, derrière cette aisance, de plus sérieuses qualités d'observateurs et d'artistes.

Sur un autre panneau, les gravures de Demarteau à la manière du crayon; celles en couleurs, au repérage, de Debucourt ou de Jeaninet, montrent déjà la mise en œuvre de moyens matériels extrêmement perfectionnés et qui nous acheminent vers la reproduction littérale, vers le fac-similé contemporain.



Tél. Le Caire 40852 — Alexandrie 20654



qui tue les mites

100 %

La boîte P.T. 3 1/2

Exclusivité

CHALONS

## Ouverture des classes

\*\*\*

Chez

# ISIDORE TIANO

8, Place Soliman Pacha  
LE CAIRE

vous trouverez :

**aux prix d'avant-guerre**

### Papeterie :

cahiers, plumes,  
crayons, gommes,  
stylos, etc....

### Articles de dessin :

compas, boîtes d'aquarelles,  
crayons de couleurs,  
papiers spéciaux, etc....

**Réparation de stylos.**

## CLICHERIE

## ZINCOGRAPHIE

# SPHINX

20, RUE DOUBREH

(imm. Setton, ex-Khédivial)

## LE CAIRE

Pour le XVIIIème siècle encore, un panneau réunissant Tiepolo, Canal, Goya, Piranese et Green, montre quelques aspects extrêmement importants des plus grands graveurs étrangers de ce temps, résumé sommaire mais qui suffit à prouver la diversité d'une époque et en même temps son unité.

Pour le XIXème siècle, nous trouvons un ensemble assez romantique avec Daumier, Géricault, Delacroix, Chassériau, Bonington, Gavarni et Ingres, et une vision plus moderne avec Meryon, Bressin, Manet, Whistler, Fantin-Latour, Toulouse-Lautrec, Henriquel-Dupont.

Cette seule énumération est suggestive et dit assez combien on aimerait s'étendre plus longuement sur chacun de ces artistes et sur leurs apports.

En effet, la gravure est toujours en évolution; chacun y propose une conception et des procédés nouveaux. Alors qu'on pourrait estimer ce moyen d'expression limité par la matière même dont il use, en fait les novateurs s'y sont succédé de siècle en siècle et l'on peut croire illimitées leurs ressources.

Cette exposition de la Bibliothèque Nationale, si passionnante soit-elle, ne donne évidemment qu'un faible résumé de ces innombrables ressources. Il est agréable de penser que le nouveau musée de l'Estampe permettra de développer, devant le public, tous ces thèmes, dans leurs détails, constituant graduellement une manière d'initiation à un art dont les esprits raffinés savent le charme et les subtiles élégances.

RAYMOND COGNAT.

## Longévité

Un ami demandait à Tristan Bernard quelle était, présentement, sa lecture favorite.

Et l'auteur de *Triplepatte* répondit sans hésiter:

— Fontenelle.

Et d'ajouter dans sa barbe :

— Non pas parce qu'il fut « Immortel », mais parce qu'il vécut cent ans !

Et l'excellent Tristan Bernard de rappeler le mot de Fontenelle après sa réception à l'Académie.

— Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi !

C'est d'ailleurs à Fontenelle que l'on doit ces deux vers sur l'Académie :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux.  
Et sommes-nous quarante, on se moque de nous !.



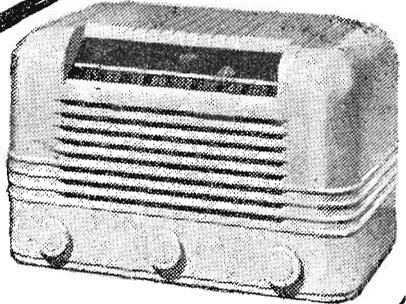
*Votre* **RADIO**

ACHETÉ

OU RÉPARÉ

chez

**Gaston Paschke's**  
Synonyme  
de RADIO



*Le Caire*

15, Rue Antikhana

Tél. 40186

**NOUS VENDONS TOUTES  
LES BONNES MARQUES**

*... et les garantissons 12 MOIS*

**NOUS LES RÉPARONS TOUTES**

*... et les garantissons 6 MOIS*

R.C. 38376

**Le sort de vos yeux...**



**... est entre vos mains.**

*lunettes*

**Dusanchet**

2, Rue Fouad I<sup>er</sup> — Le CAIRE



# CHEMILA SAE